



**UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE**

**Archive ouverte UNIGE**

<https://archive-ouverte.unige.ch>

Master

2014

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

---

## Les problèmes liés à la classification de textes à caractère technique et leurs implications pour la traduction

---

Grobet, François

### How to cite

GROBET, François. Les problèmes liés à la classification de textes à caractère technique et leurs implications pour la traduction. Master, 2014.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:35388>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

FRANÇOIS GROBET

**LES PROBLÈMES LIÉS À LA CLASSIFICATION DE TEXTES À  
CARACTÈRE TECHNIQUE ET LEURS IMPLICATIONS  
POUR LA TRADUCTION**

Directrice de mémoire : Mathilde Fontanet

Juré : Mikhail Chakhparonian

Mémoire présenté à la Faculté de traduction et d'interprétation (Département de traduction, Unité de français) pour l'obtention de la Maîtrise universitaire en traduction, mention traduction spécialisée

Université de Genève

Janvier 2014

## Table des matières

INTRODUCTION .....	4
CHAPITRE 1 – LES TEXTES « TECHNIQUES » ET LEUR CLASSIFICATION .....	6
1.1 Classification actuelle des textes.....	6
1.1.1 Textes techniques et textes scientifiques .....	10
1.1.2 Textes de vulgarisation.....	13
1.2 Bilan .....	16
CHAPITRE 2 – TEXTES HYBRIDES : LES LIMITES DE LA CLASSIFICATION .....	17
2.1 Ambiguïté de la classification entre textes esthétiques et textes pragmatiques .....	17
2.1.1 Textes de vulgarisation.....	17
2.1.2 Textes publicitaires à caractère technique.....	20
2.1.3 Œuvres littéraires à caractère technique.....	22
2.2 Traduction générale et traduction spécialisée : quelle frontière ?.....	29
2.2.1 Le facteur terminologique.....	30
2.2.2 La question du domaine.....	33
2.2.3 Accessibilité des textes et lecteurs visés.....	34
2.3 Bilan .....	35
CHAPITRE 3 – VERS UNE APPROCHE TYPOLOGIQUE DES TEXTES ? .....	36
3.1 Analyse par Reiß des classifications proposées.....	38
3.2 La typologie des textes de Reiß .....	43
3.2.1 Les textes à dominante informative.....	43
3.2.2 Les textes à dominante expressive.....	44
3.2.3 Les textes à dominante incitative.....	47
3.2.4 Les textes scripto-sonores.....	49
3.3 Analyse de la méthode .....	50
3.3.1 Nouvelles perspectives à la typologie des textes.....	52
3.4 Bilan .....	53
CHAPITRE 4 – UNE APPROCHE BASÉE SUR DES CRITÈRES.....	55
4.1 Objectifs de l’approche .....	55
4.2 Critères d’analyse .....	57
4.2.1 Objectif du texte.....	57
4.2.2 Public-cible .....	60
4.2.3 Forme du texte (aspects esthétiques).....	64
4.2.4 Terminologie .....	69
4.2.5 L’accessibilité du texte .....	71
4.2.6 Contraintes liées au support .....	73
4.2.7 Application pratique .....	74
4.3 Bilan .....	78
CONCLUSION .....	80
ANNEXE N° 1.....	82
ANNEXE N° 2.....	83
ANNEXE N° 3.....	87
BIBLIOGRAPHIE.....	98

## **Table des figures**

Figure N° 1 – Classification des types de textes selon de Claude Bédard .....	6
Figure N° 2 – Classification des domaines de spécialité selon de Claude Bédard.....	8
Figure N° 3 – Discontinuité de la densité terminologique .....	32
Figure N° 4 – Diagramme de phases plomb-étain issu de l’ouvrage de construction métallique .....	72
Figure N° 5 – Grille d’analyse des textes .....	75

## INTRODUCTION

Un des aspects qui rend la traduction passionnante est son ouverture sur le monde. En effet, il n'existe aucune limite à la variété des textes qui peuvent être traduits : tout support textuel peut nécessiter un transfert d'une langue à une autre, quel que soit son contenu. On traduit tout autant des poèmes que des ordonnances médicales, des articles scientifiques que des romans policiers. Cette variété de textes appelle inéluctablement à les classer d'une certaine manière. Ce phénomène a donné lieu à différents développements dans la réflexion sur la traduction, tendant à la spécialisation. On parle à l'heure actuelle de traduction littéraire, de traduction juridique, de traduction économique, de traduction technique ou de traduction scientifique. Quels sont les éléments qui caractérisent chacune de ses sous-disciplines ? Les frontières qui les séparent sont-elles hermétiques ? Partant de la constatation que certains textes sont difficiles à classer dans un domaine ou une sous-discipline de la traduction, nous nous sommes fixé pour objectif de tenter de répondre à ces questions. Ce projet a principalement puisé son inspiration dans les différents travaux de traduction que nous avons eu l'occasion d'effectuer. Les textes que nous avons traduits, portant sur des domaines techniques, nous ont paru nécessiter des compétences que l'on exige chez un traducteur « généraliste ». Quelles compétences faut-il posséder pour devenir un bon traducteur spécialisé ? Faut-il connaître un domaine sur le bout du doigt pour envisager de traduire un texte relevant de ce domaine ? Comment les traducteurs conçoivent-ils les différents domaines de la traduction ? Pour quelle raison classent-ils tel texte dans telle catégorie ? Ces questions nous ont amené à nous interroger sur la pertinence de s'appuyer sur une typologie des textes. Nous allons entreprendre de démontrer que toute tentative de classification est nécessairement trop approximative et, ainsi, peu applicable, tant pour la traduction que pour la critique des traductions.

Dans le premier chapitre, nous démontrerons les problèmes inhérents aux diverses tentatives de classification que nous présenterons. Suite à cette entrée en matière, dans le deuxième chapitre, nous nous focaliserons sur les textes pragmatiques et sur les textes esthétiques pour déterminer s'il est possible de les distinguer de manière radicale. Nous analyserons dans le troisième chapitre la typologie des textes de Katharina Reiß, qui a élaboré une méthode de traduction basée sur une approche d'analyse textuelle. Nous chercherons ainsi à déterminer si cette méthode peut apporter

des solutions aux problèmes que pose la classification des textes. Enfin, dans le dernier chapitre, nous tenterons de définir une direction dans laquelle pourrait être élaborée une nouvelle approche plus générale, permettant d'appréhender des textes variés et possédant des caractéristiques propres à différents domaines. Fondée sur une série de critères, cette approche pourrait s'avérer utile tout à la fois pour la planification des traductions, pour la traduction proprement dite et pour l'évaluation des traductions.

Nous appuierons notre réflexion sur divers exemples de textes réels. Trois textes en particulier sont à l'origine de notre questionnement. Le premier est un ouvrage didactique sur la construction métallique employé dans la formation technique dont nous avons été chargé de traduire une partie. Cet ouvrage, intitulé *Metallbautechnik : Fachbildung nach Lernfeldern*, a été rédigé en allemand sous la direction de Gerhard Lämmlin et publié en 2011. Le deuxième texte à la base de notre réflexion est un ouvrage de vulgarisation sur la physique des particules, intitulé *A Zeptospace Odyssey*, écrit en anglais par un chercheur du CERN, Gian Giudice, et publié en 2010. Cet ouvrage a fait l'objet d'une traduction collaborative coordonnée par Mathilde Fontanet et assurée par un groupe d'étudiants de la FTI, dont nous faisons partie. Enfin, le troisième de ces textes est un ouvrage didactique qui fournit des bases d'électronique sur les amplificateurs de guitare électrique et que nous avons lu à titre personnel. Ce livre, intitulé *The Guitar Amp Handbook*, a été rédigé en anglais par Dave Hunter et publié en 2005. Il n'a à ce jour pas été traduit. D'autres textes, choisis parmi nos lectures personnelles ou ailleurs pour les besoins de notre travail, serviront d'appui à notre réflexion.

## CHAPITRE 1 – LES TEXTES « TECHNIQUES » ET LEUR CLASSIFICATION

Dans ce chapitre, nous allons tout d’abord dresser un état des lieux de la façon dont les types de textes sont classés dans les principaux ouvrages traitant de traduction technique et spécialisée à l’heure actuelle. Nous nous intéresserons ensuite à la distinction entre textes techniques et textes scientifiques, en prenant à titre d’illustration deux textes-types relevant de ces catégories. Enfin, nous donnerons un aperçu des caractéristiques des textes de vulgarisation en cherchant à définir leurs spécificités par rapport aux textes scientifiques standards avec des exemples à l’appui.

### 1.1 Classification actuelle des textes

L’idée d’étudier les différents types de textes à caractère technique auxquels un traducteur peut être confronté durant sa carrière est née en partie de la constatation que la littérature qui traite du sujet dresse un panorama qui ne reflète guère la variété des textes à caractère technique. Selon H. Marquant, « il y a lieu de situer la traduction technique par rapport à la traduction spécialisée et à la traduction scientifique ».<sup>1</sup> Cette affirmation constitue un point de départ idéal dans notre démarche. En effet, ces trois domaines constituent l’essentiel de ce que l’on comprend communément par « traduction technique ».

Si les définitions de la traduction technique divergent quelque peu d’un auteur à l’autre, tous s’accordent à considérer qu’elle forme un sous-ensemble de la traduction spécialisée, que Claude Bédard classe dans la famille des textes pragmatiques. La classification proposée par Bédard est présentée à la figure N° 1.

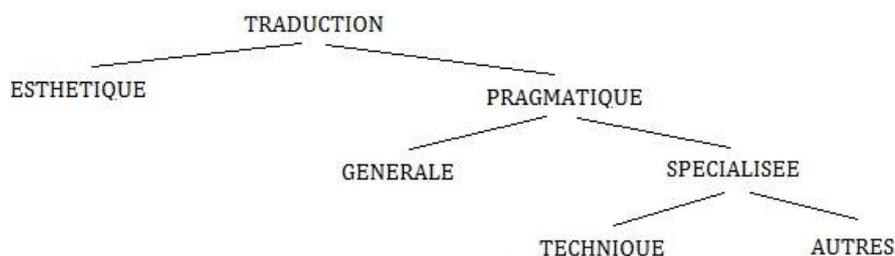


Figure N° 1 : Classification des types de textes selon de Claude Bédard<sup>2</sup>

<sup>1</sup> MARQUANT, Hugo, « Formation à la traduction technique », in *Meta*, 50 :1, 2005, p. 129.

<sup>2</sup> BEDARD, Claude, *La traduction technique : principes et pratique*, 1986, p. 177.

Selon Bédard, le texte pragmatique se distingue du texte esthétique par sa fonction, qui est centrée sur le lecteur. Il s'agit d'un texte dont le but principal est de transmettre une information. Bédard cite J. Delisle selon lequel « l'aspect esthétique n'est pas dominant »<sup>3</sup> dans ce genre de textes. Le texte esthétique, qui comprend les œuvres littéraires ou historiques, est quant à lui avant tout un texte d'auteur dans lequel le caractère subjectif est capital. La traduction d'un tel texte se doit de refléter le style et l'intention de son auteur. Bédard n'hésite pas à renforcer son raisonnement en affirmant que, dans le cas de textes historiques, « l'accent est mis sur le respect du locuteur original – au détriment de la vérité objective si nécessaire ».<sup>4</sup> Nous reviendrons au chapitre 2 sur cette distinction entre textes esthétiques et textes pragmatiques, car elle est d'une importance capitale dans le cadre de notre étude.

Nous avons mentionné que Bédard établit une distinction entre traduction pragmatique et traduction spécialisée. Avant de proposer une définition de la notion de langue de spécialité, il convient de rappeler que cette dernière fait l'objet d'un débat. En effet, Christine Durieux explique que, prises à part, les définitions des termes *langue* et *spécialité* remettent en question l'existence du terme *langue de spécialité* :

Si l'on considère qu'une langue est un système de signes articulés obéissant à certaines règles d'ordre syntaxique et sémantique et qu'une spécialité à cet égard est une activité humaine spécialisée, il y a lieu de se poser la question : existe-t-il des langues, c'est-à-dire des ensembles composés d'un vocabulaire et d'une grammaire spécifique, bien distincts et identifiables, qui soient propres à certaines activités humaines et qui se démarquent d'autres ensembles morpho-syntaxiques et lexicaux propres à d'autres activités humaines ?<sup>5</sup>

Il va de soi que l'on ne peut répondre à cette question par l'affirmative. Durieux rappelle qu'en France, la langue employée dans des domaines de spécialité, par exemple la médecine ou la finance, est le français. Cependant, un médecin ou un financier recourt à un langage différent selon qu'il s'adresse à des collègues spécialistes ou à sa famille. Afin de clore le débat, ne serait-ce que de manière provisoire, Durieux propose de considérer le terme *langue de spécialité* comme une entité terminologique indépendante et non scindable. Pierre Lerat propose une définition qui s'inscrit dans la démarche de Durieux.

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> DURIEUX, Christine, « Langues de spécialité et traduction », in *Revue des lettres et de traduction* (1), 1995, pp. 9-10.

En effet, il qualifie la langue de spécialité de « langue naturelle considérée en tant que vecteur de connaissances spécialisées », une langue qui « correspond à l'usage d'une langue naturelle pour rendre compte techniquement de connaissances spécialisées »<sup>6</sup>. Les discours technique et scientifique semblent donc s'inscrire parfaitement dans ce cadre, tout autant qu'un discours juridique ou un discours économique. À ce titre, la langue spécialisée réunit aussi bien les textes de procédure pénale que les traités d'ornithologie ou la notice d'entretien d'un réacteur d'avion de ligne. Afin d'établir un tri dans ces différents domaines, Bédard propose une nouvelle classification des domaines de spécialités (voir la Figure N° 2).

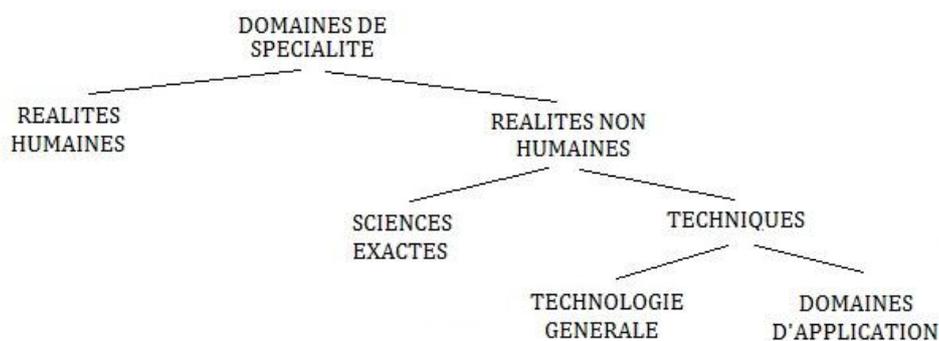


Figure N° 2 : Classification des domaines de spécialité selon Claude Bédard<sup>7</sup>

Selon Bédard, la procédure pénale relèverait du discours juridique, qui serait classé dans les « réalités humaines » (droit, finances, économie, arts, sports, etc.), le traité d'ornithologie serait classé dans les « sciences exactes » (géologie, astronomie, biologie, etc.), qui correspondraient aux « réalités non humaines », et la notice d'entretien du réacteur dans les techniques, plus précisément dans la technologie générale. Bédard justifie ce choix de classification par le fait qu'elle permettrait au traducteur de cibler sa démarche afin de parfaire ses connaissances en vue d'une traduction. Cependant, il ne donne guère d'explications sur les implications traductionnelles liées à un domaine ou à un autre. Par ailleurs, la démarcation entre les sciences exactes et les techniques constitue un axe important, qui fait l'objet de prises de positions divergentes. En effet, certains spécialistes ne s'arrêtent pas sur cette distinction. Rotislav Kocourek explique que son approche globalisante ne vise pas à s'attarder sur la « différence et la

<sup>6</sup> LERAT, Pierre, *Les langues de spécialité*, 1995, p. 20.

<sup>7</sup> BEDARD, Claude, *La traduction technique : principes et pratique*, 1986, p. 101.

valorisation de la science par rapport à la technique et à l'industrie »<sup>8</sup>. Il englobe ces deux éléments dans la « langue technoscientifique ». Il est toutefois intéressant de noter que Kocourek établit la même distinction que Bédard entre traduction usuelle, esthétique (prose, poésie, théâtre, etc.) et traduction spécialisée (technoscientifique, administrative, juridique, professionnelle, etc.), que Bédard classe dans la traduction pragmatique. J. Maillot défend un point de vue similaire, en expliquant que la traduction technique englobe la traduction scientifique par souci de simplicité, et aussi du fait que les limites entre science et technique sont souvent floues.<sup>9</sup>

Notre approche s'oppose diamétralement à l'approche globalisante de Kocourek et de Maillot, car nous chercherons au contraire à cibler les spécificités de chaque type de texte qui influencent les choix du traducteur d'une manière ou d'une autre. Dans cette optique, la distinction entre traduction technique et traduction scientifique proposée par M. Fontanet s'inscrit dans notre démarche. À la défense de Kocourek et de Maillot, elle considère que le texte technique et le texte scientifique ont en commun de devoir être précis, concis, logiques et univoques. En revanche, le texte scientifique vise à étayer une théorie ou à permettre d'approfondir des connaissances, et « possède une dimension rhétorique et argumentative qui reste étrangère au discours technique »<sup>10</sup>. Un texte scientifique se caractérise également par « l'empreinte » de son auteur ou par un principe humain, et reflète une certaine subjectivité. Ces éléments soulèvent un point important, en ce sens que ces spécificités relèvent de caractéristiques textuelles, et ne renvoient pas simplement à un domaine ou à un autre, comme dans le deuxième schéma de classification proposé par Bédard. En effet, on aurait tort de classer des textes uniquement selon le domaine auquel ils font référence, en particulier si l'on s'intéresse davantage à des aspects d'ordre linguistique. Ce point de vue permet de différencier davantage les deux classifications proposées par Bédard. La première est bien plus intéressante dans notre cas, car elle se base sur des critères qui influencent la traduction.

---

<sup>8</sup> KOCOUREK, Rotislav, *La langue française de la technique et de la science*, 1991, p. 36.

<sup>9</sup> MAILLOT, Jean, *La traduction scientifique et technique*, 1981, p. 122.

<sup>10</sup> FONTANET, Mathilde, « La traduction technique : le texte dans l'emprise de l'extra-textuel », in *7<sup>èmes</sup> journées scientifiques AUF-LTT : Mots, termes et contextes*, 2005, p. 2.

### **1.1.1 Textes techniques et textes scientifiques**

Nous allons poursuivre notre analyse des caractéristiques communes aux discours technique et scientifique et de leurs divergences.

Les textes scientifiques traitent de science et ont pour objet de présenter des résultats d'expériences, des hypothèses ou des théories, et permettent de diffuser des connaissances liées à des phénomènes observables.

Les textes techniques portent principalement sur l'application des sciences et sont généralement liés à un contexte industriel.

J. Leclerc estime que le discours scientifique « se caractérise par la clarté et la précision, la qualité de la langue utilisée et la rigueur de l'argumentation »<sup>11</sup>. Selon nous, il se caractérise également par une prédominance des phrases déclaratives, un lexique spécialisé, de même qu'un souci constant de la précision. Bien que certaines caractéristiques du discours scientifique soient également propres au discours technique (notamment la précision et le lexique spécialisé), nous estimons que ce dernier se distingue par une tendance à la concision plus prononcée, une prédominance des phrases impératives (en particulier dans le cas d'instructions), et par le fait que la transmission de l'information y prime sur le souci stylistique. Par ailleurs, la présence de l'auteur diffère dans les deux types de discours. Comme nous l'avons vu, Fontanet indique que l'« empreinte » de l'auteur se ressent dans un texte scientifique, ce qui n'est pas le cas dans un texte technique, où l'auteur reste en retrait. Enfin, les figures et illustrations n'ont pas toujours la même fonction dans les deux types de textes. Dans un texte scientifique, les tableaux, photographies ou graphiques viennent compléter ou étayer le propos, qui bénéficie d'une certaine autonomie. Dans un texte technique, le texte s'appuie partiellement sur des schémas, qui visent à clarifier des consignes et renvoient donc au champ d'action du lecteur-cible. Les consignes sont brèves et ne doivent laisser planer aucun doute sur leur interprétation. Il arrive même que la transmission d'informations se fasse presque uniquement au moyen de schémas, comme on le voit aujourd'hui sur les notices de montage des meubles de l'entreprise Ikea.

À titre d'illustration et pour mieux asseoir notre réflexion, nous allons maintenant nous intéresser à deux textes-types, l'un scientifique, l'autre technique. Le premier est un

---

<sup>11</sup> LECLERC, Jacques, *Le français scientifique : guide de rédaction et de vulgarisation*, 1999, p. 4.

texte scientifique. Il s'agit d'un extrait d'un dictionnaire d'astronomie paru en 1999<sup>12</sup>. Le second est un texte technique. Il s'agit d'un mode d'emploi pour un système de gestion de débit de fluides<sup>13</sup>, publié en 2012 par une grande société de pompage d'eau. Les deux textes figurent en annexe<sup>14</sup>.

Quelles sont les caractéristiques de ces textes ?

Nous avons noté que le texte technique privilégie les phrases impératives. Dans le cas du mode d'emploi que nous avons choisi, les instructions sont directement adressées au lecteur – ou plutôt à l'utilisateur –, comme le montre l'exemple suivant :

Respectez la pression de prégonflage indiquée ci-après :<sup>15</sup>

Nous avons également indiqué que la place de l'auteur diffère selon qu'il s'agit d'un texte technique ou d'un texte scientifique. L'auteur du texte technique se tient en retrait, comme s'il était inexistant. L'accent est mis sur le message et sur sa fonction utilitaire. Comme l'illustrent la phrase précitée en guise d'exemple, l'esthétique n'a pas sa place dans un texte purement technique. Dans le cas d'un texte scientifique, en revanche, l'auteur peut se permettre de produire des effets stylistiques et de faire davantage honneur à la langue. Bien entendu, le texte scientifique demeure un texte pragmatique (cf. schéma p.6), mais son auteur peut toutefois le marquer de son empreinte, contrairement au rédacteur du mode d'emploi. Le style de l'auteur d'un texte scientifique joue un certain rôle, dans la mesure où il permet de rendre la lecture plus agréable, de fluidifier les explications, et d'étayer le point de vue de l'auteur. En outre, le choix de certains termes dénote un goût de l'esthétique, par exemple lorsque l'auteur mentionne un « manteau de glace »<sup>16</sup>, alors qu'il aurait pu simplement parler d'une couche de glace. Cet exemple rappelle que, dans un tel texte, l'auteur n'est pas forcément relégué au second plan. Des tournures telles que « Notons que le rapport... » ou « On est encore loin de la centaine de molécules... » sont d'autres exemples qui attestent que l'auteur tient à manifester sa présence à travers le texte.

---

<sup>12</sup> AUTEURS DIVERS, *Dictionnaire de l'Astronomie*, 1999.

<sup>13</sup> [http://www.lowara.com/vogdata/doc/FR/hv1\\_1-1\\_2\\_12-im-fr.pdf](http://www.lowara.com/vogdata/doc/FR/hv1_1-1_2_12-im-fr.pdf), consulté le 15/09/2013.

<sup>14</sup> Voir l'annexe 1, p. 75, et l'annexe 2, p. 76.

<sup>15</sup> [http://www.lowara.com/vogdata/doc/FR/hv1\\_1-1\\_2\\_12-im-fr.pdf](http://www.lowara.com/vogdata/doc/FR/hv1_1-1_2_12-im-fr.pdf), p.8, consulté le 15/09/2013.

<sup>16</sup> BECKELEEE-MORVAN, Dominique, JORDA, Laurent, « Halle-Bopp », in *Dictionnaire de l'Astronomie*, 1999, p. 380.

Les textes technique et scientifique choisis à titre d'exemple possèdent tous deux une terminologie spécifique (caractéristique propre à la langue de spécialité). Toutefois, le texte scientifique présente un certain niveau de langue et une rigueur qui fait souvent défaut dans des textes tels que des modes d'emploi. Bien entendu, les textes techniques ne sont pas mal écrits par définition, mais sont plus souvent tributaires de leur contexte économique, notamment dans l'industrie, où le rendement prédomine, ce qui explique qu'on confie parfois leur rédaction à des personnes qui maîtrisent mal la langue ou qu'on néglige de les relire ou de les réviser. Voici quelques exemples d'imperfections que comporte le mode d'emploi que nous avons sélectionné :

#### Erreurs grammaticales (page 8) :

Dans le choix d'un\* réservoir, il convient de veiller que celui-ci soit autorisé et approprié pour la pression de l'installation\*.

#### Problèmes de ponctuation (page 19) :

Si vous utilisez un disjoncteur de sécurité FI, vérifiez également qu'il \*déclenche aussi en cas de défaut d'alimentation sous courant continu, Il faut utiliser un interrupteur FI indépendant pour chaque HYDROVAR.

#### Erreurs typographiques (page 8) :

Dans le choix d'un réservoir, il convient de veiller \*que celui-ci soit autorisé et approprié pour la pression de l'installation.

#### Problèmes de syntaxe (page 25) :

[...] la pompe peut être démarrée\* en appuyant sur la touche [...]

#### Manque de cohérence générale (page 19) :

Retirez les 3 vis maintenant le couvercle du HYDROVAR. Soulever le capot avec précaution [...]<sup>17</sup>

Dans le premier exemple, il s'agit d'erreurs typographiques ; dans le deuxième exemple, le pronom *se* manque (...qu'il *se* déclenche...) ; dans le troisième exemple, le verbe *veiller* devrait être suivi de *à ce que* ; dans le quatrième exemple, l'emploi intransitif de *démarrer* est incorrect.

---

<sup>17</sup> La qualité de ce texte étant ce qu'elle est, certains des exemples choisis contiennent d'autres erreurs ou maladresses marqués d'un astérisque.

Dans un texte scientifique, si certains termes désignant des réalités propres à un domaine pourraient difficilement être remplacés par des synonymes (par exemple les termes *spectromètre*, *eau deutérée* et *prébiotique* issus de notre dictionnaire d'astronomie), certains choix lexicaux ont clairement pour but de conférer au texte un registre élevé (*submillimétrique*, *réfractaire*) et de rappeler qu'il s'adresse à des spécialistes ou à des lecteurs avertis :

Les grains interstellaires sont constitués d'un cœur réfractaire de silicates qui se recouvre d'un manteau de glace dans les nuages moléculaires froids ; ils peuvent ainsi servir de support à une intense chimie interstellaire. [...] Des observations submillimétriques ont permis de le détecter sous forme d'eau deutérée (HDO) dans Hyakutake, Hale-Bopp et Halley, et, pour la première fois, sous forme de DCN dans Hale-Bopp.<sup>18</sup>

L'auteur d'un texte scientifique, soucieux de produire un travail qui soit considéré comme pertinent et sérieux, privilégie un niveau de langue élevé, dont le rôle est de conférer au texte une certaine crédibilité. Ce souci est souvent inexistant dans le cas d'un texte technique tel qu'un mode d'emploi, où les déficits rédactionnels et autres maladresses sont monnaie courante.

Enfin, nous pouvons ajouter que ces deux textes se distinguent par leur fonction. Le second texte se limite à donner les informations nécessaires à l'emploi d'un appareil ; il a une fonction utilitaire. Le premier texte a pour but d'apporter des connaissances dans un domaine précis ; sa fonction est principalement didactique.

Cette analyse de deux textes-types, l'un technique, l'autre scientifique, nous permet de justifier pourquoi nous estimons qu'on ne peut les classer dans la même catégorie ; leurs caractéristiques respectives sont trop divergentes.

### **1.1.2 Textes de vulgarisation**

Nous avons souligné que la fonction, le degré de concision, la présence de l'auteur dans le texte et le niveau de langue divergent selon qu'il s'agit d'un texte-type technique ou scientifique. Nous allons à présent nous intéresser à un autre type de texte de spécialité : le texte de vulgarisation. A priori, ce type de texte semble appartenir à la catégorie des textes scientifiques. Nous verrons toutefois que, dans certains cas, le texte de vulgarisation se distingue des textes purement scientifiques et constitue un bon exemple

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 380.

de texte hybride. Voici une définition de la vulgarisation selon Jean-Pierre Kahane, cité par Jean-Marie Albertini et Claire Bélisle :

La vulgarisation au sens général, c'est un effort de traduction de la langue codée des spécialistes, sur un sujet donné, pour un public donné, au moyen d'un canal bien choisi. Cela signifie virtuellement autant d'entreprises de vulgarisation qu'il y a de sujets et de publics.<sup>19</sup>

En d'autres termes, la vulgarisation a pour but de simplifier des sujets complexes et de les rendre compréhensibles au commun des mortels, grâce à l'emploi d'un lexique et d'un langage simples. Pourtant, comme le rappelle Eugène Aisberg,

pour vulgariser, nul besoin d'être vulgaire. Pour être simple, nul besoin d'explications simplistes. Et pour être sérieux, il n'est pas nécessaire d'être ennuyeux.<sup>20</sup>

Ce célèbre vulgarisateur a rencontré un grand succès grâce à ses ouvrages, notamment « La radio ?... mais c'est très simple ! », que nous allons brièvement présenter. Cet ouvrage, qui constitue un parfait exemple de texte de vulgarisation, a pour but principal de faciliter la compréhension de l'électronique, en particulier dans le domaine de la radio. De ce fait, la fonction didactique est poussée à l'extrême. L'auteur accompagne le lecteur dans la démarche de compréhension. Dans cette optique, il fait preuve d'une inventivité remarquable pour illustrer les phénomènes expliqués. En effet, Aisberg met en scène deux personnages, le premier expliquant l'électronique au second lors de « causeries » qui correspondent aux différents chapitres du livre. Chaque causerie est suivie d'une synthèse des points abordés. Cette approche offre plusieurs avantages. Elle pousse l'auteur à se mettre non seulement dans la peau de la personne qui fournit les explications, mais également dans la peau de « l'élève » à qui ces explications sont données. L'écriture de ce dialogue, qui n'est pas sans rappeler les dialogues de Platon, pousse l'auteur à remettre en question les théories expliquées et à s'interroger sur leur accessibilité. Dans cette optique, le traducteur qui s'attaquerait à ce texte de vulgarisation devrait s'attacher à rendre le message traduit aussi compréhensible que l'original. La compréhension du message devient un élément clé dans le processus de traduction. Voici un exemple de dialogue ludique entre les deux personnages, « Curiosus » et « Ignotus » :

---

<sup>19</sup> ALBERTINI, Jean-Marie, BELISLE, Claire, « Les fonctions de la vulgarisation scientifique et technique », in JACOBI, Daniel, SCHIELE, Bernard (dir), *Vulgariser la science : le procès de l'ignorance*, 1988, p. 226.

<sup>20</sup> AISBERG, Eugène, *La radio ?... mais c'est très simple !*, 1969, p. 5.

- Donc, dans n'importe quel conducteur disposé sur le parcours des ondes électromagnétiques, celles-ci engendreront un courant ?
- Evidemment ! Ainsi dans ces tubes métalliques qui forment l'armature de mon fauteuil, il existe en ce moment une quantité de courants de haute fréquence produits par tous les émetteurs qui sont à présent en fonctionnement.
- Et, en vous asseyant dans cette espèce de « chaise électrique », vous n'avez pas peur d'être électrocuté ?
- Non, car ces courants sont extrêmement faibles, vu la grande distance qui nous sépare de différents émetteurs dont les ondes arrivent ici avec un champ très affaibli.<sup>21</sup>

La méthode du dialogue entre personnages choisie par Aisberg, dénuée de toute « aridité académique »<sup>22</sup>, illustre bien la vocation du texte de vulgarisation, dont le but est d'intéresser le lecteur et de l'encourager à vouloir en savoir davantage. On notera que cette démarche est très différente de celle que l'on observe dans un texte technique tel qu'un mode d'emploi, qui ne cherche nullement à « séduire » le lecteur.

La démarche d'Aisberg, très originale, permet également à l'auteur d'exprimer sa créativité et de marquer le texte de sa plume. Nous aurons plus tard l'occasion de nous pencher sur un autre ouvrage de vulgarisation scientifique dont le style est relativement différent (cf. p. 17). Cette constatation amène à penser que les textes de vulgarisation peuvent être variés, et qu'ils ne sont pas dépourvus d'aspects littéraires, contrairement aux textes purement techniques. Cela dit, il est possible de dégager des caractéristiques communes à la plupart des textes de vulgarisation. Nous avons établi précédemment que le texte de vulgarisation a pour but de rendre accessible au grand public des textes spécialisés. Comme l'explique K. Reiß, il vise à alléger « le style impersonnel et tortueux, voire boursoufflé, qui caractérise souvent la littérature scientifique »<sup>23</sup>. Il s'agit donc, d'une part, d'abaisser le niveau de langue et, d'autre part, de faciliter la compréhension des points abordés. Dans cette optique, le vulgarisateur recourt volontiers à des métaphores. Les images sont un moyen très efficace pour aider à comprendre des phénomènes parfois complexes. À titre d'exemple, Aisberg compare le déplacement des électrons en surnombre d'un atome à l'autre à la migration des

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>23</sup> REISS, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*, 2002, p.131.

Japonais quittant leur pays surpeuplé pour des pays à population moins dense.<sup>24</sup> La vulgarisation a également une fonction de diffusion, en ce sens que le langage vulgarisé permet de communiquer à un public plus large un contenu destiné à l'origine à des spécialistes. Au vu des caractéristiques propres au texte de vulgarisation que nous avons relevées, la question que l'on doit se poser est la suivante : dans quelle catégorie peut-on ranger ce texte ?

## 1.2 Bilan

Dans ce premier chapitre, nous avons dressé un bilan des différentes classifications proposées par les auteurs qui se sont penchés sur la question, en particulier Bédard, mais également Fontanet, Kocourek, Maillot et Marquant. Nous avons constaté que Bédard proposait un système de classification qui visait à « offrir certaines indications au traducteur technique face au choix des connaissances à acquérir »<sup>25</sup>. Cette classification par domaines peut certes s'avérer utile, mais constitue une aide limitée pour le traducteur technique qui, face à la nécessité de prendre des décisions d'ordre traductionnel, se référera plus volontiers à la première classification proposée par Bédard (cf. schéma p. 6). Par exemple, si le traducteur est amené à traduire le mode d'emploi de systèmes de gestion de débit de fluides présenté dans le chapitre précédent, il constatera qu'il s'agit d'un texte pragmatique, relevant de la traduction spécialisée – et de la traduction technique pour être plus précis. Ce rattachement à une catégorie du tableau lui permettra d'orienter ses choix traductionnels en fonction des paramètres propres à un tel texte (fonction du texte, forme, place de l'auteur, registre, etc.). L'extrait consacré aux glaces d'origine interstellaire est également un texte-type – scientifique cette fois – qui ne pose guère de problème quant à sa qualification. Toutefois, de nombreux textes possèdent des caractéristiques qui rendent leur classification dans un tableau tel que celui proposé par Bédard problématique – notamment le texte de vulgarisation –, principalement en raison de leur caractère hybride. Bien entendu, Bédard n'est pas le seul auteur à s'être penché sur cette classification : de nombreux spécialistes distinguent clairement la traduction pragmatique de la traduction esthétique, et la traduction générale de la traduction spécialisée. Nous allons donc à présent tenter d'identifier les éléments qui rendent certains textes difficiles à classer.

---

<sup>24</sup> AISBERG, Eugène, *La radio ?... mais c'est très simple !*, 1969, p. 9.

<sup>25</sup> BEDARD, Claude, *La traduction technique : principes et pratique*, 1986, p. 105.

## **CHAPITRE 2 – TEXTES HYBRIDES : LES LIMITES DE LA CLASSIFICATION**

Dans ce deuxième chapitre, nous allons présenter des textes qui posent des problèmes de classement en raison de leur caractère hybride. Nous mettrons l'accent sur l'ambiguïté liée à la classification de textes pragmatiques possédant des caractéristiques esthétiques en prenant comme exemple des textes de vulgarisation, des textes publicitaires à caractère technique et des œuvres littéraires présentant une dimension technique. La deuxième partie de ce chapitre portera sur des problèmes similaires de délimitation entre traduction générale et traduction spécialisée, notamment en raison de facteurs terminologiques et de la question du domaine. Nous mentionnerons brièvement en fin de chapitre l'apport des niveaux de spécialité à ces questions de délimitation.

### **2.1 Ambiguïté de la classification entre textes esthétiques et textes pragmatiques**

#### **2.1.1 Textes de vulgarisation**

Le texte de vulgarisation constitue un parfait exemple de mélange entre texte esthétique et texte pragmatique. Il possède en effet certaines caractéristiques propres au texte pragmatique, notamment le contenu spécialisé, et d'autres qui relèvent du texte esthétique : par exemple la façon de présenter ce contenu. Certes, on considérera que le texte de vulgarisation entre dans la catégorie des textes pragmatiques, car l'aspect esthétique n'est pas dominant. Peut-on pour autant négliger les questions d'ordre stylistique ?

Prenons l'exemple de l'ouvrage de vulgarisation intitulé *A Zeptospace Odyssey*, consacré à la physique des particules et aux activités du CERN. Nous avons retenu cet ouvrage du fait qu'il constitue un exemple très pertinent de texte de vulgarisation, dans la mesure où l'on y trouve, comme nous le verrons plus en détail, des caractéristiques relevant à la fois du texte pragmatique et du texte esthétique, mais également parce qu'il a été traduit de l'anglais en français par un groupe d'étudiants – dont nous faisons partie – de la Faculté de traduction de l'Université de Genève. Ce texte peut poser des problèmes de traduction que l'on ne trouverait pas dans un texte purement scientifique ou technique. Avant d'entamer la traduction d'un tel texte, le traducteur consciencieux doit définir une stratégie au sujet du style de l'auteur, de la présence de ce dernier dans le texte, de la clarté des explications, du traitement des métaphores, des références extralinguistiques,

des jeux de mots, de l'humour, de l'ironie, etc. L'auteur recourt fréquemment à des images qui permettent, d'une part, d'illustrer les explications dans le but de faciliter leur compréhension et, d'autre part, de rendre le texte le plus attractif possible. L'ouvrage contient de nombreuses références culturelles, notamment musicales et cinématographiques, comme l'illustre le titre, qui renvoie au célèbre film *2001 : A Space Odyssey*, de Stanley Kubrick. Ces éléments, qui relèvent de la sphère culturelle, ne peuvent être écartés sous prétexte qu'ils ne sont pas dominants dans le texte, dont le but principal est de transmettre des connaissances spécialisées. Les extraits suivants donnent un aperçu de la diversité qui caractérise cet ouvrage. Voici tout d'abord la version originale du premier extrait :

In ATLAS, the magnetic field is powered by a central solenoid and a colossal system with a barrel toroid and two end-cap toroids at the sides. The barrel toroid magnet consists of eight gigantic *superconducting coils* – shaped like oblong doughnuts – placed radially around the beam line. Being so large and visible, the toroid magnet system has become a trademark of ATLAS, and it is responsible for the "T" (toroidal) in the acronym.<sup>26</sup>

Voici sa traduction :

Dans le détecteur d'ATLAS, le champ magnétique est généré par un aimant solénoïde central et un énorme système comprenant un aimant toroïdal cylindrique flanqué de chaque côté par un aimant toroïdal « bouchon ». L'aimant toroïdal cylindrique, dit « tonneau », est composé de huit gigantesques *bobines supraconductrices* (comparables à des donuts oblongs) disposées autour du tube de faisceau dans l'axe de celui-ci. Ce système magnétique toroïdal est si imposant qu'il est devenu la marque de fabrique du détecteur d'ATLAS ; c'est à lui que l'on doit le « T » (toroïde) de l'acronyme.<sup>27</sup>

Dans cet extrait, l'auteur décrit les composants d'un appareil complexe à l'aide d'une terminologie dense et propre au domaine en question. Il est intéressant de noter que l'auteur compare l'un de ces composants à un donut, ce qui serait inapproprié dans un texte purement scientifique. Malgré cette image, il est difficile, pour un lecteur ne disposant que de connaissances sommaires dans le domaine, de se représenter les objets décrits. La complexité de cette représentation contraste avec des passages anecdotiques qui ne présentent aucune difficulté de compréhension et contiennent peu de termes spécifiques :

---

<sup>26</sup> GIUDICE, Gian Francesco, *A Zeptospace Odyssey*, 2010, p. 129.

<sup>27</sup> GIUDICE, Gian Francesco, *L'odyssée du Zeptoospace*, 2013, p. 171.

The hydraulic jacks and the crane employed in this delicate operation are going to be used again for a somewhat different purpose. They will lift the roof of a soccer stadium in Durban, South Africa, for the 2010 World Cup.<sup>28</sup>

Voici la traduction :

Les vérins hydrauliques et la grue utilisés pour cette opération délicate ont trouvé par la suite une fonction bien différente : ils ont transporté le toit d'un stade de football à Durban, en Afrique du Sud, lors des préparatifs de la Coupe du monde de 2010.<sup>29</sup>

Nous noterons toutefois un élément en marge de ce chapitre : l'extrait original présentait des faits qui ne s'étaient pas encore produits, alors que, lors de la traduction, la Coupe du monde de 2010 avait déjà eu lieu. User du futur pour une action qui appartient au passé aux yeux du lecteur-cible nous a paru inadéquat : le traducteur doit tenir compte du contexte du lecteur et respecter une certaine cohérence temporelle entre les événements évoqués et la situation dans laquelle se trouve le lecteur-cible. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce point plus tard.

Certains passages se distinguent quant à eux par leur complexité, ou nécessitent du moins que le lecteur non averti puisse se concentrer afin de se représenter les phénomènes expliqués. C'est le cas de la phrase suivante :

In his calculations, Einstein discovered an unconventional form of energy that can uniformly fill all space and have negative pressure, thus exerting a repulsive gravitational force that can compete with the attraction caused by matter and radiation.<sup>30</sup>

Voici la traduction :

Par ses calculs, Einstein découvrit une forme d'énergie encore inconnue, capable de remplir uniformément tout l'espace et d'exercer une pression négative, générant par conséquent une force gravitationnelle répulsive pouvant contrebalancer l'attraction causée par la matière et le rayonnement.<sup>31</sup>

Comme nous l'avons vu préalablement, Bédard considère que la fonction du texte pragmatique est centrée sur le lecteur. Ce point de vue semble se justifier pour un texte de vulgarisation dans la mesure où le but d'un tel texte est de rendre le contenu spécialisé accessible à un public-cible disposant de connaissances modestes en la

---

<sup>28</sup> GIUDICE, Gian Francesco, *A Zeptospace Odyssey*, 2010, p. 132.

<sup>29</sup> GIUDICE, Gian Francesco, *L'odyssée du Zeptoospace*, 2013, p. 175.

<sup>30</sup> GIUDICE, Gian Francesco, *A Zeptospace Odyssey*, 2010, p. 219.

<sup>31</sup> GIUDICE, Gian Francesco, *L'odyssée du Zeptoospace*, 2013, p. 296.

matière. Toutefois, nous nous trouvons à nouveau face à un problème de classification entre texte pragmatique et texte esthétique dans la perspective de la place de l'auteur : peut-on envisager, sous prétexte que la fonction du texte est centrée sur le lecteur, que la place de l'auteur ne soit pas prise en compte lors de la traduction ? Les extraits précédents, ainsi que l'ouvrage de vulgarisation d'Eugène Aisberg que nous avons évoqué dans le premier chapitre nous prouvent le contraire. Ce dernier ouvrage illustre bien l'originalité dont font preuve certains auteurs de vulgarisation pour faciliter la compréhension du contenu. La traduction doit tenir compte du style et de l'originalité de l'auteur dans le texte-cible ; c'est un critère essentiel. Par exemple, dans l'ouvrage de vulgarisation sur la physique des particules que nous avons précité, il arrive que l'auteur exprime son enthousiasme pour le domaine qui le passionne :

A visit to ATLAS or CMS in the underground caverns is an awe-inspiring experience. [...] Even people with no special interest in science are moved to wonder at the grandeur of purpose and magnitude of scale when confronted with these powerful detectors. For me, the feeling surpasses that which one experiences by contemplating the pyramids of Egypt or any of the most spectacular monuments built by ancient civilizations. These detectors, like cathedrals of the 21st century, are the ultimate masterpieces of human ingenuity and the desire for knowledge.<sup>32</sup>

Voici la traduction :

La visite des salles souterraines d'ATLAS et de CMS est une expérience époustouflante. [...] Même des personnes peu intéressées par la science sont fascinées par l'ampleur du projet et par la dimension des installations lorsqu'elles se trouvent devant ces puissants détecteurs. Ma propre émotion surpasse celle que j'ai ressentie en admirant les pyramides d'Égypte ou d'autres monuments spectaculaires érigés par des civilisations anciennes. Ces détecteurs, telles des cathédrales du XXI<sup>e</sup> siècle, sont des prodiges de l'ingéniosité humaine et de la soif de connaissance.<sup>33</sup>

Le traducteur doit être sensible à un tel enthousiasme et trouver les mots qui sauront transmettre l'émotion exprimée par l'auteur.

### **2.1.2 Textes publicitaires à caractère technique**

Les textes de vulgarisation ne sont pas le seul type de textes qui se situe à cheval entre les textes pragmatiques et les textes esthétiques. Les textes à caractère publicitaire

---

<sup>32</sup> GIUDICE, Gian Francesco, *A Zeptospace Odyssey*, 2010, pp. 129-131.

<sup>33</sup> GIUDICE, Gian Francesco, *L'odyssée du Zeptospace*, 2013, p. 174.

vantant les mérites de produits spécialisés en sont un autre exemple. La fonction principale du texte publicitaire est de séduire le lecteur – un client potentiel. Nous allons prendre comme exemple des textes publicitaires issus du domaine de l'industrie horlogère. Le secteur, qui a subi de plein fouet la crise provoquée par l'apparition des mouvements à quartz dans les années 1970, s'est depuis principalement orienté vers le luxe et le haut de gamme. Il bénéficie actuellement d'un regain d'intérêt considérable. Cet engouement croissant d'une clientèle ciblée est dû en grande partie à une publicité soignée et à la promotion d'une image de prestige autour des marques horlogères. De ce fait, la fonction principale d'un message publicitaire pour un produit horloger est tout d'abord de faire rêver le lecteur-cible, tout en représentant les valeurs qui reflètent la tradition horlogère. L'extrait suivant, issu de « L'année Horlogère Suisse 2007 », qui présente un mouvement de montre mis au point par une entreprise horlogère, illustre ces aspects tout en conservant une terminologie propre au domaine :

Ces compétences sont attestées également par le premier mouvement manufacture entièrement conçu et développé dans la maison, que Maurice Lacroix a présenté en 2006, après trois ans de développement. Le calibre ML 106 est un mouvement de chronographe exclusif, d'un diamètre de 36,6 millimètres, unique sur le marché horloger. Sa particularité réside surtout dans son mécanisme de levier innovant, spécialement développé pour l'arrêt et la remise à zéro, et dont le brevet est en cours de dépôt. Ce développement nouveau est combiné avec une roue à colonnes de haute qualité, hommage à la longue tradition de l'art horloger. La première édition de la Masterpiece Le Chronographe, qui comporte ce joyau d'horlogerie mécanique, est limitée à 250 pièces en or rose.<sup>34</sup>

Face à un tel texte, le traducteur doit être sensible à plusieurs facteurs. D'une part, il doit repérer les termes et tournures dont le but est de séduire le lecteur, tels que « joyau d'horlogerie mécanique », ou « longue tradition de l'art horloger », afin de trouver les mots qui toucheront au mieux le lecteur-cible. Nous noterons que le terme « joyau » est savamment employé dans ce contexte, car il désigne un objet de grande valeur au sens métaphorique, et évoque par la même occasion le monde de la bijouterie, qui est souvent intimement lié à celui de l'horlogerie. Le traducteur devra également véhiculer les images défendues par l'horlogerie de luxe (tradition, savoir-faire, artisanat, etc.). Par exemple, la tournure « développé dans la maison » n'est pas anodine, et rappelle l'époque où les artisans horlogers travaillaient chez eux, dans leur atelier. Il est

---

<sup>34</sup> RAY, Roland (ed.), *L'année horlogère suisse*, 2007, p. 136.

également intéressant de noter que la rigueur linguistique est parfois négligée au profit de la fonction de séduction d'un tel texte. Prenons à titre d'illustration l'extrait suivant : « le premier mouvement manufacture conçu et développé dans la maison ». L'auteur n'a pas hésité à employer de façon abusive le terme « manufacture » comme adjectif, car il s'agit d'un usage très répandu dans le milieu pour désigner les mouvements qui sont fabriqués par une marque horlogère.<sup>35</sup> Par ailleurs, l'usage d'emprunts tels que « masterpiece » a pour but de présenter un produit « branché », même si le terme n'est pas entré dans la langue.

Bien entendu, en dehors de ces considérations relevant d'aspects non techniques, le traducteur doit posséder des connaissances du domaine, de manière à ne pas commettre d'erreurs de traduction dans les passages techniques, notamment des erreurs d'ordre terminologique.

### 2.1.3 Œuvres littéraires à caractère technique

Kocourek relève également l'existence de textes qui posent des problèmes traductionnels d'ordre à la fois technique et esthétique : les œuvres littéraires à caractère technique. Il est intéressant de noter que ces textes correspondent davantage à la catégorie des textes esthétiques que des textes pragmatiques, car l'aspect esthétique y est dominant. Toutefois, les difficultés d'ordre technique sont considérables, et ne doivent en aucun cas être minimisées. Kocourek, constate qu'il est très rare qu'un texte technique contienne des « éléments pertinents d'ordre formel ou quantitatif (rythme, rime) », mais cite des exceptions telles que *De la nature*, de Lucrèce, *Les travaux et les jours*, d'Hésiode, et *Oiseaux*, de Saint-John Perse, qui entrent dans la catégorie des textes esthétiques à caractère technique.<sup>36</sup> Le seul fait qu'il y ait une exception remet en cause la classification. Nous allons présenter brièvement les deux derniers textes auxquels Kocourek se réfère.

Prenons tout d'abord comme exemple *Les travaux et les jours*. L'auteur, Hésiode, était un poète grec du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Suite à un différend avec son frère Persès au sujet de l'héritage de leur père, il écrivit *Les travaux et les jours* dans l'espoir que Persès s'inspirerait de ses conseils et changerait de comportement. Dans la première partie du

---

<sup>35</sup> De nombreuses entreprises horlogères ne fabriquent pas leurs propres mouvements et se fournissent chez un fabricant. Un mouvement « manufacture » est fabriqué par la marque.

<sup>36</sup> KOCOUREK, Rotislav, *La langue française de la technique et de la science*, 1991, p. 182.

texte, Hésiode défend les valeurs de la justice et du travail et, dans la deuxième partie, il donne des conseils d'agriculture à Persès. Cette deuxième partie contient une terminologie et des connaissances relevant du domaine agricole, comme le révèle l'extrait suivant :

Coupez donc alors vos bois, si vous avez souvenance des travaux de chaque saison. Coupez un mortier de trois pieds et un pilon de trois coudées ; un essieu de sept pieds – ce sera fort bien mesuré : si vous le coupez de huit pieds, vous en pourrez détacher un maillet – et une roue de trois empan pour un chariot de dix palmes. Les bois courbés ne manquent pas ; mais ce qu'il faut rapporter chez vous, si vous en découvrez en cherchant dans la montagne et dans la plaine, c'est une haye de chêne vert : c'est celle qui résiste le mieux, quand on laboure avec des bœufs, une fois que le serviteur d'Athéné l'a emboîtée au sep, puis appliquée et chevillée au timon.<sup>37</sup>

Dans cet extrait, la terminologie est spécifique au domaine agricole (mortier, pilon, essieu, maillet, haye, sep, cheviller, timon), mais le contenu ne comporte pas de difficultés particulières de compréhension. Il nécessite toutefois des recherches considérables. Par exemple, le traducteur Paul Mazon, qui a traduit l'œuvre dans les années 1920, précise dans une note de bas de page que *la haye* correspond à une pièce de la charrue. Cependant, les recherches nécessaires pour traduire correctement *Les travaux et les jours* touchent moins au domaine agricole qu'à l'histoire de l'Antiquité. En effet, le traducteur qui traduit du grec ancien ou du latin doit avoir une connaissance aussi poussée du contexte historique que de la langue-source. Il lui faut par exemple connaître les mesures utilisées durant l'Antiquité (pied, coudée, empan, palme), les mois (Lénéon) et les croyances mythologiques (Athéné, Borée, Sirius, etc.). Il est intéressant de noter que le traducteur ne donne pas d'explications sur toutes ces références, ce qui présuppose que la traduction s'adresse à un public averti. Kocourek a mentionné ce texte du fait que son contenu à caractère technique est exprimé selon un rythme bien précis. En effet, *Les travaux et les jours*, une œuvre de poésie didactique, est écrit en hexamètres dactyliques : un rythme caractéristique de ce type de poésie antique. Le traducteur a choisi de ne pas restituer ce rythme, certainement pour des raisons d'incompatibilité linguistique. *Les travaux et les jours* nécessite donc du traducteur des compétences variées.

---

<sup>37</sup> HESIODE, *Théogonie, Les travaux et les jours, Le Bouclier*, texte établi et traduit par Paul Mazon, 1960, p. 102.

Kocourek cite également une œuvre de Saint-John Perse, *Oiseaux*, car l'auteur s'intéresse aux oiseaux, notamment à leur anatomie, et utilise un langage poétique très soutenu et peu accessible. L'exercice consiste à exprimer des phénomènes naturels, neutres, dans une langue poétique, en mettant l'accent sur la forme, comme le montre l'extrait suivant :

On étudiait, dans son volume et dans sa masse, toute cette architecture légère faite pour l'essor et la durée du vol : cet allongement sternal en forme de navette, cette chambre forte d'un cœur accessible au seul flux artériel, et tout l'encagement de cette force secrète, gréée des muscles les plus fins. On admirait ce vase ailé en forme d'urne pour tout ce qui se consume là d'ardent et de subtil ; et pour hâter la combustion, tout ce système interstitiel d'une « pneumatique » de l'oiseau doublant l'arbre sanguin jusqu'aux vertèbres et phalanges.<sup>38</sup>

Il est évident que les difficultés que rencontrerait un traducteur chargé de traduire un tel texte seraient davantage d'ordre linguistique qu'ornithologique. Les descriptions techniques sont alors avant tout un outil à disposition de l'auteur pour produire un effet. Néanmoins, les difficultés d'ordre technique que représentent *Oiseaux* et *Les travaux et les jours* nécessitent un travail de préparation qui ne doit pas être minimisé. Il en va de même pour des romans dans lesquels certains passages relèvent de domaines techniques ou de spécialité. Un des romans qui caractérisent le mieux cette combinaison de prose littéraire et de contenu technique est l'œuvre d'Hermann Melville, *Moby Dick*.

Dans cet ouvrage, des détails scientifiques relevant de différents domaines de spécialité semblent délibérément s'inscrire dans la dynamique de narration souhaitée par Melville. En effet, le récit est régulièrement entrecoupé par des passages descriptifs, parfois très détaillés, liés à différents domaines propres à l'univers de la chasse au cachalot. Des chapitres entiers sont consacrés aux cétacés (classification, comportement, anatomie), aux techniques de chasse (matériel, méthodes), à l'exploitation des cachalots (dépeçage, extraction du spermaceti, production de l'huile), aux coutumes et au matériel maritimes, etc. Dans un article consacré aux différentes traductions de *Moby Dick*, Dominique Jardez souligne les difficultés que ces passages documentaires peuvent poser au traducteur et prend l'exemple de la description des lignes à baleines, estimant que « l'opacité de certains termes techniques confondent lecteurs et traducteurs, voire le narrateur, lequel

---

<sup>38</sup> SAINT-JOHN PERSE, *Oiseaux*, 1963, p. 11.

finit par s'interrompre sous prétexte que c'est trop 'fastidieux' »<sup>39</sup>. Ces passages techniques ont des fonctions multiples dans le texte. Tout d'abord, ils jouent un rôle didactique. Par ces descriptions, Melville fournit au lecteur lambda, qui connaît certainement peu les techniques de chasse à la baleine, les connaissances nécessaires pour bien comprendre le fil des événements et s'imprégner de l'univers de la pêche au cachalot. Ainsi, la matière étant préalablement introduite, l'auteur dispose d'une certaine liberté dans la narration. Il ne cache d'ailleurs pas son intention, par l'intermédiaire du narrateur, d'épauler le lecteur, notamment avant sa description des différentes espèces de baleines :

[...] ere the Pequod's weedy hull rolls side by side with the barnacled hulls of the leviathan ; at the outset it is but well to attend to a matter almost indispensable to a thorough appreciative understanding of the more special leviathanic revelations and allusions of all sorts which are to follow.<sup>40</sup>

Voici la traduction :

Avant que le Péquod n'aborde flanc contre flanc, le léviathan incrusté de bernacles, il serait bon de se pencher sur une étude presque indispensable à la bonne compréhension des surprises qu'il nous réserve et aux allusions de toute nature qui vont suivre. Je voudrais à présent vous exposer des vues systématiques sur la baleine et ses diverses espèces.<sup>41</sup>

Ces chapitres entiers consacrés à des explications spécifiques remplissent également une fonction rythmique, en ce sens qu'ils ralentissent considérablement le récit, s'inscrivant dans la progression choisie par Melville. En effet, le roman est très descriptif, et le rythme global relativement lent, jusqu'aux derniers chapitres, où tout s'accélère brusquement lors de l'affrontement avec le fameux cachalot.

Ces passages techniques peuvent aussi être considérés comme des exercices de style. Comme nous l'avons relevé précédemment, la langue technique se caractérise notamment par une phraséologie spécifique, une terminologie dense et un registre neutre. De ce fait, les passages techniques de *Moby Dick* offrent des contrastes frappants avec des chapitres dans lesquels Melville laisse libre cours à son expression, s'exprimant dans un style très différent. Les deux extraits suivants illustrent ces contrastes.

---

<sup>39</sup> JARDEZ, Dominique, « Le retour de *Moby Dick* », in KAHN, Robert (dir.), *La retraduction*, 2010, p. 201.

<sup>40</sup> MELVILLE, Herman, *Moby Dick or the whale*, 1988, p. 134.

<sup>41</sup> MELVILLE, Herman, *Moby Dick*, 2012, p. 169.

Voici le premier extrait avec sa traduction :

Reckoning the largest sized sperm whale's tail to begin at the point of the trunk where it tapers to about the girth of a man, it comprises upon its upper surface alone, an area of at least fifty square feet. The compact round body of its root expands into two broad, firm, flat palms or flukes, gradually shoaling away to less than an inch in thickness. At the crotch or junction, these flukes slightly overlap, then sideways recede from each other like wings, leaving a wide vacancy between.<sup>42</sup>

Si l'on admet que la nageoire caudale du cachalot commence à partir du tronc où elle s'effile jusqu'à la seule épaisseur d'une taille d'homme, sa surface est d'au moins cinquante pieds carrés. Ronde et épaisse à la naissance, elle s'ouvre en deux larges palmes, denses et plates qui vont s'amincissant jusqu'à ne mesurer qu'un pouce d'épaisseur. À l'embranchement ou fourche, ces palmes se chevauchent légèrement puis elles s'écartent comme des ailes entre lesquelles un vide serait découpé.<sup>43</sup>

Il est intéressant de noter que, dans la version française de ce premier extrait, l'aspect scientifique est à la fois accentué (le terme *tail* étant traduit par *nageoire caudale*) et atténué (*The compact body of its root...* est traduit par *ronde et plate à la naissance...*). Cependant, l'original et la traduction sont tous deux très descriptifs.

Voici le deuxième extrait avec sa traduction :

[...] now, that he found himself hard by the very latitude and longitude where his tormenting wound had been inflicted ; now that a vessel had been spoken which on the very day preceding had actually encountered Moby Dick : -and now that all his successive meetings with various ships contrastingly concurred to show the demoniac indifference with which the white whale tore his hunters, whether sinning or sinned against ; now it was that there lurked a something in the old man's eyes, which it was hardly sufferable for feeble souls to see. As the unsetting polar star, which through the livelong, arctic, six months' night sustains its piercing, steady, central gaze: so Ahab's purpose now fixedly gleamed down upon the constant midnight of the gloomy crew. It domineered above them so, that all their bodings, doubts, misgivings, fears, were fain to hide beneath their souls, and not sprout forth a single spear or leaf.<sup>44</sup>

Maintenant il se trouvait proche de la latitude et de la longitude mêmes où lui avait été infligée sa supplicante blessure ; maintenant on avait parlé à un navire qui avait rencontré Moby Dick la veille même, maintenant toutes les rencontres avec divers

---

<sup>42</sup> MELVILLE, Herman, *Moby Dick or the whale*, 1988, p. 375.

<sup>43</sup> MELVILLE, Herman, *Moby Dick*, 2012, p. 391.

<sup>44</sup> MELVILLE, Herman, *Moby Dick or the whale*, 1988, p. 536.

navires avaient prouvé l'indifférence satanique avec laquelle la Baleine blanche avait déchiqueté ses chasseurs innocents ou coupables, maintenant on voyait poindre dans le regard du vieillard une expression que les âmes faibles avaient peine à supporter. Pareille à la fixité de l'étoile polaire qui transperce d'un regard inébranlable le centre de la longue nuit polaire, l'intention d'Achab, immuable, étincelait sur le minuit perpétuel du sombre équipage ; elle le dominait si bien que tous leurs pressentiments, leurs doutes, leurs inquiétudes, leurs terreurs enfouies au plus profond de leurs âmes ne laissaient pas croître la moindre tige, ni s'ouvrir la moindre feuille.<sup>45</sup>

Les deux versions de cet extrait contiennent des figures de style (notamment une répétition et des métaphores). On peut observer que Melville exprime davantage sa créativité que dans le premier passage.

Les descriptions pointues de l'ouvrage constituent l'une des multiples facettes de cette œuvre variée, permettant de l'appréhender comme un roman documentaire. Il est également possible de voir le récit comme une réflexion philosophique sur la puissance américaine au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, sur la révolution industrielle en marche, sur la place du monde « civilisé » et l'idéologie du colonialisme, ou sur la volonté humaine de vouloir contrôler la nature. *Moby Dick* peut encore être perçu comme un témoignage historique – en particulier de nos jours, avec le recul de plus d'un siècle et demi – ou tout simplement comme un formidable roman d'aventure.

Nous avons pu constater que les fonctions des passages techniques que nous avons décrits sont diverses. Il est essentiel pour le traducteur d'analyser ces fonctions et de réfléchir à la finalité du texte de manière à faire face au mieux aux difficultés que présentent les passages techniques en question, car il semblerait que certains détails ne correspondent pas tout à fait à la réalité, et qu'ils jouent davantage un rôle métaphorique, à l'image de l'anomalie suivante, que nous avons repérée dans le texte. En effet, dans l'un des derniers chapitres du livre, le capitaine Achab se fait dérober son chapeau par un oiseau dont l'identité n'est pas très claire. Dans le texte original, l'oiseau est un *red-billed sea-hawk*, ce qui semble correspondre à une espèce bien précise, alors que cette espèce n'existe pas. Le terme *sea-hawk* peut renvoyer à un rapace, le balbuzard fluviatile, ou à un groupe d'oiseaux marins, les labbes. Mais, dans tous les cas, ni le balbuzard, ni les différentes espèces de labbes n'ont de bec rouge. Melville donne quelques informations supplémentaires qui brouillent davantage les pistes : il décrit

---

<sup>45</sup> MELVILLE, Herman, *Moby Dick*, 2012, p. 534.

l'oiseau comme étant noir (*black hawk*) et possédant un bec long et recourbé (*long hooked bill*). Dans sa version de *Moby Dick*, Henriette Guex-Rolle a choisi de traduire le nom de l'oiseau en question par une *frégate à bec jaune*, ce qui correspond également à un oiseau inexistant. Elle a certainement délibérément choisi d'« inventer » un oiseau imaginaire pour reproduire l'« erreur » de Melville. Par ailleurs, si l'on se fie à la description de l'oiseau, la frégate est l'espèce qui se rapproche le plus de l'oiseau original (long bec recourbé, plumage noir). Mais pourquoi donc la traductrice a-t-elle appelé, quelques lignes plus loin, le même oiseau, que Melville appelle cette fois *wild bird*, *rapace* ? Une frégate n'a rien d'un rapace. Certes, Melville met ensuite en parallèle la mésaventure d'Achab à la légende du roi Tarquin l'ancien, qui fut également dépossédé de son chapeau par un aigle, ce qui justifie le choix d'Henriette Guex-Rolle de parler plus tard de *l'aigle des mers* de manière à renvoyer à l'image de la légende. Cependant, la traduction de *rapace* placée avant l'image légendaire de Tarquin est étrange. Il s'agit certainement d'une erreur, comme le fait que la traductrice a traduit, au début du paragraphe relatant le vol du chapeau d'Achab, *ten minutes* par *six minutes*. Cela dit, il convient de peser le poids de ces imprécisions. Rappelons qu'il s'agit d'une part d'une œuvre de fiction (une erreur sur la nature d'un oiseau serait inacceptable dans un ouvrage d'ornithologie), et que les imprécisions que nous avons relevées n'ont pas un impact fondamental sur le déroulement de l'intrigue. Ce qui importe avant tout, c'est de respecter l'image de l'oiseau : son aspect sauvage, agressif et sombre. Notons à ce propos que la symbolique des couleurs diffère également dans la traduction. L'oiseau de Melville est noir et possède un bec rouge, ce qui rappelle la mort et le sang, tandis que Guex-Rolle mentionne uniquement un bec jaune.

Dans la première traduction de *Moby Dick*, par Jean Giono, il est question d'un *faucon de mer*. Certes, il s'agit également d'un oiseau imaginaire, mais cette traduction est plus proche de l'original (*hawk*) et n'entraîne aucune incohérence. Il est intéressant de noter que, dans un article issu de l'internet qui se penche sur la question des oiseaux dans *Moby Dick*, l'auteur est parvenu à la même conclusion que certains oiseaux du roman n'existent pas dans la réalité. Il estime qu'il s'agit d'un terme utilisé par les marins pour décrire cet oiseau :

No bird by that name exists, so we are left to assume that it was a sailor's name for some sea bird seen in the far waters of the great oceans where whalers sailed.<sup>46</sup>

L'exemple de cet oiseau énigmatique illustre les difficultés que présentent les nombreux passages très spécialisés de *Moby Dick*. Pourtant, le traducteur doit également faire face à des difficultés correspondant aux problèmes classiques de traduction, comme l'atteste l'extrait suivant :

- [...] "Where wert thou born ?"
- "In the little rocky Isle of Man, sir."
- "Excellent! Thou'st hit the world by that."
- "I know not, sir, but I was born there."
- "In the Isle of Man, hey? Well, the other way it's good. Here's a man from Man; a man born in once independent Man, and now unmanned of Man; which is sucked in – by what?" [...] <sup>47</sup>

Dans cet extrait, Melville produit un effet stylistique intéressant, soit un jeu de mot autour du mot *man*, qui est impossible à restituer en français, comme on peut le constater dans la traduction de Guex-Rolle :

- [...] Où es-tu né?
- Dans la petite île rocheuse de Man, sir.
- Parfait ! Tu donnes ainsi une juste image du monde.
- Je n'en sais rien, sir, mais c'est là que je suis né.
- Dans l'île de Man, hein ? Eh bien ! en inversant les choses, c'est bien aussi. Voilà un homme de l'Homme, un homme né sur la terre autrefois indépendante de l'homme, et à présent émasculée, et qui est maintenant absorbée... par quoi ? » [...] <sup>48</sup>

Par ailleurs, nous pouvons constater que le style de Melville, comme le qualifie Jardez, est « singulier, excessif et déroutant »<sup>49</sup>, ce qui ne facilite guère la tâche du traducteur, et constitue l'une des nombreuses difficultés d'ordre traductionnel que recèle cette œuvre complexe aux nombreuses facettes.

## **2.2 Traduction générale et traduction spécialisée : quelle frontière ?**

Les exemples que nous avons analysés brièvement jusqu'ici soulèvent les problèmes de délimitation entre textes pragmatiques et esthétiques, mettant en lumière le caractère

---

<sup>46</sup> <http://fatfinch.wordpress.com/2009/03/03/the-birds-of-moby-dick/>, consulté le 15/09/2013.

<sup>47</sup> MELVILLE, Herman, *Moby Dick or the whale*, 1988, p. 521.

<sup>48</sup> MELVILLE, Herman, *Moby Dick*, 2012, p. 521.

<sup>49</sup> JARDEZ, Dominique, « Le retour de *Moby Dick* », in KAHN, Robert (dir.), *La retraduction*, 2010, p. 200.

hybride de certains textes. Nous allons à présent nous intéresser à la distinction entre traduction générale et traduction spécialisée, que l'on retrouve chez la plupart des auteurs et que Bédard a incluse dans sa première classification (cf. schéma p. 6). Nous avons vu qu'il n'existe pas toujours une distinction nette entre textes esthétiques et textes pragmatiques. La distinction entre traduction générale et traduction spécialisée est elle aussi difficile à délimiter. Cela s'observe tout d'abord dans le domaine de la terminologie.

### **2.2.1 Le facteur terminologique**

Comme nous l'avons vu précédemment, la langue de spécialité sert à transmettre des connaissances ou des informations spécialisées. En conséquence, le contenu des textes spécialisés est difficile d'accès si l'on ne dispose pas des connaissances nécessaires pour comprendre le propos. Nous noterons également que la langue spécialisée se caractérise par une terminologie spécifique, qui peut exiger des recherches documentaires poussées dans le cas de la traduction, en particulier lorsque cette terminologie est dense, mais aussi lorsque les termes sont peu connus, lorsqu'il s'agit de néologismes, ou lorsqu'il s'agit de *termes complexes*. En terminologie, le mot « complexe » revêt un sens particulier : les *termes complexes* sont « constitués de plusieurs entités graphiques séparées par des blancs ou par des diacritiques comme le trait d'union ou l'apostrophe »<sup>50</sup>. En voici quelques exemples : *eau deutérée*, *porte-outil*, *pointe à tracer*. Les aspects terminologiques peuvent être très variables d'un texte à l'autre.

Nous allons toutefois nous intéresser principalement à la densité terminologique, un concept que nous définissons ici pour mesurer la teneur en termes d'un texte. Cette densité terminologique peut être tantôt très élevée, tantôt relativement faible. Nous allons nous livrer à une brève analyse afin d'étayer ces propos. Pour ce faire, nous nous servirons de textes relevant de domaines de spécialité (la construction mécanique et l'économie). Ces textes figurent à l'annexe N° 3. Précisons toutefois que la densité terminologique ne doit pas être confondue avec le volume terminologique ; il s'agit d'un rapport entre le nombre de termes, simples ou complexes, qui relèvent d'un domaine particulier et le nombre total de mots que comporte le texte. Examinons l'extrait suivant, issu d'un document technique du domaine de la construction mécanique. Nous avons

---

<sup>50</sup> L'HOMME, Marie-Claude, *La terminologie : principes et techniques*, 2004 p. 59.

choisi cet extrait car il est issu d'un texte d'ordre technique à forte densité terminologique :

Les deux schémas mettent bien en évidence les différences entre un filetage roulé et un filetage taraudé. Lors du roulage du filetage, le matériel subit un écrouissage, et le fibrage n'est pas interrompu. Le diamètre de départ de l'élément de fixation est approximativement égal au diamètre sur flancs. Dans le cas d'un usinage, le diamètre de départ de l'élément de fixation est environ égal au diamètre nominal du filetage. Le fibrage est interrompu par enlèvement de copeaux.<sup>51</sup>

Les termes de cet extrait qui sont susceptibles de nécessiter de la part du traducteur des recherches d'équivalence sont les suivants :

Filetage / roulage / taraudage / écrouissage / fibrage / diamètre de départ / élément de fixation / diamètre sur flancs / usinage / diamètre nominal / enlèvement de copeaux.

Ces termes sont au nombre de 11 sur un total de 81 mots, ce qui correspond à une densité terminologique de 13,6 %.

À titre comparatif, nous avons choisi l'extrait suivant, qui relève d'un domaine de spécialité très différent (l'économie), car il possède une faible densité terminologique :

La libéralisation progressive du commerce des biens au cours des trois dernières décennies a renforcé l'intégration économique des pays qui y ont participé. À l'époque où ces marchés étaient plus ou moins fermés, les principaux obstacles aux échanges étaient les mesures restrictives appliquées aux frontières. C'est donc à elles que l'on s'est attaqué en premier. Le long chemin parcouru dans cette voie a mis en lumière d'autres obstacles, sous la forme de réglementations applicables sur le marché intérieur. L'effet restrictif de telles mesures provenait le plus souvent de leur disparité, de leur complexité et de la manière obscure dont elles étaient appliquées. Pour que le processus de libéralisation des échanges puisse être poursuivi, il a donc fallu s'attaquer à son tour à ce type de mesures en vue de les harmoniser, de les simplifier et de rendre leur application plus transparente. L'intégration économique des pays participant à cette entreprise s'en est à nouveau trouvée renforcée. On peut considérer la libéralisation des échanges de services, en particulier si elle touche les activités de filiales ou de succursales d'entreprises étrangères, comme une troisième étape dans la voie de l'intégration. La question est de savoir quels sont les pays qui sont décidés à la franchir et dans quel délai.<sup>52</sup>

---

<sup>51</sup> [http://www.wurth.be/pdf/dinnorm/fr/chapitre0\\_info%20technique.pdf](http://www.wurth.be/pdf/dinnorm/fr/chapitre0_info%20technique.pdf), p. 1285, consulté le 15/09/2013.

<sup>52</sup> NUSBAUMER, Jacques, *Les services : nouvelle donne de l'économie*, 1984, p. 91.

Les termes spécifiques de cet extrait sont les suivants :

Libéralisation / bien / marché / marché intérieur / intégration / filiales / succursales / réglementations / services

Nous ne trouvons que 9 termes sur un total de 218 mots, ce qui équivaut à un ratio de 4,1 % ; la densité terminologique est environ trois fois moins élevée que dans le premier extrait. Il serait toutefois peu pertinent de tirer des conclusions sur la base d'une simple comparaison entre ces deux passages. En effet, les deux valeurs de densité terminologique correspondant à ces extraits ne sont pas représentatives de l'intégralité des textes que l'on peut trouver dans la pratique ; l'analyse d'autres extraits permet de relever des valeurs de densité terminologique plus proches de la moyenne. Pour cette raison, nous avons analysé sept extraits de chaque texte (présentés à l'annexe N° 3) choisis aléatoirement, calculé la densité terminologique de chacun d'eux, puis établi une moyenne des valeurs de densité terminologique. Les tableaux de la figure N° 3, ci-dessous, présentent les résultats de notre analyse :

Texte 1 : document technique

	Nbre termes	Nbre mots	Densité term.
Extrait 1	6	128	4,7 %
Extrait 2	8	84	9,5 %
Extrait 3	11	81	13,6 %
Extrait 4	11	109	10,1 %
Extrait 5	5	90	5,6 %
Extrait 6	6	41	14,6 %
Extrait 7	8	115	7 %
		Moyenne	9,3 %

Texte 2 : texte économique

	Nbre termes	Nbre mots	Densité term.
Extrait 1	4	218	1,8 %
Extrait 2	15	318	4,7 %
Extrait 3	5	120	4,2 %
Extrait 4	4	162	2,5 %
Extrait 5	7	120	5,8 %
Extrait 6	8	190	4,2 %
Extrait 7	10	128	7,8 %
		Moyenne	4,4 %

Figure N° 3 : Discontinuité de la densité terminologique

La figure N° 3 fait apparaître que les valeurs de densité terminologique sont nettement plus proches ; la densité terminologique du texte 1 n'est plus trois fois plus élevée que celle du texte 2 ( $13,6 / 4,1 = 3,3$ ), mais environ deux fois ( $9,3 / 4,4 = 2,1$ ). Nous pouvons également constater que les valeurs au sein de ces échantillons sont relativement variables, les extrêmes étant 4,7 et 14,6 dans le texte 1, et 1,8 et 7,8 dans le texte 2. Nous

pouvons ainsi conclure que la densité terminologique peut fortement varier au sein d'un texte, de même qu'entre deux textes de spécialité.

L'élément à retenir de cette analyse est que l'on ne peut se fonder sur le critère de la densité terminologique pour établir une distinction nette entre des textes d'ordre général et des textes de spécialité, car la quantité de termes qu'ils peuvent contenir est trop variable. Il nous semblerait discutable de déterminer un seuil de densité terminologique pour déterminer si un texte est d'ordre général ou de spécialité ; ce choix serait trop arbitraire. Le domaine dont traite le texte semble être un critère plus pertinent pour déterminer si un texte est d'ordre général ou spécialisé, mais nous allons voir que cette approche peut également s'avérer problématique.

### **2.2.2 La question du domaine**

Si l'on se fonde sur la définition de Lerat que nous avons vue précédemment (cf. p. 7), le domaine, ou le sujet dont traite le texte, est l'élément principal permettant de déterminer si un texte est d'ordre général ou spécialisé. La distinction ne pose pas de problème lorsqu'il s'agit par exemple de différencier un article relatant un fait divers d'un résumé de l'intervention d'un chercheur lors d'un congrès de biochimie. Il existe toutefois plusieurs domaines de spécialité qui, en raison de leur importance dans notre quotidien, se situent à cheval entre domaine de spécialité et culture générale. L'économie, la politique, le droit ou la science, pour n'en citer que quelques-uns, ont enrichi de leur lexique la langue de tous les jours, comme l'attestent les termes suivants : investissement, démocratie, contrat, accélération. Les termes que nous avons relevés dans l'extrait du texte économique (libéralisation, bien, marché, intégration) ne devraient pas nécessiter des recherches très poussées de la part d'un traducteur ; tout individu bénéficiant d'une culture générale moyenne connaît ces termes, ou du moins les a déjà entendus, notamment par l'intermédiaire des médias. En revanche, si l'on demande à des personnes choisies au hasard ce que signifie le taraudage ou l'érouissage, qui sont des termes relevés dans l'extrait du document technique, il est fort probable qu'elles ne sauront pas répondre à la question. Pour s'en persuader, il suffit de consulter la place que les quotidiens accordent à l'économie. On voit bien les problèmes de délimitation que pose la notion de domaine entre textes spécialisés et textes généraux.

Notons également que les croisements entre domaines peuvent être fréquents, comme le note Marie-Claude L'Homme :

[...] la médecine fait appel à des termes normalement utilisés en biologie ; la linguistique peut avoir recours à des termes de statistique, de psychologie et même d'acoustique ; les mathématiques utilisent des termes de linguistique, et ainsi de suite.<sup>53</sup>

Le critère du domaine a donc également ses limites lorsqu'il s'agit de déterminer si un texte est d'ordre général ou spécialisé. Les éléments que nous avons relevés indiquent que la démarcation entre des catégories de texte ne rend pas compte du caractère multiple de nombreux domaines.

### 2.2.3 Accessibilité des textes et lecteurs visés

Dans les sections précédentes, nous avons mentionné que les difficultés d'ordre terminologique peuvent être très variées, comme nous l'avons constaté dans le cas de la densité terminologique. Il serait surprenant que la fréquence des termes complexes au fil d'un texte ne possède pas ce caractère aléatoire et réponde à quelque règle précise. À l'exception du cas des néologismes, que l'on trouve en plus grand nombre dans des textes relevant de domaines plus récents (nouvelles technologies), il est difficile d'établir des généralités en ce qui concerne les difficultés d'ordre terminologique. Il est plus intéressant d'évaluer les textes spécialisés du point de vue de leur accessibilité ou de leur « niveau de spécialité », qui est, comme l'explique L'Homme, « définie en fonction de l'auteur du texte et des destinataires »<sup>54</sup>. Cette dernière cite J. Pearson, qui a identifié différents niveaux de spécialisation :

- Expert à expert (article tiré d'une revue scientifique)
- Expert à un expert d'un domaine connexe (médecin à infirmier)
- Didactique (texte s'adressant à des spécialistes en devenir)
- Vulgarisation (texte écrit par un expert ou un non-expert qui s'adresse à une personne ne possédant pas *a priori* les connaissances abordées dans le texte).<sup>55</sup>

---

<sup>53</sup> PEARSON, Jennifer, *Terms in Context*, 1998, citée d'après L'HOMME, Marie-Claude, *La terminologie : principes et techniques*, 2004, p. 126.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 126.

<sup>55</sup> *Ibid.*, pp.126-127.

En se fondant sur le contenu d'un texte, il est aisé de déterminer à quel niveau de spécialité celui-ci appartient. Cette échelle nous indique que, selon le public visé, la difficulté d'accès d'un texte n'est pas propre à un domaine ; certains textes relèvent de domaines très pointus mais s'adressent au grand public (vulgarisation, par exemple d'un contenu scientifique) ; d'autres, en revanche, relèvent de domaines plus connus, tels que l'économie, mais dont le niveau de spécialisation peut s'avérer élevé (niveau d'expert à expert). Il peut donc s'avérer pertinent d'analyser un texte du point de vue du public auquel il s'adresse.

### **2.3 Bilan**

Nous avons vu que, pour plusieurs raisons, les différents modes de classification ne peuvent convenir au traducteur ; les exemples de textes hybrides qui ne peuvent être étiquetés selon les types de textes de la classification proposée par Bédard, et que l'on retrouve à quelques variantes près dans la littérature, sont trop nombreux. Les textes de vulgarisation, les textes publicitaires et les textes littéraires à dimension technique sont des exemples qui révèlent l'absence de frontière nette entre textes esthétiques et textes pragmatiques. Il en va de même lorsque l'on cherche à différencier clairement les textes généraux des textes spécialisés, notamment en raison des difficultés à déterminer un seuil terminologique et à établir des frontières entre domaine spécialisé et domaine général. Dans cette optique, la réflexion fondée sur les niveaux de spécialité s'avère intéressante pour orienter la traduction en fonction du public-cible.

Si le traducteur ne peut s'appuyer sur une classification pour élaborer une méthode, il lui faut recourir à d'autres moyens qui lui permettront de résoudre les nombreuses difficultés (terminologie, compréhension, langage requis, etc.) que présente un texte d'ordre technique.

### CHAPITRE 3 – VERS UNE APPROCHE TYPOLOGIQUE DES TEXTES ?

Nous avons vu dans les chapitres précédents que des textes d'ordre technique peuvent poser des problèmes traductionnels d'ordre général. De ce fait, il serait souhaitable d'adopter une méthode globale visant à aborder ces problèmes dans un premier temps dans une perspective générale, pour ensuite cibler l'approche selon les caractéristiques du texte en question. Nous allons consacrer ce chapitre aux travaux de Katharina Reiß. Nous nous concentrerons tout d'abord sur son ouvrage de référence, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites*, paru en 1971. Nous procéderons à un résumé de la critique de Reiß sur les différentes classifications, avant de nous concentrer sur sa typologie des textes à proprement parler, qui se fonde sur les fonctions du langage. Nous aborderons alors brièvement *Problématiques de la traduction*, paru en 1995, pour prendre connaissance des nouveaux éléments que Reiß a apportés à sa méthode. Enfin, nous procéderons à une analyse pour déterminer si l'approche typologique de Reiß répond aux besoins de notre travail de recherche et si, le cas échéant, elle peut servir de base pour de nouveaux développements.

Les travaux de Reiß méritent une attention toute particulière, car elle propose une méthode générale d'analyse de texte visant à cibler la démarche du traducteur. Sa méthode est recommandée par plusieurs enseignants dans le cadre de la formation à la traduction, notamment à la FTI, et, bien que critiquée (notamment par Claude Tatilon, comme nous le verrons plus tard), elle reste une référence en matière de classification des textes. Les éléments mis en avant par Reiß offrent une première solution au problème des limites de la classification que nous avons relevé préalablement. Tout d'abord, elle se base sur une approche textuelle, ce qui correspond tout à fait aux besoins de cette étude. Mathieu Guidère explique que « toute traduction est censée être précédée d'une analyse textuelle, au moins au niveau typologique, pour assurer la validité de la compréhension – et donc de l'interprétation – qui s'ensuit »<sup>56</sup>. Il semblerait que Guidère se soit inspiré du point de vue que Reiß avait émis auparavant :

De même que le traducteur doit, avant de se mettre au travail, procéder à une analyse de texte pour déterminer le genre de textes auquel il a affaire, de même le critique doit se

---

<sup>56</sup> GUIDERE, Mathieu, *Introduction à la traductologie : penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*, 2008, p. 55.

faire une idée claire du type de textes dont relève l'original, sous peine de juger la traduction en fonction de critères inappropriés.<sup>57</sup>

Reiß considère qu'une typologie est une « condition *sine qua non* de l'objectivité en matière de critique des traductions »<sup>58</sup>. Dans le premier ouvrage que nous avons mentionné, datant de 1971, Reiß élabore une méthode qui vise à permettre de juger de la qualité d'une traduction en se basant sur les textes de départ et d'arrivée. Guidère conçoit plusieurs perspectives d'étude sur la base du postulat de Reiß : ces perspectives sont basées sur le type, sur la fonction, sur la finalité, sur le sens, sur le contexte et sur l'idéologie du texte. Les chapitres précédents ont justement révélé le besoin d'une méthode qui aborde ces perspectives. Par ailleurs, la typologie de Reiß a pour but d'englober « la totalité des genres de textes que l'on rencontre dans la pratique »<sup>59</sup>. Nous avons constaté que la distinction entre textes pragmatiques et esthétiques, puis entre textes d'ordre général et textes spécialisés est insuffisante. De ce fait, la démarche de Reiß, même si elle date des années 1970, est bienvenue, dans le sens où elle vise à élargir le champ typologique des textes existants. En outre, elle avance un argument intéressant pour justifier le besoin d'une typologie : la constatation d'une « classification dichotomique trop grossière »<sup>60</sup>. Il est par ailleurs intéressant de noter une remarque de Reiß sur les textes pragmatiques et littéraires :

De tout temps, les réflexions théoriques sur la problématique de la traduction ont distingué la traduction pragmatique de la traduction littéraire, et cette distinction aboutissait le plus souvent à la conclusion – erronée – que la traduction pragmatique ne posait guère de problèmes, ce qui dispensait de l'analyser en détail, tandis que la traduction littéraire a conduit à élaborer, à affiner, à discuter et à défendre les théories les plus contrastées. Cette distinction en tant que telle est pleinement justifiée, et elle fait à peu près l'unanimité. On la retrouve par exemple chez W. E. Süskind lorsqu'il exige du talent littéraire du traducteur littéraire et non pas du traducteur pragmatique (qu'il nomme « traducteur de textes spécialisés », « Fachübersetzer »). On peut souscrire sans réserve à cette affirmation, car dans les textes pragmatiques, la langue est d'abord un moyen de communication, un vecteur d'information, alors que dans la prose littéraire et

---

<sup>57</sup> REISS, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*, 2002, p.32.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>59</sup> *Ibid.*

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 33.

dans la poésie, elle sert en plus à l'organisation artistique et à la transmission de valeurs esthétiques.<sup>61</sup>

Certes, il semble bien qu'il soit erroné de conclure que la traduction pragmatique ne nécessite guère d'analyse de détail. Cependant, nous ne pouvons souscrire *sans réserve* au point de vue selon lequel le traducteur pragmatique peut se passer de talent littéraire. Reiß semble d'ailleurs se contredire dans son argumentation. Dans le deuxième chapitre de ce présent travail, nous avons vu de nombreux cas ambigus qui se situent à cheval entre texte littéraire et texte spécialisé, et qui nécessitent de la part du traducteur, quelle que soit son orientation professionnelle ou sa « spécialisation », des facultés d'adaptation qui sortent d'un cadre rigide. Nous avons en effet constaté que des textes tels que *A Zeptospace Odyssey* ou des textes publicitaires ne sont pas exempts d'aspects esthétiques et ne se contentent pas d'agir en tant que *vecteurs d'informations*. Cela dit, bien que notre point de vue s'oppose à celui de Reiß, les questions qu'elle soulève d'une manière générale sont très pertinentes dans notre étude et donnent matière à réflexion.

Reiß consacre une bonne partie de *La critique des traductions* à passer en revue les différentes classifications existantes à l'époque où l'ouvrage a été publié. Certes, cette analyse remonte à plus de quarante ans (1971), mais elle reste toutefois très intéressante, dans la mesure où elle permet de comprendre les bases sur lesquelles Reiß a fondé sa méthode.

### **3.1 Analyse par Reiß des classifications proposées**

Reiß constate tout d'abord que « les tentatives faites jusqu'ici pour distinguer divers types de textes en fonction de critères spécifiques révèlent une curieuse absence de conceptualisation »<sup>62</sup>. Elle cite en premier lieu la tentative de classification d'Elsa Tabernig de Pucciarelli, qui a établi trois catégories :

- 1) les textes scientifiques et techniques, dont la caractéristique est qu'ils requièrent en priorité des connaissances sur l'objet traité dans le texte, les connaissances linguistiques devant porter d'abord sur la terminologie ;
- 2) les textes philosophiques, dont la traduction exige, outre la maîtrise de la terminologie de spécialité, la capacité de refaire mentalement tout le raisonnement de l'auteur ;
- 3) les textes littéraires, pour lesquels il

---

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 34.

faut saisir, puis recréer en langue-cible non seulement le contenu, mais aussi la forme artistique du texte original.<sup>63</sup>

Reiß juge cette tripartition insuffisante, car elle estime que la création d'un type réservé aux textes philosophiques est infondée. Elle considère que la nécessité de maîtriser la terminologie philosophique ne distingue pas cette catégorie d'autres textes, car tout langage spécialisé requiert de maîtriser la terminologie, et tout texte nécessite de comprendre le message, pas uniquement dans le cas de raisonnements philosophiques. Cette critique nous amène à croire qu'elle n'a pas tout à fait saisi le point de vue de Tabernig de Pucciarelli, car il semblerait qu'elle ait pris le terme *philosophique*, qui qualifie cette catégorie, au sens propre, soit traitant de philosophie, alors que Tabernig de Pucciarelli a vraisemblablement choisi ce terme uniquement pour désigner les textes « dont la traduction exige, outre la maîtrise de la terminologie de spécialité, la capacité de refaire mentalement tout le raisonnement de l'auteur », sans pour autant qu'il s'agisse nécessairement de textes traitant de philosophie. Cependant, Reiß semble dire que rien ne justifie cette catégorie, car les critères qui la caractérisent s'appliquent soit à tout texte de spécialité (maîtrise de la terminologie), soit à tout texte, quel qu'il soit (capacité de refaire le raisonnement de l'auteur). Reiß rappelle que tout texte nécessite de comprendre le message. Ce point de vue est particulièrement pertinent, car il s'applique tout autant aux contenus techniques ou scientifiques qu'aux textes philosophiques. Reiß n'hésite par ailleurs pas à rappeler que ce constat s'applique à tous les textes : « on ne peut pas traduire sans comprendre »<sup>64</sup>.

Reiß passe ensuite au crible la classification d'Andrei V. Fedorov, reproduite par P. Brang dans un ouvrage édité par H. J. Störig, qui définit également trois catégories :

1) les textes d'actualité, les textes « documentaires » (commerciaux et administratifs) et les textes scientifiques ; 2) les textes sociologiques et politiques (parmi lesquels il range les classiques du marxisme, les éditoriaux et les discours) ; 3) les textes littéraires (artistiques).<sup>65</sup>

---

<sup>63</sup> TABERNIG DE PUCCIARELLI, Elsa, « Aspectos técnicos y literarios de la traducción », in *Boletín de Estudios germánicos*, 1964, pp 137-155, citée d'après REISS, Katharina.

<sup>64</sup> REISS, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*, 2002, p. 34.

<sup>65</sup> FEDOROV, Andreï, *Vvedenje v teoriju perevoda* [Introduction à la théorie de la traduction], 1953, cité d'après BRANG, Peter, « Das Problem der Übersetzung in Sowjetischer Sicht », in STÖRIG, Hans Joachim (éd), *Das Problem des Übersetzens*, 1963, pp. 384-401, cité d'après REISS, Katharina.

Reiß retient de l'analyse de Fedorov qu'il mentionne, en plus de l'importance de la terminologie, « la nécessité de maîtriser les finesses d'une *phraséologie* de spécialité »<sup>66</sup>. Elle note également un fait très intéressant, en particulier dans le contexte de notre étude, au sujet de l'analyse du linguiste russe : ce dernier observe que les textes sociologiques et politiques de la deuxième catégorie mélangent des éléments du langage scientifique (la terminologie) et des éléments du langage littéraire (les figures de rhétorique et les métaphores). Reiß rappelle à juste titre que ce mélange est également possible dans des romans ou dans des pièces de théâtre, comme nous avons pu l'observer dans le cas de *Moby Dick*. Elle considère toutefois que la création de cette catégorie de textes (sociologiques et politiques) ne se justifie pas, car il s'agit selon elle soit de textes pragmatiques (lorsque le but est avant tout de transmettre une information), soit de textes littéraires (« lorsque les moyens linguistiques mis en œuvre suscitent un effet esthétique »).<sup>67</sup> Sa remarque suivante est également pertinente en rapport avec notre étude :

Cette deuxième catégorie de Fedorov ne correspond donc pas à un *type* de texte distinct, mais tout au plus à une forme hybride, se situant à l'*intersection* de plusieurs *genres* de textes comme il en existe toujours et partout.<sup>68</sup>

Reiß constate donc également l'existence de textes hybrides, situés dans une « zone frontière » entre des types de textes bien distincts (entre textes). Ce point sera développé davantage dans son ouvrage intitulé *Problématiques de la traduction*. Comme nous allons le constater, cette affirmation ne l'empêchera toutefois pas de construire son raisonnement sur une distinction entre trois grandes classes de textes.

Reiß indique enfin que Fedorov note que le style de la littérature artistique

se distingue par la multiplicité des moyens linguistiques utilisés, aussi bien lexicaux (argot, jargon professionnel, archaïsmes, exotisme) que syntaxiques, et par l'emploi massif de la langue de tous les jours.<sup>69</sup>

---

<sup>66</sup> REISS, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*, 2002, p. 36.

<sup>67</sup> *Ibid.*

<sup>68</sup> *Ibid.*

<sup>69</sup> *Ibid.*

Dans ce cas également, nous retrouvons des similitudes avec les textes, notamment d'ordre technique, que nous avons vus précédemment et qui contenaient des aspects esthétiques.

Reiß se penche ensuite sur les travaux de Rudolf Walter Jumpelt et d'Otto Kade. Elle explique que ce dernier a souligné que « la diversité des textes suffit à elle seule à faire songer qu'il est impossible qu'un seul et même modèle ou schéma de transposition puisse s'appliquer à tous les textes »<sup>70</sup>. Kade, comme Jumpelt, se base sur la distinction classique entre textes pragmatiques et esthétiques. Il évoque ensuite une nouvelle classification, celle de J. B. Casagrande, qui définit quatre groupes : les traductions pragmatiques, les traductions esthétiques et artistiques, les traductions linguistiques et les traductions ethnographiques<sup>71</sup>. Reiß note que Jumpelt élabore une classification détaillée des textes pragmatiques, mais n'attache pas assez d'importance à la classification des textes artistiques.<sup>72</sup>

Enfin, Reiß analyse la classification de Georges Mounin, qui selon elle « témoigne d'une compréhension très fine de la problématique de la traduction »<sup>73</sup>. Mounin établit la classification suivante : la traduction de textes religieux est définie en fonction du contenu, la traduction de textes littéraires en fonction de la langue, la traduction de poèmes en fonction de la forme, la traduction de la littérature enfantine en fonction du public-cible, la traduction de pièces de théâtre en fonction du support de diffusion, la traduction d'œuvres cinématographiques en fonction de contraintes techniques, et, enfin, la traduction de textes techniques en fonction du contenu également. Selon Reiß,

ces sept groupes offrent une grille suffisante pour ventiler tous les genres de textes en fonction de leurs caractéristiques ; ils sont cependant trop nombreux et trop hétérogènes pour permettre de déterminer des *types* de textes.<sup>74</sup>

---

<sup>70</sup> KADE, Otto, *Subjektive und objektive Faktoren im Übersetzungsprozeß. Ein Beitrag zur Ermittlung objektiver Kriterien des Übersetzens als Voraussetzung für eine wissenschaftliche Lösung des Übersetzungsproblems*, 1981, cité d'après REISS, Katharina.

<sup>71</sup> CASAGRANDE, J.B., « The Ends of Translation », in *International Journal of American Linguistics*, XX, n°4, 1954, pp. 335-340, cité d'après REISS, Katharina.

<sup>72</sup> JUMPELT, Rudolf Walter, *Die Übersetzung naturwissenschaftlicher und technischer Literatur. Sprachliche Maßstäbe und Methoden zur Bestimmung ihrer Wesenzüge und Probleme*, 1961, cité d'après REISS, Katharina.

<sup>73</sup> MOUNIN, Georges, *Die Übersetzung. Geschichte, Theorie, Anwendung*, 1967, cité d'après REISS, Katharina.

<sup>74</sup> REISS, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*, 2002, p. 39.

Nous trouvons néanmoins que les critères de base dont s'est servi Mounin pour sa classification constituent un cadre relativement complet pour analyser un texte et juger de la qualité de sa traduction. Cependant, le fait de réserver presque systématiquement chacun de ces critères à un seul genre de texte paraît étrange : cela revient à sous-entendre que la traduction d'un genre n'a rien à voir avec celle d'un autre. Selon nous, si différents types de textes appellent des approches de traduction différentes, ils exigent aussi très souvent une démarche commune. L'argument de Reiß selon lequel ces groupes sont « trop nombreux et trop hétérogènes pour permettre de déterminer des *types* de textes » mériterait d'être approfondi. En effet, sans explication supplémentaire, on peine à voir où Reiß veut en venir : pour quelle raison une classification de textes devrait-elle se limiter à trois ou quatre catégories ?

Quoi qu'il en soit, Reiß ne se satisfait pas des multiples tentatives de classer les textes que nous avons brièvement présentées. Elle dégage deux points principaux de son analyse :

- 1) Plus personne ne nie que le genre de textes joue un rôle particulier en tant que facteur principal de choix des critères qui sous-tendent le processus traductif et, partant, la critique des traductions. Il est donc non seulement justifié, mais encore nécessaire de mettre au point une typologie des textes destinée à répondre aux exigences d'une pratique adéquate et d'une critique pertinente des traductions ;
- 2) Les tentatives faites jusqu'ici pour classer les textes sont insatisfaisantes notamment parce qu'elles ne procèdent pas d'une conception unitaire permettant d'isoler les divers types de textes et parce que les diverses catégories sont justifiées – si justification il y a – sur la base de motifs peu homogènes ou d'emblée contestables.<sup>75</sup>

En résumé, le besoin d'une typologie des textes serait donc capital, et aucune méthode de classification n'avait jusqu'alors (en 1971) été concluante. De ce fait, Reiß a jugé nécessaire d'établir une « typologie des textes qui réponde aux besoins spécifiques de la traduction », et qui permettrait d'établir une méthode de traduction qui tienne compte des éléments de chaque texte qui le rattache à un type spécifique.

---

<sup>75</sup> *Ibid.*

## 3.2 La typologie des textes de Reiß

Reiß parvient alors à la conclusion que, pour répondre aux besoins de la traduction, il est nécessaire de se baser sur un point de référence commun pour l'analyse textuelle, et que ce point de référence doit se trouver dans la *langue*. Elle prend pour base commune la fonction des textes et se base sur l'approche de K. Bühler, qui voit dans la langue trois fonctions : la représentation, l'expression et l'appel.<sup>76</sup> Ces fonctions constituent la clé de voûte de l'approche de Reiß. Cette dernière précise qu'elles n'ont pas une importance égale dans chaque texte : une partie de chaque texte peut être à dominante représentative, une autre à dominante expressive et une partie à dominante appellative. En d'autres termes, les textes ne possèdent généralement pas une seule fonction dans leur ensemble. Notons que Reiß indique qu'il existe dans la pratique de nombreuses formes hybrides. Elle estime cependant que, dans chaque texte, une fonction domine sur les autres. Nous reviendrons plus tard sur ce point, car il revêt une importance particulière. Ainsi, lorsque la fonction est à dominante représentative, il s'agit d'un texte *informatif*. Lorsque la fonction dominante est l'expression, le texte est *expressif*, et lorsque la fonction d'appel prédomine, le texte est *incitatif*.

### 3.2.1 Les textes à dominante informative

Selon Reiß, les textes informatifs se limitent à transmettre l'information. À titre d'exemple, Reiß cite

les nouvelles des journaux, les commentaires publiés dans la presse, les reportages, la correspondance commerciale, les catalogues, les modes d'emploi, les descriptifs d'invention, les documents, les papiers officiels, les ouvrages didactiques, les monographies en tout genre, les dissertations, les essais, les rapports, les traités, les textes spécialisés traitant de sciences humaines, de sciences de la nature ou de techniques.<sup>77</sup>

Nous noterons au passage que les textes qui nous intéressent particulièrement dans le cadre de notre étude, à savoir les textes spécialisés, en particulier les textes techniques, sont, selon Reiß, des textes informatifs. On aurait tendance à penser que de tels textes ne possèdent pas de forme à proprement parler ; qu'ils se limitent à transmettre l'information de façon la plus neutre possible. Reiß précise que « de même qu'il n'existe pas de forme langagière absolument dépourvue de contenu, il n'existe pas de contenu

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 44.

sans forme »<sup>78</sup>. Il s'agit donc d'une forme pertinente du point de vue de la transmission de l'information. Reiß note un point intéressant au sujet des monographies, qu'elle rattache, comme nous l'avons constaté dans la liste précédente, aux textes informatifs : elle considère qu'une monographie est « un ouvrage de vulgarisation consacré à un domaine donné »<sup>79</sup>, et précise qu'il arrive que « les auteurs de monographies caressent une ambition littéraire »<sup>80</sup>. Elle explique que les auteurs doivent parfois être plus attentifs aux instructions d'ordre stylistique lorsque les textes s'adressent à un public large. Voilà précisément des caractéristiques que nous avons relevées dans des textes de vulgarisation dans le chapitre précédent. Quelle justification Reiß trouve-t-elle donc pour considérer que ces textes sont purement informatifs ? Certainement le fait qu'ils se distinguent par « la rigueur de l'exposé »<sup>81</sup>, par « la véracité des informations transmises »<sup>82</sup> et par le fait qu'ils soient écrits « dans une langue au goût du jour »<sup>83</sup>. Reiß considère donc qu'il s'agit de textes informatifs, et rappelle que

pour tous les genres de textes relevant du type de « textes informatifs », il importe avant tout, pour ne pas dire exclusivement, de restituer l'information contenue dans l'énoncé de départ.<sup>84</sup>

Cette affirmation semble quelque peu contradictoire avec le reste de son exposé : en préconisant de prendre en compte des aspects stylistiques pour se conformer à un certain public-cible dans le cas de textes vulgarisés, Reiß ne privait pas de se limiter *exclusivement* à transmettre une information.

### 3.2.2 Les textes à dominante expressive

Nous allons à présent nous intéresser à la deuxième des trois catégories de textes définies par Reiß : les textes expressifs. En deux mots, il s'agit, selon Reiß, de textes pour lesquels la forme est l'élément dominant. Elle rappelle que la forme correspond à « *la manière* dont l'auteur dit quelque chose »<sup>85</sup>, par opposition au contenu, qui « désigne *la chose* qui est dite »<sup>86</sup>. Puisque cette fonction expressive domine, « la traduction des

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> *Ibid.*

<sup>83</sup> *Ibid.*

<sup>84</sup> *Ibid.*

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>86</sup> *Ibid.*

textes de ce type doit, par une *analogie de forme*, produire une impression équivalente »<sup>87</sup>. Concrètement, les éléments que Reiß inclut dans la forme sont les sons isolés, mais également le rythme, l'allure du style, les formes stylistiques, les effets de rime, les comparaisons, les expressions imagées, les proverbes et les métaphores<sup>88</sup>. Elle souligne que le traducteur se doit de reproduire dans la langue-cible les effets formels de la langue-source, ce qui n'est, selon elle, pas le cas pour des textes informatifs. Elle estime que, dans ce cas, « l'aspect formel passe au second plan, car ces éléments sont constitutifs d'un texte artistique »<sup>89</sup> : il serait donc admis d'ignorer de tels effets stylistiques dans un texte informatif. En revanche, elle met l'accent sur le rôle créatif du traducteur dans le cas d'un texte expressif :

Ainsi, face à un texte expressif, le traducteur ne va pas imiter (c'est-à-dire reprendre) servilement les formes de la langue-source : il va au contraire s'efforcer de pénétrer la forme employée en langue-source, se laisser inspirer par elle et choisir en langue-cible une forme semblable dont il espère qu'elle provoquera le même effet sur le lecteur du texte traduit.<sup>90</sup>

Les textes que Reiß range dans la catégorie des textes expressifs sont la prose littéraire (essais, biographies, pages culturelles publiées dans la presse), la prose poétique (anecdote, histoire brève, nouvelle, roman) et la poésie dans toutes ses variantes (du poème didactique à la poésie pure, en passant par la ballade).

Nous avons vu que Reiß considère qu'il n'est pas nécessaire de traduire des effets formels dans un texte informatif. Elle ajoute qu'« un jeu de mots peut ne pas être rendu dans la version-cible d'un texte informatif sans que cela entame l'invariance du contenu informationnel »<sup>91</sup>. Certes, l'information brute demeure intacte, mais ce postulat signifie d'une part une distinction absolue entre la forme et le contenu (la façon d'exprimer une idée n'influence-t-elle pas la nature de cette dernière ?), et d'autre part que la traduction n'est pas totalement fidèle à l'original.

Reiß fournit alors une analyse intéressante et pratique de la façon dont une expression donnée, à savoir « *a storm in a tea cup* », devrait être traduite – si l'on suit sa méthode – selon le type du texte où elle se trouve. Si elle figure dans un texte informatif, la formule

---

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>90</sup> *Ibid.*

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 54.

idéale serait une expression « purement dénotative » : beaucoup d'agitation pour rien. Dans ce cas, la précision sémantique est essentielle, la « couleur » de l'expression originale peut être laissée de côté. En revanche, s'il s'agit d'un texte expressif, l'effet que cette expression produit doit être similaire dans le texte-cible. Il s'agit de trouver « une expression idiomatique qui devra être aussi usuelle que l'expression anglaise : « ein Sturm im Wasserglas »<sup>92</sup>, soit, littéralement, une tempête dans un verre d'eau »<sup>93</sup>. Enfin, dans un texte incitatif, le contexte pourrait exiger d'employer un jugement plus explicite, par exemple une « agitation imbécile, disproportionnée ». Selon nous, le mot *imbécile* relève d'un niveau de langue très familier et pourrait donc ne pas être bienvenu. Nous pouvons constater que ces trois façons de traduire illustrent bien les fonctions reprises par Reiß, mais cet exemple peut prêter à confusion : il s'agit avant tout de définir la fonction souhaitée par l'auteur et de la respecter, au risque de s'éloigner de l'original. Si l'on traduit par exemple « *a storm in a tea cup* » par « une agitation imbécile », on respecte peut-être la fonction du texte-source – en admettant qu'il s'agisse d'un texte incitatif dans son ensemble – mais en renonçant à l'emploi d'une expression idiomatique et, donc en sacrifiant la portée rhétorique du texte.

Avant de nous intéresser à la dernière catégorie de textes, il est intéressant de rappeler une remarque de Claude Tatilon au sujet des textes expressifs. Ce dernier a passé en revue la typologie des textes de Reiß dans un article paru en 2002.<sup>94</sup> Après une brève mise en contexte, Tatilon signale une erreur de la linguiste allemande au sujet de la notion d'expressivité. Selon lui, cette erreur reflète

la confusion qui régnait encore dans les années soixante-dix autour de la notion d'expressivité, souvent confondue avec celle d'impressivité, voire (comme ici) avec des aspects purement esthétiques.<sup>95</sup>

En effet, lorsque Reiß parle de la fonction expressive, il est généralement question, comme nous l'avons vu, d'aspects esthétiques. Tatilon nous rappelle que la fonction expressive chez Bühler, Nicolas Troubezkoï et Roman Jakobson, renseigne sur l'état

---

<sup>92</sup> L'ouvrage original ayant été publié en allemand, il va de soi que Katharina Reiss a proposé une expression en langue allemande.

<sup>93</sup> REISS, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*, 2002, p. 56.

<sup>94</sup> TATILON, Claude, compte-rendu de REISS, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*, 2002, in *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 15(2), 2002, p. 235-239.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 237.

d'esprit ou l'opinion de l'émetteur, en regard à l' « information référentielle qu'il émet ». Tatilon approuve donc les trois principales catégories (sans mentionner toutefois les textes scripto-sonores, qui nous allons bientôt découvrir), mais en tenant toutefois compte de cette précision :

D'accord, donc, pour trois types majeurs, [...] mais à condition de s'en tenir, pour le dernier cité, au sens buhlérien du terme (expressif : qui exprime l'opinion, les sentiments – Roman Jakobson parle aussi de fonction émotive –, la personnalité, les origines de l'auteur).<sup>96</sup>

Cette précision nous sera utile, en particulier pour la suite de notre étude. Cependant, pour des raisons de clarté, nous continuerons, dans ce chapitre consacré à l'analyse des textes, de nous référer à la fonction expressive telle que Reiß la perçoit.

### 3.2.3 Les textes à dominante incitative

Les textes à dominante incitative ne se limitent pas à transmettre un contenu sous une certaine forme : le but principal de ces textes est d'*agir* sur le lecteur, de « produire un effet *extralinguistique* »<sup>97</sup>. La fonction d'appel, ou fonction d'incitation, doit être équivalente dans la traduction. Il s'agit de « provoquer chez le récepteur une réaction déterminée, et parfois de le conduire à des actes concrets »<sup>98</sup>. L'exemple le plus parlant de ce type de texte est le message publicitaire. Reiß range dans cette catégorie la publicité, le zèle missionnaire, la propagande, la polémique, la démagogie ou la satire.<sup>99</sup> Les textes incitatifs se différencient des textes informatifs et expressifs par le fait qu'ils permettent au traducteur de prendre une plus grande liberté que face à aux textes informatifs et expressifs. La « fidélité du texte » passe cette fois au second plan ; ce que l'on recherche avant tout, c'est d'agir sur le lecteur de la même façon que le fait le texte original. Il s'agit d'un autre type de fidélité :

Il va sans dire que le critique serait malvenu de recenser les écarts auxquels le traducteur a dû se résoudre comme autant d'infractions à l'impératif de « fidélité au texte ». En effet, si être fidèle à l'original signifie, dans le cas d'un texte informatif, assurer l'invariance du contenu, dans le cas d'un texte expressif, trouver des principes formels analogues et produire un effet esthétique semblable, cette fidélité (qui doit être demandée dans tous

---

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 237.

<sup>97</sup> REISS, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*, 2002, p. 57.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 58.

les cas) c'est surtout, pour un texte incitatif, produire l'effet visé par l'auteur de l'original, et conserver l'incitation contenue dans le texte-source.<sup>100</sup>

Nous avons vu que, face à un texte expressif ou incitatif, le traducteur doit restituer dans la langue-cible l'effet produit dans la langue-source. Qu'est-ce qui différencie donc un texte incitatif d'un texte expressif de ce point de vue ? L'extrait précédent répond à cette question : la traduction d'un texte expressif doit rendre parfaitement l'effet esthétique de l'original, et celle d'un texte incitatif l'effet visé par l'auteur. Cette distinction ne nous satisfait pas totalement. D'une part, l'effet esthétique d'un texte expressif n'est-il pas visé par l'auteur ? Et, d'autre part, dans des textes publicitaires, cet effet esthétique est souvent tout aussi important que l'effet incitatif. L'exemple de texte publicitaire issu du domaine de l'horlogerie que nous avons brièvement analysé (cf. p. 21) souligne la présence commune des fonctions expressive et incitative de ce type de texte. Bien que certains slogans publicitaires aient pour vocation d'être le plus « percutants » possible, notamment par leur concision, de nombreux messages publicitaires soignent autant – si ce n'est plus – la forme que la fonction incitative, en particulier quand il s'agit de produits de luxe. Voici quelques exemples de slogans courts et percutants, sans trait stylistique particulier, mais dont l'effet incitatif se fait bien ressentir :

Bosch, du travail de pro (Bosch)

Carrément vous (SFR)

Buvez, éliminez ! (Vittel)<sup>100</sup>

D'autres slogans ont pour but de transmettre un message plus subtil. Ils ne visent pas forcément la brièveté, et possèdent des caractéristiques formelles dont le traducteur doit tenir compte (rime, références culturelles, etc.).

Tout bagage doit allier grande mobilité et légèreté (Vuitton)

Les enfants d'abord (Vertbaudet)<sup>100</sup>

Cependant, les slogans possèdent souvent des caractéristiques expressives et incitatives à la fois :

Sega, c'est plus fort que toi ! (SEGA)

Lapeyre, y'en a pas deux ! (Lapeyre)

---

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 60.

SEB, c'est bien (SEB)

Du Leerdammer, ou j'fais un malheur ! (Leerdammer)<sup>101</sup>

Généralement, les caractéristiques des slogans sont adaptées au public-cible auxquels ils s'adressent. Bien qu'ils soient le plus souvent courts, ils peuvent être plus longs, en particulier les publicités pour produits de luxe, comme l'atteste le slogan de la marque Louis Vuitton, cité précédemment, ou celui de la marque Citroën : « Vous n'imaginez pas tout ce que Citroën peut faire pour vous ». Il semblerait que de tels slogans s'adressent à un public plus attentif à la forme, qui souhaite peut-être inconsciemment ne pas être « manipulé » par des formules trop incitatives.

Dans le cas de la traduction de textes publicitaires, Reiß rappelle l'importance de se détacher parfois de l'original afin de respecter le but visé par le slogan en langue-cible. De tels cas de figure requièrent de la part du traducteur une certaine liberté, qui doit parfois recourir au procédé de l'adaptation. Reiß prend comme exemple un slogan publicitaire pour du jus d'orange vendu en Allemagne : « die konzentrierte Kraft südlicher Sonne » (le concentré d'énergie venu du Sud ensoleillé). Si l'efficacité de ce slogan peut difficilement être remise en cause dans un pays tel que l'Allemagne, il n'en va pas de même dans un pays du sud, où le soleil brille en abondance : il faut donc trouver une traduction adaptée au contexte de la langue-cible.<sup>102</sup>

### 3.2.4 Les textes scripto-sonores

Reiß ajoute aux trois catégories que nous venons de décrire un nouveau genre de textes, celui des textes *scripto-sonores*. Il s'agit de textes liés à un support extralinguistique et à des formes d'expression non verbales, qu'elles soient graphiques, auditives ou visuelles. Avec cette nouvelle catégorie, Reiß était en 1971 en avance sur son temps, car de nouvelles formes d'expression artistique voient le jour à l'heure actuelle : la *narration transmédia* et le *cross-média*.<sup>103</sup> Parenthèse fermée, Reiß range dans cette catégorie

tous les textes qui ont besoin d'un support extralinguistique pour parvenir aux oreilles de leurs destinataires et dans lesquels l'agencement des mots doit, aussi bien en langue-source qu'en langue-cible, se plier aux contingences propres à ce support. Il s'agit

---

<sup>101</sup> Références retrouvées de mémoire et vérifiées sur internet.

<sup>102</sup> *Ibid.*, pp. 60-61.

<sup>103</sup> Ces deux formes d'expression consistent à fournir un contenu par le biais de plusieurs supports extralinguistiques. Ces courants semblent prendre leur essor à l'heure de la multiplication des médias électroniques que nous vivons actuellement.

principalement de textes radio- et télédiffusés tels que commentaires, conférences, essais ou pièces radiophoniques.<sup>104</sup>

Ce type de texte, moins prépondérant parce que combiné, peut être capital dans des documents techniques tels que des modes d'emploi ou des instructions en tout genre. En effet, dans de tels cas, le contenu textuel est fréquemment accompagné d'un support visuel, voire escamoté au profit d'images. Cela s'explique par le fait que des images peuvent être bien plus parlantes que des phrases, aussi claires et concises soient-elles. De ce fait, le traducteur doit être attentif à des détails d'ordre pratique tels que des contraintes liées à la longueur du texte (au nombre de caractères) dans des images.

### 3.3 Analyse de la méthode

La méthode de traduction développée par Reiß exige de la part du traducteur des considérations qu'elle résume de la façon suivante :

Autrement dit on examinera, pour un texte informatif, si la version-cible assure *avant tout* l'invariance de l'information ; pour un texte expressif, il s'agit de voir si *outre* l'invariance de l'information, toujours souhaitable, les principes formels auxquels obéit l'organisation langagière ont été respectés et si l'effet esthétique produit par la traduction est semblable à celui de l'original ; pour un texte incitatif, si l'effet visé par le texte original a été atteint en langue-cible ; pour un texte scripto-sonore, si les conditions spécifiques liées au support utilisé et le rôle supplémentaire du moyen d'expression non linguistiques ont été pris en compte.<sup>105</sup>

Selon Reiß, toute traduction est un compromis, et les choix traductionnels peuvent se faire au détriment de certains éléments du texte. Il s'agit donc tout d'abord d'identifier le type de texte, afin de prendre des décisions qui en découlent et de respecter un certain ordre des priorités, qui en sont tributaires.

Cette approche implique de faire l'impasse sur certains éléments, sous prétexte qu'ils ne représentent pas la caractéristique *dominante* du texte. Nous retrouvons une situation similaire au problème de délimitation entre textes esthétiques et pragmatiques, dans le sens qu'il faut se conformer à une dominante du texte. Voyons à présent de quelle manière ce problème se manifeste dans la méthode proposée par Reiß.

---

<sup>104</sup> REISS, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*, 2002, p. 63.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p.63.

Nous avons constaté que Reiß compte dans les textes informatifs les textes de vulgarisation ou les textes qui s'adressent à un public plus large, précisant qu'« il importe avant tout, pour ne pas dire exclusivement, de restituer l'information contenue dans l'énoncé de départ »<sup>106</sup>. Cette affirmation pose problème du fait que les textes susmentionnés comportent également des aspects stylistiques dont il faut tenir compte : il est donc crucial de ne pas s'intéresser exclusivement à la transmission de l'information. Nous avons également vu que la délimitation entre textes expressifs et textes incitatifs peut s'avérer ambiguë, notamment dans le cas des messages publicitaires, où il importe souvent de respecter certains effets stylistiques tels que des rimes ou des jeux de mots. Ici également, le fait de considérer un texte comme appartenant à une catégorie spécifique se fait au détriment d'une autre. Par exemple, si l'on considère que la fonction appellative est dominante dans un slogan publicitaire, ce qui revient à le classer comme texte incitatif, on attache moins d'importance à la fonction expressive du texte, autrement dit à ses aspects stylistiques.

Ces éléments permettent de mettre en lumière le principal défaut de toute classification : le caractère exclusif. Le fait de considérer une entité *x* comme appartenant à la catégorie *y* a un effet réducteur sur la nature de cette entité et amène à la simplifier. Bien souvent, plusieurs caractéristiques convergent pour former un tout, comme l'illustrent les textes qui possèdent des caractéristiques renvoyant à plusieurs fonctions en même temps. Par ailleurs, nous avons vu que Reiß admet qu'un texte peut conjuguer plusieurs fonctions (cf. p. 43). Sa démarche consiste donc à déterminer quelle fonction prédomine dans le texte, puis à attribuer le texte à la catégorie relevant de cette fonction. Cette démarche pose problème lorsqu'il s'agit de quantifier les fonctions ; en d'autres termes de déterminer l'importance d'une fonction par rapport à une autre, par exemple en pourcent. Pour illustrer ce problème, prenons l'hypothèse d'un texte qui serait à la fois informatif et expressif, et admettons qu'il est très majoritairement informatif, soit informatif à 90 % et expressif à 10 %. Ce texte sera donc rangé dans la catégorie des textes informatifs. Prenons à présent l'hypothèse d'un texte toujours majoritairement informatif, mais dont l'importance relative de cette fonction est nettement moins importante, admettons, à 60 %, contre 40 % de la fonction expressive. Il est bien plus discutable de trancher et d'attribuer ce texte à la catégorie des textes

---

<sup>106</sup> *Ibid.*, p.47.

informatifs sans prendre en considération les aspects expressifs. On voit ici apparaître une difficulté qui rappelle les problèmes liés à l'emploi du critère de la densité terminologique pour déterminer si un texte est un texte général ou un texte de spécialité : la question du seuil déterminant resurgit (cf. p. 33). La notion même de dominance est par trop réductrice.

### 3.3.1 Nouvelles perspectives à la typologie des textes

Il convient à présent de s'intéresser au deuxième ouvrage de Reiß que nous avons mentionné au début de ce chapitre : *Problématiques de la traduction*. Reiß propose des éléments qui apportent des solutions au problème que nous venons d'évoquer. En effet, après avoir mentionné l'existence des textes hybrides dans *La critique des traductions*, Reiß donne plus d'indications à leur sujet. Elle prend tout d'abord trois types de textes qui relèvent chacun d'une fonction : un mode d'emploi (fonction informative), un poème (fonction expressive), et un discours de propagande, qu'elle attribue à la catégorie des textes *opératifs* (il semblerait que la catégorie des textes incitatifs ait été rebaptisée). Reiß prend alors comme exemple un roman satirique, soit un texte hybride. Elle explique que

l'intention de l'auteur est double : faire connaître ses opinions et *gagner* l'adhésion de son lecteur. [...] À l'agencement artistique des contenus (le roman relève du type expressif) vient s'ajouter une mise en texte persuasive. Il s'agit donc soit d'un texte opératif doté d'une fonction secondaire expressive, soit d'un texte expressif dont la fonction secondaire est d'ordre opératif, selon le niveau d'encodage qui prédomine [...] Lorsqu'un texte matérialise des intentions multiples, il se peut que ces intentions ne soient pas toutes de même force [...] <sup>107</sup>

Nous constatons que Reiß n'insiste pas sur la « suprématie » d'une fonction par rapport à une autre, ce qui semble sous-entendre qu'elle ne voit pas d'objection à ce que les choix traductionnels tiennent compte de plusieurs fonctions, ce qui offre une réponse satisfaisante au problème d'exclusivité des fonctions que nous avons relevé. Il arrive cependant que des choix s'imposent, comme le prouve l'exemple suivant, proposé par Reiß :<sup>108</sup>

Le carré de l'hypothénuse,

---

<sup>107</sup> REISS, Katharina, *Problématiques de la traduction : les conférences de Vienne*, 2009, p. 111.

<sup>108</sup> Cet exemple a été proposé par la traductrice, Catherine Bocquet, car l'exemple de Reiß, en allemand, n'aurait pas fonctionné pour un public francophone.

Est égal, si je ne m'abuse,  
À la somme des deux carrés  
Faits sur les deux autres côtés [...] <sup>109</sup>

En effet, dans cet exemple qui réunit les fonctions expressive et informative, il est impossible de conserver les deux types ; le choix se portera sur la fonction informative, car il s'agit avant tout de définir le théorème de Pythagore. Cet exemple n'est toutefois pas représentatif d'une majorité de cas : le traducteur a la plupart du temps la possibilité de respecter plusieurs fonctions, par exemple les fonctions informative et expressive dans les textes de vulgarisation.

### 3.4 Bilan

Dans notre analyse des travaux de Reiß, nous avons mis l'accent sur l'élément qui nous paraît le plus problématique : le caractère exclusif de sa classification. Reiß propose en effet de rattacher les textes à l'une ou l'autre des fonctions qu'elle a définies, ce qui revient à faire abstraction de l'hétérogénéité que présente en soi chaque texte (bien souvent, les textes ne correspondent pas à un type précis) et de la coexistence possible de plusieurs fonctions au sein d'un texte. Certes, nous avons constaté que Reiß présente une approche plus souple dans *Problématiques de la traduction* en tenant compte de la variété des textes que l'on rencontre dans la pratique et, surtout, de la possibilité qu'ils conjuguent plusieurs fonctions. Il nous semble cependant que Reiß n'insiste pas assez sur ce point, ne consacrant que quelques pages aux textes hybrides. Nous regrettons également le fait qu'elle ne propose pas de nouveaux éléments d'analyse textuelle pour compléter l'apport des trois fonctions sur lesquelles elle fonde son raisonnement.

En outre, la notion de dominance d'une fonction ou d'un aspect textuel sur un autre nous paraît également réductrice. En effet, si les éléments d'un texte n'ont pas tous le même poids, rien ne justifie pour autant qu'on n'accorde aucune importance à certains d'entre eux.

Bien que notre analyse de la typologie des textes de Reiß remette en question certains éléments, cette méthode offre des perspectives intéressantes, notamment parce qu'elle a été pensée pour résoudre des problèmes similaires à ceux que nous avons constatés (classification jusqu'alors insatisfaisante, problèmes de délimitation entre types de

---

<sup>109</sup> REISS, Katharina, *Problématiques de la traduction : les conférences de Vienne*, 2009, p. 112.

textes, notamment esthétiques et pragmatiques). Nous avons vu en début de chapitre que Reiß base son approche sur un travail d'analyse en amont de la traduction, qui vise à offrir la description la plus complète possible des caractéristiques du texte source. Cette analyse rend le traducteur attentif aux éléments dont il lui faudra tenir compte lors de la traduction afin de produire un travail de qualité. Cette approche textuelle requiert donc de consacrer un certain temps au texte dans sa globalité avant d'entamer sa traduction à proprement parler. Elle est l'élément principal de la méthode de Reiß que nous retiendrons pour la suite de notre travail.

Nous avons également fait valoir que les trois fonctions proposées par Reiß ne sont pas suffisantes pour offrir une solution à tous les problèmes qu'un traducteur peut rencontrer lors de la traduction d'un texte. Par exemple, un certain nombre de critères, notamment pratiques (terminologie, contraintes diverses à respecter) ne semblent pas être pris en compte par ces trois fonctions. Nous estimons qu'il serait judicieux de nous lancer dans une réflexion qui tienne compte de ces aspects plus proches de la réalité pratique. Dans de cette réflexion, nous souhaitons esquisser les bases d'une méthode qui pourrait apporter une solution aux problèmes que nous avons énoncés. Le chapitre suivant est consacré à cette réflexion.

## CHAPITRE 4 – UNE APPROCHE BASÉE SUR DES CRITÈRES

Dans ce chapitre, nous allons tout d'abord présenter l'outil de traduction multicritères que nous avons évoqué préalablement. Cette méthode qui s'appuierait sur deux familles de critères (critères d'analyse textuelle et critères liés au processus traductif) remplirait trois fonctions : elle servirait d'outil pour la planification pour la traduction, pour la traduction proprement dite et pour la critique du texte traduit. Suite à cette introduction, nous passerons en revue les différents critères énoncés avant de proposer une application pratique de l'outil multicritères en prenant comme exemple un ouvrage dont nous avons préalablement parlé : *A Zeptospace Odyssey*.

### 4.1 Objectifs de l'approche

Comme nous avons pu le constater, les textes peuvent être de natures très diverses. En outre, leur traduction dépend de tant de facteurs qu'il est parfois difficile d'évaluer les difficultés qu'ils recèlent. Quel est l'objectif principal du texte ? Le lexique implique-t-il de nombreuses recherches ? La matière traitée nécessite-t-elle des connaissances spécifiques ? La documentation nécessaire à la traduction est-elle disponible ? Le niveau de langue est-il homogène ? À quel public-cible le texte s'adresse-t-il ? Cette liste de questions – bien évidemment non exhaustive – montre bien que la traduction d'un texte fait intervenir de nombreux paramètres. Il est utile de s'interroger sur ces paramètres avant d'entamer la traduction d'un texte. Nous souhaitons jeter les bases d'une méthode permettant au traducteur de définir les paramètres dont il devra tenir compte.

Nous avons envisagé une telle approche car, selon nous, le classement d'un texte dans une catégorie ne permet pas au traducteur de définir une stratégie de traduction. En revanche, une analyse multicritères permet une analyse des textes plus complète que celle proposée par Reiß. Les critères fondant notre ébauche de méthode seront développés dans la section suivante. Dans notre présentation, il apparaîtra que des liens existent entre ces différents critères. Par conséquent, il nous semble important que notre méthode garde une certaine souplesse et reste ouverte pour éviter les catégories rigides et exclusives que nous avons critiquées dans notre travail.

Notre méthode consisterait à évaluer le texte selon une série de critères. Comme nous l'avons annoncé, ces critères ont pour vocation de fournir une analyse plus fine que ne le permettent les fonctions proposées par Reiß. L'évaluation du texte selon ces critères

permettrait de répondre aux questions que doit se poser le traducteur. Les critères présentés dans ce travail résultent de la réflexion à laquelle nous nous sommes livré lors de nos traductions. Nous proposons de répartir ces critères en deux « familles ». La première famille relèverait de l'analyse textuelle, la seconde concernerait davantage le processus traductif. Les critères d'analyse textuelle sont l'objectif du texte, le public-cible et les aspects formels du texte. Ces critères ont pour but de remplir principalement deux fonctions : d'offrir une aide au traducteur, durant la traduction, pour cibler ses choix, et de servir à évaluer la qualité du produit fini, comme un outil de critique de la traduction, déterminant si la traduction répond aux exigences posées par le texte-source, et si elle a atteint son objectif en produisant un texte équivalent dans la langue-cible.

Notre méthode d'analyse pourrait également remplir une troisième fonction, celle d'outil de planification pour la traduction, qui relève davantage du processus traductif (justifiant l'existence de la seconde famille de critères). La planification de la traduction répondrait à des éléments d'ordre pratique que nous allons brièvement énoncer.

À l'heure actuelle, le monde de la traduction professionnelle est soumis à des exigences de qualité et de rendement toujours plus poussées : un traducteur doit savoir traduire vite, sans que la qualité de son travail en soit affectée. Sans vouloir nous lancer dans une étude de rendement dans le domaine de la traduction, nous saisissons l'occasion d'aborder des questions d'ordre pratique en lien avec notre étude. En effet, les débats traductologiques traitent davantage de questions théoriques que du quotidien des traducteurs. Il n'en demeure pas moins que la plupart des textes traduits le sont pour des raisons professionnelles. Or, il est souvent nécessaire de connaître les difficultés que présente un texte afin de déterminer le temps qu'il faudra compter pour le traduire. Les spécificités du texte permettent également de cibler la personne la plus adaptée pour réaliser la traduction. Il existe actuellement peu de traducteurs qui se consacrent exclusivement à des textes d'ordre général. On attend souvent d'eux qu'ils se spécialisent dans des domaines particuliers. Les métiers de la traduction se sont également diversifiés : certains traducteurs se consacrent principalement à la recherche terminologique, d'autres à la relecture, d'autres à la préparation des textes à traduire. Nous allons nous intéresser à ce travail de planification en premier lieu, qui consiste à fournir aux traducteurs les éléments nécessaires à la réalisation de la traduction

(élaboration de banques terminologiques, fourniture de textes parallèles et de références, repérage et traduction des citations). Ils doivent donc analyser les textes afin de planifier le travail des traducteurs et, ainsi, déterminer les difficultés que présente un texte, évaluer ses spécificités et prévoir le temps qu'il faut pour le traduire. Bien entendu, le préparateur ne pourra fournir qu'une analyse limitée du texte ; cette analyse devra être approfondie par le traducteur. Ce travail de planification repose sur des critères axés sur le processus traductif. Il s'agit par exemple de critères relatifs à la terminologie, à l'accessibilité du texte (difficultés de compréhension) ou aux contraintes liées au support. Ces derniers critères influencent considérablement le temps de travail du traducteur.

En résumé, l'outil d'analyse textuelle dont nous souhaitons jeter les bases aurait trois fonctions (outil de planification, aide à la traduction, et outil de critique de la traduction) et reposerait sur deux familles de critères. Les critères axés sur le processus traductif (terminologie, accessibilité du texte et contraintes liées au support) correspondraient à la fonction de planification pour préparer le travail du traducteur, et les critères d'analyse textuelle à proprement parler (objectif du texte, public-cible et forme du texte) rempliraient la fonction d'aide à la traduction et de critique de la traduction.

## **4.2 Critères d'analyse**

### **4.2.1 Objectif du texte**

Les questions essentielles à se poser avant d'entamer la traduction d'un texte – quel qu'il soit – sont les suivantes : quel but l'auteur a-t-il cherché à atteindre en écrivant son texte ? Quelle est la fonction principale de ce dernier ? S'agit-il d'un texte visant exclusivement à transmettre une information ? L'auteur souhaitait peut-être davantage exprimer des sentiments à travers les mots, attachant plus d'importance à la forme qu'au contenu, à moins que le but du texte ne fût d'inciter le lecteur à agir d'une certaine manière. Il nous semble utile de définir le but du texte plus finement que ne le fait Reiß. Par exemple, nous avons vu qu'un texte peut avoir pour but de rendre un contenu sémantique réservé à des spécialistes accessible à un public plus large (textes de vulgarisation). Un texte peut également avoir une fonction didactique. Toutes les informations au sujet de la fonction du texte à traduire sont donc utiles au traducteur.

Ces considérations ont été étudiées longuement par des spécialistes, notamment Hans Vermeer, qui a élaboré la théorie du *skopos*. Le *skopos* correspond à l'objectif du texte, à sa finalité, comme le résume Elisabeth Lavault-Olléon :

Pour Vermeer, c'est le *skopos*, la finalité de la communication qui compte. Le sens existe parce qu'il est dirigé vers un destinataire particulier et c'est *le* destinataire qui le construit, ou plutôt, ce sont *les* destinataires qui construisent *les* sens. Cette théorie exclut l'idée que *le* sens du texte source est communiqué au public cible. Le sens est complexe, multiple, relatif et fuyant et, comme le lecteur, le traducteur doit le reconstruire.<sup>110</sup>

La théorie de Vermeer, née de réflexions sur la traduction, s'insère dans un cadre « pratique » : il s'agit de s'interroger sur la façon de traduire un texte pour répondre à l'objectif de ce dernier, à condition d'avoir préalablement identifié cet objectif. Ainsi, le traducteur peut résoudre de nombreuses questions en se fiant à son bon sens. Il convient donc, comme nous l'avons suggéré, de s'interroger tout simplement sur la finalité du texte. La réponse à cette question permettra de déterminer la marge de manœuvre du traducteur et de savoir si ce dernier peut s'éloigner de l'original ou non. Certains cas ne laissent place à aucun doute quant aux choix à opérer. Par exemple, dans l'exemple proposé par Reiß au sujet d'une publicité pour du jus d'orange (cf. p. 49), il va de soi que le traducteur doit adapter le texte pour s'assurer de sa cohérence dans le contexte du lecteur-cible. Il peut toutefois s'avérer délicat d'opérer des choix. Prenons comme exemple l'extrait suivant, issu d'un ouvrage didactique traitant de construction métallique, dont nous avons traduit environ 180 pages, écrit en allemand et intitulé *Metallbautechnik Fachbildung nach Lernfeldern* :<sup>111</sup>

GV- und GVP-Verbindungen sind sowohl für statische als auch für dynamische Belastung geeignet und können deshalb für Brücken, Krane und Bagger verwendet werden. [...] Außerdem sind GV- und GVP-Verbindungen teuer. Solche passgenauen Verbindungen waren bei dem größten voll beweglichen 100 m-Radioteleskop in Effelsberg (Bild 3) erforderlich.<sup>112</sup>

Voici sa traduction :

Les assemblages précontraints résistant aux glissements avec boulons standard et boulons ajustables supportent autant les charges statiques que les charges dynamiques et

---

<sup>110</sup> LAVAULT-OLLÉON, Elisabeth, *La théorie du skopos en traduction littéraire et pragmatique*, 2003, p. 77.

<sup>111</sup> LÄMMLIN, Gerhard (dir), *Metallbautechnik : Fachbildung nach Lernfeldern*, 2011.

<sup>112</sup> LÄMMLIN, Gerhard (dir), *Metallbautechnik : Fachbildung nach Lernfeldern*, 2011, p. 66.

peuvent donc être employés par exemple sur des ponts, des grues ou des pelleteuses. [...] De plus, les assemblages résistant aux glissements sont relativement onéreux. Des boulons ajustables résistant aux glissements ont été nécessaires pour construire le radiotélescope d'Effelsberg en Allemagne (fig. 3). Avec un diamètre de 100 mètres, ce dernier est orientable.<sup>113</sup>

Cet extrait attirera inmanquablement l'attention de tout traducteur consciencieux. En effet, comme c'était le cas dans le texte publicitaire relatif au jus d'orange, cet extrait fait référence à un lieu géographique, en l'occurrence Effelsberg en Allemagne. Le traducteur ne peut se permettre de traduire la référence au lieu sans tenir compte du public-cible et préciser de quel lieu il s'agit, car selon toute probabilité, le lecteur du texte traduit ne possède pas le même bagage culturel que le lecteur du texte original. Cependant, la question de savoir s'il est nécessaire de procéder dans ce cas également à une adaptation mérite d'être posée. Le traducteur pourrait en effet imaginer s'éloigner du texte-source et citer un exemple de construction qui utilise des boulons ajustables résistant aux glissements en France, à condition, d'une part, que le texte-cible s'adresse à un public français et, d'autre part, que le traducteur soit certain des informations fournies. C'est ici que la question de la finalité du texte prend tout son sens : la fonction principale de l'ouvrage de construction métallique est de transmettre des connaissances professionnelles ; elle n'est nullement remise en question si l'exemple cité dans le texte fait référence à un élément situé dans une aire géographique autre que celle du public-cible. Dans notre cas, la possibilité de procéder à une adaptation a été écartée pour deux raisons. La première est celle que nous venons d'évoquer, la seconde est le fait que le texte est accompagné d'une image de la construction du radiotélescope d'Effelsberg. Il aurait donc fallu la remplacer également, ce qui aurait selon nous été malvenu pour la maison d'édition. Bien entendu, il n'est pas du tout exclu de contacter le client de la traduction afin de connaître son avis sur la question.

La fonction du texte requiert également de tenir compte d'éléments temporels. Il se peut qu'un laps de temps considérable sépare la traduction d'un texte de sa rédaction. Le moment où le texte est traduit n'a parfois aucune incidence sur le contenu. Il arrive également que certaines informations dépassées doivent demeurer telles quelles, par exemple dans le cas de textes historiques tels que *Les travaux et les jours*, car elles ont

---

<sup>113</sup> L'ouvrage n'ayant pour l'heure pas été publié en français, le texte auquel cette note fait référence correspond à une proposition de traduction de notre part.

précisément une valeur historique (cf. section 2.1.3). Il serait par exemple inadapté de chercher à remplacer les références temporelles de l'époque (Lénéon) par une équivalence d'actualité, soit un mois de notre calendrier. En revanche, un traducteur qui ne tiendrait pas compte de certains changements survenus après que le texte a été traduit commettrait parfois une grave erreur. Par exemple, dans un extrait de l'ouvrage de vulgarisation *A Zeptospace Odyssey* que nous avons présenté, l'auteur relate des événements qui ne se sont pas encore produits, en référence à la Coupe du monde de football de 2010 (cf. p. 19). La parution de la traduction ayant eu lieu en 2013, il aurait été maladroit de traduire la phrase telle quelle, sans tenir du fait que les événements décrits avaient déjà eu lieu. Le lecteur, en lisant le texte traduit, aurait eu l'impression que les faits ne se seraient pas encore produits, alors que la Coupe du Monde a bel et bien eu lieu en 2010.

#### 4.2.2 Public-cible

Nous allons poursuivre notre analyse du public-cible en fonction de ses compétences culturelles et du contexte de lecture (situation géographique et temporelle). Il est important de ne pas confondre ces deux aspects, car nous savons bien que les frontières nationales ou linguistiques ne correspondent pas forcément aux frontières culturelles. Prenons un nouvel exemple de problème de traduction en lien avec une aire géographique, issu de l'ouvrage *A Zeptospace Odyssey*. Voici l'original :

Over a glass of wine at the CERN cafeteria, physicists from ATLAS and CMS tell many curious stories about transportation of detector equipment. A foreign truck driver who had to make a delivery to « le Cern » (to be read with a French accent) drove instead to the city of Lucerne.<sup>114</sup>

Et voici la traduction française :

À la cafétéria du CERN, autour d'un verre de vin, les physiciens d'ATLAS et de CMS racontent des histoires étonnantes sur le transport de leurs équipements. Un camionneur non francophone dont la destination était « le Cern » a amené son chargement à Lucerne.<sup>115</sup>

Il n'est pas utile de reproduire en français l'information que « le Cern » doit se prononcer selon les règles phonétiques françaises. Le plus important est toutefois la référence à la

---

<sup>114</sup> GIUDICE, Gian Francesco, *A Zeptospace Odyssey*, 2010, p. 133.

<sup>115</sup> GIUDICE, Gian Francesco, *L'odyssée du Zeptoospace*, 2013, p. 177.

ville de Lucerne. Le traducteur doit se demander si son public-cible connaît la ville en question. Certes, le texte original ne donne pas plus de précisions à ce sujet, et le fait de connaître Lucerne n'est pas une exigence pour apprécier cette anecdote amusante. De plus, il est tout à fait aisé de comprendre celle-ci sans plus d'information. Toutefois, cet exemple illustre bien les problèmes qui pourraient surgir selon le public auquel on s'adresse. Un public suisse romand saura sans aucun doute de quelle ville il est question, mais ce ne sera pas forcément le cas pour un public français, et certainement pas pour un public francophone canadien ou africain. L'impact sur le lecteur-cible ne serait donc pas le même. En revanche, un lecteur allemand connaîtra certainement la ville de Lucerne ; il ne sera donc pas nécessaire de lui donner plus d'informations au sujet de la ville. Nous constatons ainsi que des personnes provenant d'aires linguistiques différentes (par exemple les Suisses romands et les Allemands) peuvent avoir en commun des références culturelles, sans parler, bien évidemment, des habitants de pays multilingues.

Cet exemple illustre qu'il est important pour un traducteur de tenir compte du public auquel le texte s'adresse, du point de vue de ses appartenances culturelle et nationale, de manière à opérer les choix traductionnels adaptés. Par ailleurs, les normes techniques doivent correspondre au public-cible. Voici, à titre d'illustration, un nouvel exemple extrait de l'ouvrage de construction métallique dont nous avons parlé :

In älteren Herstellerkatalogen und Büchern werden häufig noch die alten Bezeichnungen für Stähle und Gusseisenwerkstoffe nach DIN verwendet. Für eine Übergangszeit bis zur vollständigen Umstellung auf DIN EN-Kurznamen wird das geduldet.<sup>116</sup>

Voici la traduction proposée :

Dans de nombreux catalogues et listes de produits de fabricants d'aciers et de fontes se trouvent encore d'anciennes désignations DIN. Ces anciennes désignations sont encore tolérées pendant une période de transition ; jusqu'à ce que les désignations DIN EN soient totalement intégrées.<sup>117</sup>

Les normes DIN sont des normes allemandes (*Deutsches Institut für Normung*) qui sont également utilisées dans d'autres pays d'Europe, notamment en Suisse. Le public principal auquel s'adresse la traduction de cet ouvrage est suisse romand. Il convient

---

<sup>116</sup> LÄMMLIN, Gerhard (dir), *Metallbautechnik : Fachbildung nach Lernfeldern*, 2011, p. 448.

<sup>117</sup> L'ouvrage n'ayant pour l'heure pas été publié en français, le texte auquel cette note fait référence correspond à une proposition de traduction de notre part.

donc de ne pas modifier les normes mentionnées dans l'ouvrage. Dans tous les cas, le traducteur doit repérer de tels éléments liés à un cadre national et réfléchir à la méthode à employer. Il lui est également possible, voire recommandé, de contacter le client de la traduction afin de connaître son intention à ce sujet.

L'analyse du public-cible ne se limite toutefois pas à des contraintes géographiques, temporelles et culturelles. Le choix du lexique et de la phraséologie sera également influencé par des éléments tels que les connaissances du public-cible, aussi bien générales que spécifiques. Bien que ce soit surtout l'auteur qui détermine quelles informations sont transmises, le traducteur peut influencer le message, par exemple en explicitant une information, ou en choisissant des termes plus ou moins faciles à saisir, au risque de s'écarter du texte-source. Il lui faut donc s'interroger sur les connaissances du lecteur-cible dans le domaine dont traite le texte, sur la « transparence » de la langue cible par rapport à la langue source, et sur l'approche qu'il convient de choisir pour la traduction, selon s'il faut surtout être fidèle à l'auteur ou privilégier la compréhension au lecteur-cible.

Nous savons que la façon de désigner les réalités diffère souvent d'une langue à l'autre. Il se peut qu'un terme en langue source soit plus ou moins explicite que son équivalent dans la langue cible. Il arrive en effet que l'équivalent d'un terme composé dans la langue source soit un terme simple dans la langue cible. C'est par exemple le cas du terme allemand *Hausmeister*, dont l'équivalent français est concierge. En allemand, il est aisé de déduire la signification du terme en analysant sa composition. Le fait de connaître les termes allemands *Haus* (maison) et *Meister* (maître) permet de déduire que le mot correspond en français à un concierge. De tels mots font partie du vocabulaire de base. Cependant, les mots composés existent également dans des domaines spécifiques. Le livre de Lämmlin comporte de nombreux mots composés. Puisqu'il s'agit de termes propres à un domaine précis, qui ne correspondent pas au lexique de la langue de tous les jours, le destinataire du texte risque de rencontrer de nombreux termes inconnus. Il lui est néanmoins possible de déduire le sens de ces mots composés en les « décomposant ». Voyons les phrases qui suivent dans le texte :

Blindniete bestehen aus der Niethülse mit dem Setzkopf und dem Nietdorn, der in der Form einem Nagel gleicht. [...] Vom Werkzeug wird der Zugdorn angezogen, er staucht den Schaft und bildet den Schließkopf.<sup>118</sup>

Voici la traduction proposée :

Les rivets aveugles [...] sont constitués d'un corps de rivet, comprenant la tête, et d'un mandrin, d'apparence similaire à un clou. [...] La riveteuse tire sur le mandrin, qui refoule la matière de la tête du rivet et la déforme.

Nous pouvons constater que les termes allemands *Nietdorn* et *Zugdorn* correspondent à une seule et même réalité : il s'agit d'un mandrin en français. Un mandrin peut désigner plusieurs éléments, mais il s'agit dans le cas présent de la tige qui compose le rivet. Nous avons donc vu qu'en allemand un terme peut faire preuve de souplesse pour plus de clarté : lorsqu'il s'agit de définir dans un premier temps l'objet en question, le terme *Nietdorn* est employé (littéralement « tige de rivet » ; le terme mandrin est privilégié pour éviter la confusion avec d'autres types de rivets, dont la tige est différente), et lorsqu'il s'agit de décrire sa fonction, le terme *Zugdorn* indique que le mandrin est un élément de traction (*Zug*). Il est ainsi plus aisé de comprendre un terme que l'on ne connaît pas. Dans cet exemple précis, l'allemand offre plus de souplesse dans les constructions lexicales que le français, comme l'attestent les termes *Blindniete*, *Niethülse* et *Nietdorn*, qui comprennent tous la racine *Niet*.

Voici un nouvel exemple de terme technique formé d'un mot composé plus explicite qu'un terme simple : le terme *Gewindebohrer* correspond à un taraud, soit un outil de taraudage, qui permet d'usiner un filetage intérieur. Une traduction littérale serait « perce-filetage ». De même, le terme *Schneideisen* (littéralement « fer de découpage ») correspond à une filière, c'est-à-dire l'élément qui permet d'usiner un filetage extérieur.

Les mots composés sont souvent plus concrets que les termes simples. Lorsque c'est le cas, le traducteur doit tenir compte de ces écarts entre les langues, et expliciter au besoin les termes peu explicites qui manquent de clarté, de manière à respecter l'accessibilité du texte au public-cible concerné selon ses connaissances de la matière. Dans certains domaines, le traducteur doit également faire preuve de vigilance à l'égard du public-cible lorsqu'il traduit des termes simples. En effet, les termes de médecine

---

<sup>118</sup> LÄMMLIN, Gerhard (dir), *Metallbautechnik : Fachbildung nach Lernfeldern*, 2011, p. 69.

d'origine savante tels que *myopie*, *clavicule* ou *glycémie* font partie du langage courant en français, mais ce n'est pas le cas en anglais. Ainsi, un traducteur qui traduirait vers l'anglais n'opérerait pas les mêmes choix de traduction selon qu'il s'adresse à des spécialistes ou à un public large. Si le document s'adresse à un public averti, *myopie* pourrait être traduit par *myopia*, mais si le texte est destiné au grand public, il conviendrait de choisir le terme *shortsightedness*.

D'autres critères relatifs au public-cible méritent également d'être mentionnés, notamment l'âge, l'appartenance socio-culturelle ou les croyances. Par exemple, si le texte s'adresse à des enfants, l'auteur consciencieux prend soin d'employer un lexique accessible aux enfants, de rédiger des phrases relativement courtes et de choisir des constructions simples. Il est impératif que le traducteur respecte ces caractéristiques afin de ne pas produire un texte-cible inadapté au public visé. Au besoin, il peut le faire même si l'auteur n'y a pas songé.

#### **4.2.3 Forme du texte (aspects esthétiques)**

Revenons aux textes expressifs. Nous avons vu que la délimitation des textes proposée par Reiß était trop rigide pour englober tous les textes que l'on trouve dans la pratique. De nombreux textes se situent à cheval entre textes pragmatiques, textes esthétiques et textes appellatifs. Les textes de vulgarisation sont des textes hybrides par excellence, qui nécessitent de respecter autant des critères formels esthétiques que le contenu à proprement parler. Nous allons donc nous intéresser à certains aspects formels qui révèlent la présence de l'auteur dans le texte.

Nous avons vu que la place de l'auteur dans un texte hybride tel qu'un texte de vulgarisation ne peut être négligée. En effet, l'auteur y manifeste sa présence, de façon directe ou indirecte. Le texte de vulgarisation n'est pas un texte purement technique tel qu'un mode d'emploi, qui semblerait « émaner directement de la réalité technique, avoir été dicté par une forme de logique universelle, sans avoir transité par une quelconque subjectivité »<sup>119</sup>. Dans un texte de vulgarisation, l'auteur « trahit » sa présence par des références culturelles, des opinions, des métaphores, des touches d'humour et, bien entendu, par son style personnel.

---

<sup>119</sup> FONTANET, Mathilde, « La traduction technique : le texte dans l'emprise de l'extra-textuel », in *7<sup>èmes</sup> journées scientifiques AUF-LTT : Mots, termes et contextes*, 2005, p. 2.

Dans l'un des extraits que nous avons choisi dans le livre de vulgarisation *A Zeptospace Odyssey*, l'auteur, Gian Giudice, laisse libre cours à son enthousiasme lorsqu'il décrit son émotion lors d'une visite d'un détecteur de l'accélérateur de particules du CERN LHC (cf. p. 20). Par ce témoignage, il s'exprime de façon directe. Toutefois, une lecture attentive de l'ouvrage permet de repérer des passages où l'auteur évoque son sentiment de façon indirecte, révélant une facette de sa personnalité. Les métaphores choisies pour illustrer les explications, parfois teintées d'humour, témoignent également de la personnalité de l'auteur. Il en va de même pour les références culturelles. Nous avons relevé par exemple que le titre de l'ouvrage est une référence au célèbre film de Stanley Kubrick *2001 : A Space Odyssey*. Les parties II et III s'intitulent respectivement *The Starship of Zeptospace (Le vaisseau du zeptoospace)* et *Missions in Zeptospace (Les missions dans le zeptoospace)*. Ces titres s'inspirent clairement de l'univers de la science-fiction, ce qui semblerait indiquer un penchant de l'auteur pour ce genre. Il ne s'agit que d'un élément parmi d'autres : l'auteur a intitulé certains chapitres d'après des œuvres musicales et littéraires. Ainsi, le chapitre 5, *Stairway to heaven*, est une référence à l'une des chansons les plus célèbres du groupe de rock Led Zeppelin, et le chapitre 6 s'intitule *The Lord of the Rings (Le seigneur des anneaux)* en référence à la saga de Tolkien, également reprise au cinéma. Pour rendre justice à ces références culturelles en sus du contenu technique, il est donc important pour le traducteur de posséder, outre un bagage technique, de bonnes connaissances générales. Nous avons mentionné que Giudice a intitulé l'un des chapitres du livre *Stairway to Heaven*. En introduction de ce chapitre, il a par ailleurs cité des extraits de la chanson, écrite en anglais. Un traducteur qui n'aurait pas repéré la référence aurait commis une erreur malencontreuse en traduisant le titre du chapitre et l'extrait de la chanson, car tout public-cible, s'il connaît cette chanson, ne peut l'identifier qu'en langue originale. Il arrive malheureusement que certaines références culturelles échappent au traducteur, ce qui pointe un problème majeur : malgré d'excellentes connaissances générales nourries par une curiosité insatiable, un traducteur ne peut reconnaître toutes les références culturelles ; la connaissance absolue n'existe pas. L'exemple suivant le montre bien. Dans le livre *Into the Wild*, de Jon Krakauer, un clin d'œil culturel semble avoir échappé au traducteur. L'auteur raconte l'histoire tragique de Chris McCandless, un jeune Américain idéaliste qui, parti s'isoler du monde dans la nature sauvage de l'Alaska, y est finalement retrouvé mort, probablement de faim, dans un bus abandonné au milieu de la forêt, après y avoir

passé près de quatre mois. L'auteur relate l'histoire de McCandless en citant des extraits de notes écrites par ce dernier. Voici un passage du livre dans lequel le narrateur mentionne la découverte du bus par McCandless :

[...] a day after that, May 1, some twenty miles down the trail from where he was dropped by Gallien, he stumbled upon the old bus beside the Sushana River. It was outfitted with a bunk and a barrel stove, and previous visitors had left the improvised shelter studded with matches, bug dope, and other essentials. "Magic Bus Day," he wrote in his journal.<sup>120</sup>

Voici la traduction de Christian Molinier :

[...] un jour plus tard, le 1<sup>er</sup> mai, à quelque 32 kilomètres de l'endroit où Gallien l'avait déposé, il tomba sur le vieil autobus près de la rivière Sushana. Il était équipé d'une banquette et d'un poêle, et des visiteurs précédents avaient laissé dans cet abri improvisé des allumettes, de l'insecticide et d'autres produits essentiels. Il écrivit dans son journal : « Jour de l'autobus magique. »<sup>121</sup>

La référence qui semble avoir échappé à Molinier est la citation de McCandless. En effet, il est fort probable que ce dernier ait noté dans son journal « Magic Bus Day » en référence à une chanson d'un autre groupe phare des années 1970 : The Who. Les premières lignes de la chanson, intitulée *Magic Bus*, sont les suivantes :

Everyday I get in the queue  
To get on the bus that takes me to you<sup>122</sup>

La traduction de Molinier ne permet pas au lecteur francophone d'établir un lien avec le clin d'œil de McCandless à la chanson du groupe britannique. On pourrait imaginer la solution suivante : « Jour du *Magic Bus* ». À défaut d'avoir choisi cette solution, le traducteur aurait pu ajouter une note de bas de page, expliquant que la traduction française ne permet pas de conserver la référence. À la défense de Molinier, on ne peut affirmer sans l'ombre d'un doute que McCandless ait écrit dans son journal *Magic Bus Day* en référence à la chanson de The Who, bien que ce soit fort probable.

Il est donc utile de s'interroger sur les traces de la personnalité de l'auteur dans le texte et sur la place qu'on lui accorde dans la traduction. Pour ce faire, il convient de relever les passages dans lesquels sa présence se manifeste de façon directe ou indirecte, de

---

<sup>120</sup> KRAKAUER, Jon, *Into the Wild*, 1996, p. 163.

<sup>121</sup> KRAKAUER, Jon, *Into the wild : Voyage au bout de la solitude*, 2008, p. 229.

<sup>122</sup> THE WHO, *Magic Bus*, 1968, paroles de Pete Townshend.

manière à produire une traduction fidèle. On pourrait imaginer que cette fidélité envers l'auteur soit remise en question dans des situations précises. Il se peut effectivement que telle référence culturelle, telle anecdote ou tel trait d'humour ne fonctionne pas dans toutes les cultures-cibles. Le traducteur, forcé de recourir au procédé de traduction appelé adaptation, devra donc être conscient qu'il se distance de l'original, ne suivant pas l'auteur pas à pas. Ici encore, un exemple concret permet d'appuyer notre point de vue. Dans un ouvrage de vulgarisation consacré aux amplificateurs de guitare, rédigé en anglais (mais n'ayant pour l'heure pas été traduit), l'auteur explique :

My point once again, so you really don't miss it, is this : simplicity reigns in the world of tube guitar amp tone. While quality parts and sound design certainly matter, an uncluttered design with the minimum of components necessary to achieve amplification (but good tones, please) is going to stomp all over the too-clever, multi-featured Swiss Army Amp every time for pure tonal considerations.<sup>123</sup>

Dans ce contexte, l'auteur emploie le terme *Swiss Army Amp* pour désigner un amplificateur d'une complexité extrême, doté de nombreuses fonctions. Une traduction littérale n'aurait pas la même efficacité en français : évoquer un *amplificateur de l'armée suisse* paraîtrait étrange. L'auteur a certainement fait référence au terme anglais *Swiss army knife*. On pourrait donc imaginer traduire le terme par *un ampli-couteau suisse*. Cette traduction pourrait fonctionner pour un public français, mais ne serait pas optimale pour un public suisse romand. En effet, l'expression *couteau suisse*, désignant une réalité d'une complexité excessive, revêt une connotation négative. On comprend aisément que cette acception n'existe pas en Suisse romande. Ainsi, le traducteur qui souhaiterait s'adresser également à un public suisse romand pourrait plutôt traduire le terme *Swiss Army Amp* par *un ampli digne d'une usine à gaz*.

Nous avons constaté que la personnalité de l'auteur dans un texte peut se manifester de plusieurs manières, de façon directe ou indirecte. Le niveau de langue, ou registre de langue, est également une composante du style de l'auteur. Si, dans un texte purement technique, le style d'écriture est neutre, au profit de l'information exclusivement, il n'en va pas de même dans d'autres types de texte à caractère technique, notamment les textes hybrides. Ici également, il est difficile d'établir une classification rigide de différents niveaux de langue : il serait préférable d'envisager une graduation entre un

---

<sup>123</sup> HUNTER, Dave, *The Guitar Amp Handbook : Understanding Tube Amplifiers and Getting Great Sounds*, 2005, p. 9.

registre élevé, destiné par exemple à des spécialistes issus d'un milieu académique, et un registre familier, destiné à un milieu populaire. Entre ces deux extrêmes, les niveaux sont très variés et graduels. Comme nous l'avons mentionné, un texte-type technique présente un niveau de langue neutre : il doit être facilement compréhensible, utiliser un lexique et une syntaxe accessible (ne nécessitant pas de recherches particulières), sans pour autant tomber dans un registre familier. La langue de spécialité nécessite toutefois souvent de recourir à un lexique spécifique, ce qui élève inmanquablement le niveau de langue. Cela dit, certains textes possèdent des caractéristiques relevant d'un registre « relâché », tout en comportant des termes spécialisés. Le livre consacré à l'amplification de guitare électrique en est un bon exemple. Voici un extrait riche en vocabulaire de spécialité :

In our current scenario, the signal enters the grid at pin 7, which serves as our input for the 12AX7's second triode, and exits at pin 6. The cathode, running from pin 8, is again tied to ground, but separately from the cathode of the first half of the tube. The 1,500-ohm resistor running from the dotted-line portion of the wire from pin 8 to the rail connected to the grounding symbol sets this triode's bias, or operating level, as did the same value capacitor in the preamp circuit.<sup>124</sup>

Nous pouvons constater que les termes propres au domaine électronique (soulignés) sont nombreux. Voici à présent un passage qui attestent le style relâché, voire familier, de l'auteur :

On one hand, amplifying a guitar signal is extremely simple stuff compared to, say, designing and manufacturing a CAT scanner. On the other, any effort to quantify the components of sound is going to be fraught with difficulties. But hey, stick with this – you're on the right course. You can crack these tone secrets, you really can, and you'll be a better sounding and more expressive player for it.<sup>125</sup>

Ce style familier est caractérisé par un langage relâché (*hey / you really can / simple stuff / say,... / you can crack these tone secrets / stick with this*), et par le fait que l'auteur s'adresse directement au lecteur. Toutefois, on trouve ça et là des caractéristiques relevant d'un niveau de langue plus élevé, tels que des termes plus savants (*quantify*) et des tournures idiomatiques (*fraught with*).

---

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 9.

Ce niveau de langue, généralement familier combiné avec un contenu de spécialité, est un nouvel exemple qui permet de montrer la subtilité requise de la part du traducteur.

Ce chapitre nous a permis de relever des éléments relatifs à la forme du texte, que le traducteur doit prendre en compte lors de la traduction. Il s'agit en particulier de la façon dont un auteur présente le contenu. Certes, ce contenu est parfois présenté de manière très directe, sans relief, dans des textes purement informatifs. Cependant, selon nous, les textes hybrides nécessitent de tenir compte de ces éléments formels, même lorsqu'ils ne constituent pas l'objectif principal de la démarche traductive.

#### **4.2.4 Terminologie**

Comme nous l'avons évoqué dans l'introduction de ce chapitre 4, certains aspects se démarquent des autres dans la mesure où ils influencent principalement le processus traductif ; il s'agit de questions terminologiques, de problèmes de compréhension ou de contraintes liées au support. Ces aspects permettent de définir des critères déterminant le niveau de difficulté d'une traduction, et, ainsi, le temps que le traducteur devra y consacrer. Nous allons poursuivre l'analyse des contraintes terminologiques commencée au chapitre 2, lorsque nous avons évoqué la densité terminologique (cf. pp. 30-33). En résumé, le nombre de termes qui nécessitent une recherche approfondie peut être variable. En toute logique, un texte qui contient de nombreux termes nécessitera de la part du traducteur de nombreuses recherches s'il ne les connaît pas. Toutefois, la quantité de termes à rechercher ne définit pas le degré de difficulté terminologique pour plusieurs raisons. Un texte peut contenir de nombreux termes dont la recherche d'équivalents est tout à fait aisée. En effet, une banque terminologique complète contient parfois tous les termes qui se trouvent dans un texte spécialisé. Dans des domaines qui ont été étudiés depuis longtemps et qui sont largement connus, on trouve de nombreux glossaires bilingues. En revanche, ce n'est pas toujours le cas pour les nouvelles technologies ou des matières très récentes. Ces dernières comptent bien souvent de nombreux néologismes qui donnent du fil à retordre aux traducteurs, car les termes ne sont pas encore entrés dans la langue, du moins pas dans la norme. À défaut de banques terminologiques, on recourt alors à des ouvrages de référence ou à des textes parallèles. Ces derniers peuvent être difficiles à obtenir lorsque le domaine en question est nouveau, ou lorsqu'il est très spécialisé. Il arrive que certains termes

désignent des réalités très spécifiques, et sont par conséquent très rarement utilisés, comme le montre l'extrait suivant, issu de l'ouvrage de Lämmlin :

Minimale und optimale Abstände können auf das nächste durch 5 teilbare Maß aufgerundet werden. Maximale Abstände werden entsprechend abgerundet. Bei Stab- und Formstählen sind die Wurzelmaße  $w$  einzuhalten.<sup>126</sup>

Voici la traduction proposée:

Les entraxes minimums et optimaux peuvent être arrondis à la cote divisible par 5 la plus proche. Les écarts maximums sont arrondis en conséquence. Dans le cas des aciers plats et profilés, il faut tenir compte des distances de trusquinage  $w$ .<sup>127</sup>

Le terme allemand *Wurzelmaße* est en effet un terme peu usité et très spécifique. Après avoir cherché longuement une équivalence, nous l'avons trouvé dans un texte parallèle issu d'une documentation technique : il s'agit de la *distance de trusquinage*.

Il est probable que ce même terme pose encore plus de problèmes à un traducteur qui aurait pour tâche de le traduire à partir du français. Il s'agit effectivement en français d'un terme complexe<sup>128</sup>, constitué d'au minimum deux mots. Sa recherche dans un dictionnaire, dans un glossaire ou dans une liste, est par définition difficile.

D'autres problèmes peuvent se poser lors de la recherche d'une équivalence. En effet, certaines définitions des dictionnaires ne permettent pas de comprendre réellement ce que signifie le terme. À titre d'exemple, le passage suivant, tiré du livre consacré aux amplificateurs de guitare électrique, pose problème pour la traduction de *twang* :

The journey will unravel the mysteries behind many sonic wonders: great shimmering clean sounds; where high-gain grind comes from; which tubes and what circuits make for juicy classic-rock distortion; the differences between loose, bluesy tones and tight, spanky twang [...]<sup>129</sup>

Dans le milieu du son, les adjectifs sont fortement subjectifs. On entend souvent parler d'un son « chaud », « sec » ou « rond ». Il est difficile de se représenter à quoi correspond

---

<sup>126</sup> LÄMMLIN, Gerhard (dir), *Metallbautechnik : Fachbildung nach Lernfeldern*, 2011, p. 63.

<sup>127</sup> L'ouvrage n'ayant pour l'heure pas été publié en français, le texte auquel cette note fait référence correspond à une proposition de traduction de notre part.

<sup>128</sup> pour rappel, un terme complexe est un terme constitué de plusieurs entités graphiques, cf. p. 26.

<sup>129</sup> HUNTER, Dave, *The Guitar Amp Handbook : Understanding Tube Amplifiers and Getting Great Sounds*, 2005, p. 6.

un son avant de l'avoir entendu. Ici, la définition anglaise donnée par le dictionnaire Collins pour le terme *twang* ne permet pas au profane de cerner le message :

A sharp ringing sound produced by or as if by the plucking of a taut string.<sup>130</sup>

D'une part, le lecteur comprendra uniquement qu'il s'agit du bruit produit par une corde pincée, sans pouvoir se représenter le bruit en question et, d'autre part, cette définition sera insuffisante pour l'usage du terme dans ce contexte précis. En fait, il s'agit du son caractéristique de certains modèles de guitares électriques. Le traducteur doit donc savoir à quoi ce terme fait référence, et comment le traduire en français. On parle généralement de « son claquant », et parfois tout simplement de *twang*.

#### **4.2.5 L'accessibilité du texte**

L'exemple précédent illustre une autre difficulté de la traduction de textes de spécialité : l'accessibilité. Le lecteur peut être en possession de toutes les équivalences terminologiques d'un texte, et ne pas comprendre les éléments essentiels si la logique ou le raisonnement qui sous-tend le propos lui échappe. Or, il est essentiel de comprendre un texte avant de le traduire (cf. p. 39). Lors de l'analyse d'un texte destiné à être traduit, il faut évaluer si son contenu présente des difficultés de compréhension, de manière à prendre les mesures nécessaires, si c'est le cas, pour comprendre et transmettre le message le plus précisément possible. De ce fait, dans le cas de textes relevant de domaines spécialisés, il est très utile, parfois nécessaire, de posséder des connaissances dans la matière dont traite le texte. Il arrive que les textes de spécialité fassent appel à des connaissances multiples, comme c'est le cas de l'ouvrage sur les amplificateurs de guitare que nous avons pris comme exemple. En effet, nous avons vu que, pour comprendre son contenu, il est très utile de posséder certaines connaissances dans le domaine de la guitare électrique et de son amplification. Il est toutefois également important d'avoir des bases d'électronique, car, bien que l'auteur aborde le domaine superficiellement, il donne de nombreuses indications sur le fonctionnement des amplificateurs, les circuits développés par les principaux fabricants, les avantages et les inconvénients des différents composants, etc. L'extrait suivant (rédigé, dans ce cas également, dans un style très relâché) constitue un bon exemple de passage relevant d'électronique que l'on trouve dans cet ouvrage :

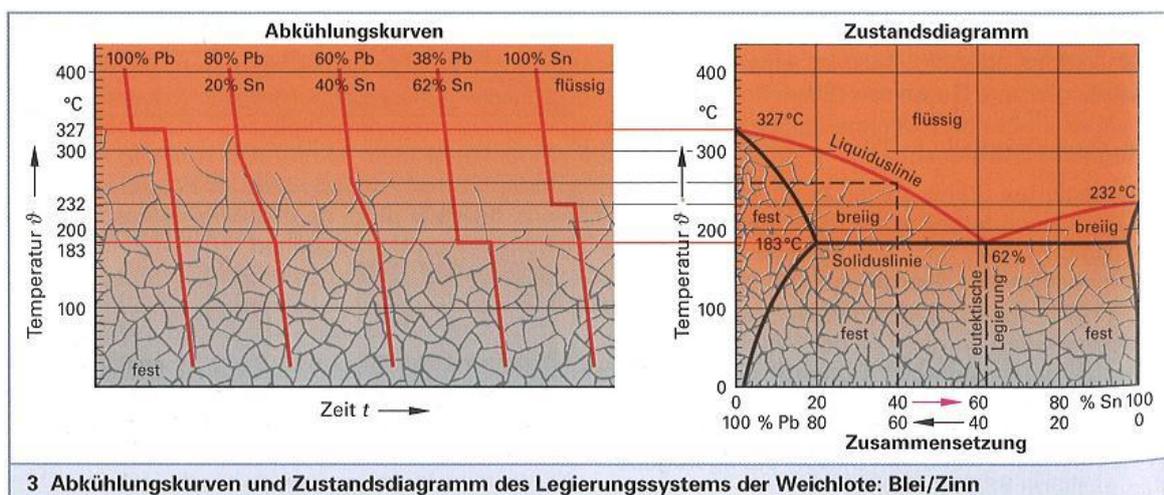
---

<sup>130</sup> Collins Dictionary, s.v. « Twang », 2008, p. 1797.

Bypassing this resistor to create a low or high-frequency emphasis, or something with a roll-off in between, doesn't mean the amp as a whole is going to reflect an excess of that frequency range. The Marshalls with .68 bypass caps are, as it happens, pretty thick, ballsy sounding amps to start with, so that merely helps to give their high mids more bite (part of that makes them great lead amps).<sup>131</sup>

Un traducteur ne possédant aucune connaissance en électronique ou sur la guitare électrique rencontrerait de nombreuses difficultés pour comprendre ce passage. En effet, en ce qui concerne l'électronique, il lui faudra par exemple s'interroger sur ce que signifient les termes *Bypassing this resistor, a low or high-frequency emphasis, a roll-off, .68 caps*. Des connaissances sur la guitare électrique lui permettraient de se représenter ce que l'auteur entend par *thick, ballsy sounding amps, lead amps* ou *to give their high mids more bite*. De par leur difficulté, certains passages de cet ouvrage peuvent influencer sensiblement le temps que le traducteur devra consacrer à son travail.

Maîtriser un sujet peut également permettre de sortir du cadre de la traduction. Il arrive en effet que les textes comportent des erreurs, qui peuvent être repérées par le traducteur. Par exemple, dans l'ouvrage de construction métallique de Lämmelin, une illustration, représentée dans la figure N° 4, présente un diagramme de phases plomb-étain, avec sur l'axe des ordonnées la température, et sur l'axe des abscisses différentes compositions des métaux :



<sup>131</sup> HUNTER, Dave, *The Guitar Amp Handbook : Understanding Tube Amplifiers and Getting Great Sounds*, 2005, p. 42.

Figure N° 4: Diagramme de phases plomb-étain issu de l'ouvrage de construction métallique<sup>132</sup>

Or le texte relatif au diagramme est le suivant :

Trägt man den Beginn und das Ende der Erstarrungsbereiche verschiedener Legierungen eines Legierungssystems in ein Diagramm mit der Temperatur als Abszisse und der Zusammensetzung als Ordinate ein, so erhält man das Zustandsdiagramm des Legierungssystems (Bild 3, rechts).<sup>133</sup>

Dans le texte original, on peut constater que l'auteur a confondu les axes des ordonnées et des abscisses. Dans de telles situations, le traducteur va déterminer s'il convient de corriger l'information, selon s'il souhaite être parfaitement fidèle à l'auteur (et répéter l'erreur) ou favoriser le lecteur-cible. Dans tous les cas, il serait judicieux d'informer le client de la traduction de ce genre d'erreurs.

#### **4.2.6 Contraintes liées au support**

Certains textes sont accompagnés par des illustrations telles que des images, des graphiques ou des croquis. Ces illustrations peuvent remplir plusieurs fonctions. Il s'agit parfois de divertir le lecteur, parfois d'illustrer un objet, parfois d'aider le lecteur à saisir un contenu. Dans ce dernier cas de figure, un schéma ou un graphique peut s'avérer très utile pour mieux saisir une explication. Généralement, le traducteur doit tenir compte de ces illustrations, et souvent traduire leur contenu textuel. Lorsqu'il traduit un contenu complexe, le fait de savoir qu'une illustration complète l'explication permet de prendre plus de liberté par rapport au texte. Lors de l'analyse du texte précédant la traduction, le traducteur doit tenir compte de ces illustrations, ne serait-ce que pour des raisons purement pratiques. Par exemple, les fichiers sont-ils à disposition ? Le traducteur aura-t-il la possibilité de modifier directement les termes sur les illustrations ? Ce travail est-il à sa charge, ou est-il confié à un tiers ? Si le traducteur se sert d'un programme de traduction assistée par ordinateur (TAO), comment le texte sera-t-il traité par le programme s'il contient des fichiers relatifs aux images ? Ces questions d'ordre pratique sortent d'un cadre théorique mais doivent néanmoins être prises en compte, car elles auront une incidence sur le processus de traduction.

---

<sup>132</sup> LÄMMLIN, Gerhard (dir), *Metallbautechnik : Fachbildung nach Lernfeldern*, 2011, p. 462.

<sup>133</sup> *Ibid.*

Le traducteur doit également s'informer auprès de son client pour savoir si ce dernier impose une restriction quant au nombre de mots que doit compter le produit fini. Selon les combinaisons de langues, le texte-cible peut compter plus ou moins de mots que le texte-source. Pour cette raison, le client peut imposer une limite à ne pas dépasser, ou un nombre de mots minimum à respecter. Le cas échéant, le traducteur devra tenir compte de cette exigence, par exemple s'il faut respecter un certain nombre de mots par page ou sur une illustration. De plus, si le texte-cible comporte plus ou moins de mots que le texte-source, les chapitres peuvent être décalés dans la version traduite d'un livre. Les renvois à des informations données à telle ou telle page risquent d'être modifiés.

#### **4.2.7 Application pratique**

Nous allons à présent nous livrer à une application pratique de notre méthode multicritères. Voici une ébauche de modèle permettant de mener à bien l'analyse d'un texte donné dans cette perspective. Ce modèle prévoit d'évaluer le texte en fonction des différents critères d'analyse, dont la liste peut être modulable selon les besoins. Plutôt que de se placer « en amont », en définissant la catégorie à laquelle le texte appartient, il s'agirait de se focaliser sur les éléments du texte, afin de les prendre tous en compte. À titre d'exemple, ce modèle appliqué aux ouvrages dont nous avons traité (*Metallbautechnik Fachbildung*, *A Zeptospace Odyssey* et *The Guitar Amp Handbook*) est représenté dans une grille élaborée par nos soins :

	Critères d'analyse textuelle			Critères liés au processus traductif		
	Objectif du texte	Public-cible	Forme du texte	Terminologie (ressources documentaires)	Accessibilité du texte	Contraintes liées au support
<b>Metallbautechnik Fachbildung</b>	Transmettre des connaissances professionnelles	Apprentis, étudiants en technique	Style neutre, concis, aspects esthétiques quasiment inexistant	Recherches terminologiques conséquentes, sujets variés	Besoin de connaissances préalables du sujet	Nombreuses illustrations, aucune contrainte liée au nombre de mots traduits
<b>A Zeptospace Odyssey</b>	Vulgariser un contenu scientifique difficile d'accès	Public large, adultes, toutes classes socio-culturelles	Métaphores, références culturelles, place de l'auteur considérable	Recherche terminologique aisée, lexiques existant	Connaissances du sujet bienvenues, mais pas de connaissances indispensables	Texte uniquement, nombre de mots à ne pas dépasser
<b>The Guitar Amp Handbook</b>	Vulgariser des notions d'électronique	Musiciens (guitaristes électriques)	Style relâché, présence de l'auteur dans le texte	Difficultés terminologique liées à la compréhension du sujet, notions subjectives	Bonnes connaissances préalables du sujet	Illustrations à l'appui du texte

Figure N° 5: Grille d'analyse des textes

Dans cette grille, chaque ouvrage est évalué sur la base de tous les critères. Pour les besoins de l'illustration, les données inscrites dans chaque case sont très brèves, et mériteraient une description plus complète. Nous allons toutefois mener une analyse de l'ouvrage *A Zeptospace Odyssey* selon les critères d'analyse que nous avons présentés, afin de donner un exemple d'utilisation de notre méthode.

Nous commencerons par nous intéresser aux trois critères d'analyse textuelle. Le premier critère à prendre en compte est l'objectif général du texte, son *skopos*. L'ouvrage a pour but de permettre au grand public de se familiariser avec le domaine de la physique des particules ; il s'agit d'un texte de vulgarisation par excellence. Le traducteur doit veiller à ce que les explications soient suffisamment claires et le lexique adapté au public-cible. Il s'agit d'un texte actuel, le traducteur doit donc tenir compte du contexte temporel du lecteur et adapter les références à des événements au besoin, comme nous l'avons vu dans le cadre de notre analyse de l'objectif du texte, lorsqu'il était question, pour la traduction de *A Zeptospace Odyssey*, de préciser que la Coupe du monde de 2010 avait déjà eu lieu (cf. p. 60). Il convient également de s'interroger sur l'intention de l'auteur. Bien que l'objectif principal du texte soit de transmettre un contenu complexe à un public large, l'auteur a teinté son texte d'humour à l'aide de jeux de mots et d'anecdotes amusantes, dont le traducteur doit tenir compte dans sa traduction.

L'analyse de l'objectif du texte amène inmanquablement le traducteur à s'interroger sur le public-cible. L'âge, l'appartenance culturelle et géographique de ce dernier doivent être identifiés, car ils peuvent influencer la traduction dans une perspective globale comme ponctuelle. Globalement, les choix lexicaux et le niveau de langue doivent convenir au public-cible dans l'ensemble du texte et, ponctuellement, le traducteur doit veiller à ce que les passages du texte qui font mention de lieux géographiques soient adaptés au public-cible, comme l'illustre l'anecdote qui fait mention de la ville de Lucerne (cf. p. 60). Dans cet ouvrage, le public-cible est un public large, le but étant d'intéresser le plus de personnes possible. Le texte ne s'adresse toutefois pas à des enfants, comme en témoignent l'accessibilité de certains passages ainsi que les références culturelles.

Le dernier critère d'analyse textuelle est la forme du texte. Nous avons vu que le texte de vulgarisation est un parfait exemple de texte hybride dans lequel les fonctions

pragmatique et esthétique coexistent. *A Zeptospace Odyssey* n'échappe pas à cette règle. Ainsi, le traducteur doit tenir compte de la façon dont l'auteur « édulcore » les informations qu'il transmet au moyen d'effets stylistiques, de métaphores, de références culturelles ou de touches d'humour. Il doit par exemple savoir transmettre l'émotion que l'auteur exprime en parlant de son expérience personnelle (cf. p. 20) et repérer les jeux de mots et trouver des équivalences efficaces, comme, l'atteste le titre.

Nous allons maintenant nous intéresser aux critères liés au processus de traduction, qui auront pour fonction de planifier le travail du traducteur. Comme nous l'avons mentionné préalablement, ces critères permettent notamment d'évaluer le temps nécessaire à la traduction.

Le premier critère à prendre en compte pour la planification est l'accessibilité du texte. À cet effet, il convient tout d'abord d'évaluer le niveau de spécialisation du contenu, en particulier dans le cas de textes spécialisés. *A Zeptospace Odyssey* étant un texte de vulgarisation, les explications fournies par l'auteur facilitent le travail. Certains passages sont toutefois difficiles à comprendre (cf. p. 17), car la physique des particules est un domaine qui peut s'avérer relativement abstrait. Il faut donc analyser la difficulté de compréhension que peut représenter le texte dans son ensemble, trouver des documents parallèles et contacter des personnes qui pourront aider le traducteur dans son travail. Lorsque nous avons traduit un chapitre de cet ouvrage, il nous a été utile de poser quelques questions à l'auteur pour clarifier certains points.

Le deuxième critère à prendre en compte lors de la planification est la terminologie. Selon le domaine dont traite le texte, les difficultés liées à la recherche terminologique sont variables. En effet, nous avons vu que certains domaines de spécialité sont mieux connus que d'autres, par exemple l'économie. Dans le cas de *A Zeptospace Odyssey*, certains termes sont vraiment spécifiques (cf. p. 18). Il est donc impératif de trouver les bonnes sources, faute de quoi le traducteur risque de passer un temps considérable à rechercher des équivalences. En revanche, cet ouvrage présente une densité terminologique relativement faible. Par conséquent, le nombre de termes qui exigent des recherches n'est pas démesuré. Puisque *A Zeptospace Odyssey* traite en grande partie des activités du CERN, de nombreuses équivalences de termes sont disponibles sur le site internet de l'organisation.

Il reste ici à prendre en compte les contraintes liées au support. *A Zeptospace Odyssey* contient principalement du texte, accompagné de quelques images qui ont pour but d'illustrer les propos et parfois d'accompagner le lecteur dans la compréhension d'une explication. Préparer la traduction exige de recenser les illustrations qui contiennent du texte et déterminer s'il incombe au traducteur de modifier le texte sur les fichiers. Dans *A Zeptospace Odyssey*, certaines illustrations contiennent du texte. Lors de la traduction collective, nous avons uniquement pour tâche de traduire le contenu des images, sans nous soucier de les insérer dans les fichiers.

### **4.3 Bilan**

L'analyse multicritères peut aider le traducteur à résoudre les problèmes que pose l'approche typologique de Reiß. En effet, les fonctions proposées par Reiß (informative, expressive et incitative) permettent une première réflexion sur la manière d'aborder certains problèmes, notamment dans le choix lexical, mais, selon nous, cette réflexion est insuffisante. Pour être véritablement utile, une analyse doit tenir compte de tous les aspects du texte et en aucun cas négliger certains critères sous prétexte qu'ils ne sont pas dominants. Certes, il arrive que certains choix traductionnels imposent des sacrifices, mais ces cas sont relativement rares. Il est en général possible de tenir compte de plusieurs aspects textuels. Les critères dont nous avons jeté les bases permettent, nous l'espérons, de mieux cadrer la manière d'aborder le texte.

L'objectif du texte a une incidence sur la façon dont il convient de tenir compte du public-cible, notamment de ses connaissances du sujet abordé, de son contexte géographique et culturel, et des éléments temporels. Les aspects esthétiques du texte, relatifs à la forme, fournissent également au traducteur des indications sur les choix traductionnels à opérer. Il convient également de déterminer la place à accorder à l'auteur du texte. Nous avons constaté que sa présence se manifeste à la fois par des éléments directs et par des éléments indirects. À ces critères relatifs à l'identité du texte s'ajoutent des considérations d'ordre pratique, inexistantes dans la méthode proposée par Reiß, qui influencent le processus de traduction. Les recherches terminologiques requises, la documentation nécessaire à la compréhension du sujet traité et les connaissances préalables que requiert le texte sont des éléments qui, pris en compte dans la réflexion globale, fournissent des indications pertinentes pour évaluer la difficulté d'une traduction et le temps nécessaire à son déroulement.

Nous avons présenté une méthode remplissant trois fonctions et basée sur des critères que nous avons répartis en deux familles. Nous tenons toutefois à relativiser cette hiérarchie apparente, qui ne doit en aucun cas s'apparenter aux classifications à caractère exclusif que nous avons critiquées précédemment. Nous avons pu constater, durant la présentation des critères ainsi que lors de l'application pratique de la méthode, que des liens existent entre les critères et leurs sous-critères : l'objectif du texte est intimement lié au public-cible, car un texte a forcément pour objectif de s'adresser à un lecteur-cible ; les questions relatives au contexte temporel et géographique concernent ces deux catégories ; les aspects formels, notamment les références culturelles, concernent également le public-cible. Les fonctions de notre méthode reflètent également ces liens entre critères. Par exemple, bien que nous ayons attribué à la famille des critères d'analyse textuelle les fonctions d'aide à la traduction et de critique de la traduction, elle peut également servir à la planification de la traduction, dans la mesure où une analyse du texte (selon les critères qui en découlent) permet de déterminer quelle sera la bonne personne pour traduire le texte.

Nous souhaitons également préciser que les critères proposés résultent de la réflexion à laquelle nous nous sommes livré en traduisant les différents textes dont nous avons parlé dans ce travail. Nous n'avons pas la prétention de fournir une liste exhaustive de critères. Notre méthode se veut souple et peut être complétée ou améliorée selon les besoins.

## CONCLUSION

Ce travail a, nous l'espérons, fourni matière à réflexion sur diverses considérations liées à la traduction de textes techniques. Nous avons pu constater que la notion de « texte technique » ou de « traduction technique » n'est pas toujours très claire et donne lieu à des interprétations parfois très différentes. En effet, de nombreux textes « techniques » possèdent des caractéristiques relevant de textes généraux, et des textes généraux sont parfois empreints de caractéristiques techniques. La frontière entre ces deux types de textes est donc parfois floue. Nous avons également constaté que la distinction entre textes pragmatiques et textes esthétiques présente les mêmes difficultés. Dans son approche typologique des textes, Reiß n'échappe pas à ce problème, car les catégories de textes qu'elle propose ont été pensées pour des textes homogènes, tout comme les classifications de textes qu'elle a critiquées. Selon nous, le classement de textes par catégories, parce qu'il ne tient pas compte de l'existence de textes hybrides, ne permet pas au traducteur de définir une stratégie de traduction. Nous estimons par ailleurs que la méthode typologique proposée par Reiß, fondée sur les fonctions informative, expressive et opérative, n'offre pas une analyse textuelle suffisante. Nous avons toutefois retenu des travaux de Reiß le besoin d'une réflexion sur le texte qui précède la traduction et qui offre la description la plus complète possible des caractéristiques du texte source pour permettre au traducteur d'adopter une démarche adéquate. Pour cette raison, nous avons tenté de jeter les bases d'une méthode reposant sur une analyse textuelle multicritères. Cette méthode remplirait trois fonctions. Elle permettrait de planifier le travail du traducteur, constituerait une aide pour la traduction, et pourrait servir d'outil de critique de la traduction. Cette méthode consiste à analyser le texte selon une série de critères qui se répartissent en deux familles. La première relève de l'analyse textuelle à proprement parler, et la seconde concerne davantage le processus de traduction. Nous ne souhaitons pas présenter ces critères comme exclusifs les uns par rapport aux autres, mais comme une série d'éléments qui sont parfois intimement liés et qui visent à offrir au traducteur une vision globale pour lui permettre de faire ses choix de la manière la plus pertinente possible.

Dans notre étude, nous avons abordé à plusieurs reprises la question des textes de spécialité. L'existence de textes hybrides a bien sûr également pour effet de brouiller les frontières entre textes généraux et textes de spécialité. Ce constat permet d'ajouter du

piment à la controverse liée aux textes de spécialité. Ce n'est toutefois aucunement le but de ce travail. Ce dernier a davantage pour vocation de souligner à quel point il est important de prendre en compte la diversité des caractéristiques que peut posséder un texte afin d'éviter de le classer hâtivement dans telle ou telle catégorie.

L'analyse que nous avons fournie offre également matière à réflexion au sujet des compétences dont le traducteur spécialisé doit se prévaloir. En effet, les textes hybrides nécessitent parfois des connaissances très poussées dans un domaine de spécialité, mais parfois aussi des compétences relevant de la traduction générale, en particulier lorsqu'il s'agit de respecter des aspects esthétiques du texte. Ces exigences rappellent que la traduction représente bien plus qu'une transmission d'informations d'une langue à une autre, ce qui rend le métier passionnant, tant les difficultés auxquelles un traducteur peut se trouver confronté sont variées.

## ANNEXE N° 1

BECKELEEE-MORVAN, Dominique, JORDA, Laurent, « Halle-Bopp », in Dictionnaire de l'Astronomie, 1999, p. 380

### 7. Des glaces d'origine interstellaire

Une vingtaine de molécules ont été identifiées dans les comètes. On est encore loin de la centaine de molécules détectées dans le milieu interstellaire, mais certains enseignements peuvent en être tirés. Une des questions essentielles est de savoir si les comètes ont pu conserver plus ou moins intacts des grains du nuage protosolaire, ou si leur matière a perdu la mémoire de ses origines interstellaires en subissant des transformations chimiques profondes dans la nébuleuse primitive. Les analogies entre la composition des glaces cométaires et celle des glaces interstellaires plaident pour la première hypothèse. Les grains interstellaires sont constitués d'un cœur réfractaire de silicates qui se recouvre d'un manteau de glace dans les nuages moléculaires froids ; ils peuvent ainsi servir de support à une intense chimie interstellaire. Dans les nuages moléculaires diffus, pénétrés par le rayonnement ultraviolet interstellaire, les molécules de glaces se transforment en composés organiques plus ou moins réfractaires. Dans certaines régions du milieu interstellaire, appelés *hot cores*, où la température est élevée en raison d'un taux de formation d'étoiles élevé, les glaces présentes dans les grains ont été relâchées dans le milieu ambiant : on pense ainsi que, dans ces régions, la composition du gaz reflète partiellement la composition des grains formés à une période antérieure.

Une dizaine de composés simples des glaces du milieu interstellaire sont maintenant identifiés, comme  $H_2O$ ,  $CH_3OH$ ,  $CO$ ,  $CO_2$  et  $CH_4$ , et leurs abondances relatives présentent de fortes similitudes avec les abondances cométaires. Les mesures de composition du gaz présent dans les *hot cores* ont permis d'étendre la comparaison à l'ensemble des molécules détectées dans les comètes. À

l'exception de quelques molécules soufrées, qui doivent être soumises à une chimie complexe dans le milieu interstellaire, les analogies d'abondances sont frappantes.

Mais un des meilleurs arguments en faveur d'une origine interstellaire du matériau cométaire est sans conteste l'abondance du deutérium D, un isotope de l'hydrogène. Celui-ci a été observé pour la première fois dans l'eau de la comète de Halley par les spectromètres de masse de Giotto. Des observations submillimétriques ont permis de le détecter sous forme d'eau deutérée ( $HDO$ ) dans Hyakutake, Hale-Bopp et Halley, et, pour la première fois, sous forme de  $DCN$  dans Hale-Bopp. Les nouvelles mesures du rapport D/H dans l'eau confirment une valeur dix fois supérieure à la valeur protosolaire dans  $H_2$ . Un tel enrichissement ne peut s'expliquer que par une chimie interstellaire à basse température. Des enrichissements similaires sont d'ailleurs observés dans certaines régions du milieu interstellaire. Les modèles chimiques prédisent alors des enrichissements en deutérium bien plus conséquents pour  $HCN$ , or c'est ce qui a été effectivement observé dans Hale-Bopp.

Notons que le rapport D/H dans l'eau cométaire est deux fois plus important que celui qui est mesuré dans l'eau terrestre, ce qui met en doute l'hypothèse parfois avancée selon laquelle des impacts de comètes ont contribué de façon importante à la formation de nos océans, sans pour autant exclure un rôle majeur dans l'évolution prébiotique terrestre et l'apparition de la vie.

### 8. Des silicates cristallins dans les grains cométaires

Deux grandes catégories de grains ont été révélées dans la comète de Halley : des

## ANNEXE N° 2

Documentation technique de la société Lowara :

[http://www.lowara.com/vogdata/doc/FR/hv1\\_1-1\\_2\\_12-im-fr.pdf](http://www.lowara.com/vogdata/doc/FR/hv1_1-1_2_12-im-fr.pdf), p. 8, consulté le 15/09/2013

Note : seules figurent ici les pages traitées dans le présent travail.

# xylem

## Manuel Utilisateur

# HYDROVAR®

### HV 1.1-HV 1.2

Avec interface RS 485



V 2012/03A

771079203

MANUAL HV1\_1-1\_2-FR

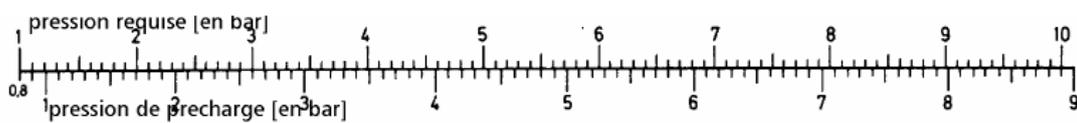
Français

---

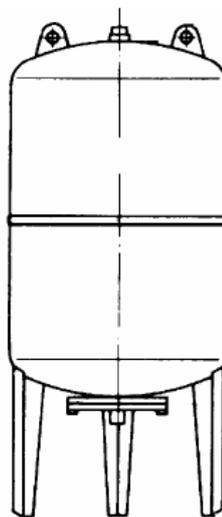
### 3 Réservoir sous pression

Un réservoir à membrane sous pression est prévu côté refoulement de la (des) pompe(s) pour maintenir la pression dans le circuit lorsque la demande est nulle. Ceci empêche les pompes de continuer à fonctionner. Un réservoir de grande capacité ne s'impose pas si l'on utilise un HYDROVAR. Dans le choix d'un réservoir, il convient de veiller que celui-ci soit autorisé et approprié pour la pression de l'installation. Il doit avoir une capacité supérieure à 10% du débit maximal d'une pompe en l/min.

Respectez la pression de prégonflage indiquée ci-après :



**Avant de contrôler la pression de prégonflage, vérifiez que le réservoir n'est pas sous pression (absence d'eau à l'intérieur).**



---

## 6.2 Installation et branchement électrique

### Attention :

Toutes les installations et les opérations de maintenance DOIVENT être assurées avec un outillage approprié et assurées par du personnel qualifié ayant reçu la formation nécessaire !!



### Avertissement :

En cas de panne, débranchez et verrouillez l'alimentation électrique et attendez cinq minutes pour que les condensateurs se déchargent avant d'intervenir sur le HYDROVAR. Le non-respect de cette consigne peut provoquer une électrocution, des brûlures, ou entraîner la mort.

### 6.2.1 Protections

Renseignez-vous auprès de votre compagnie d'électricité sur les protections à prévoir.

A prévoir : Disjoncteur de sécurité pour CA et CC (FI), protections TN et circuits de protection.

Si vous utilisez un disjoncteur de sécurité FI, vérifiez également qu'il déclenche aussi en cas de défaut d'alimentation sous courant continu, Il faut utiliser un interrupteur FI indépendant pour chaque HYDROVAR !

### 6.2.2 Raccordement électrique du HYDROVAR au moteur

Retirez les 3 vis maintenant le couvercle du HYDROVAR. Soulever le capot avec précaution, retirer le câble de connexion raccordé de l'écran à la carte de commande avec précaution, desserrer la vis de mise à la terre et mettre de côté le capot de recouvrement.

Les deux parties principales sont alors visibles :

- (1) La carte de commande avec toutes les connexions pour les signaux de commande et l'interface RS485.
- (2) La carte principale avec tous les composants actifs et les blocs de connexion prévus pour l'alimentation et le moteur.

---

## 7 Fonctionnement sans programmateur externe

**Attn:** Avant de démarrer le groupe, la pompe doit être amorcée et tous les branchements électriques et hydrauliques doivent être effectués !



Le HYDROVAR est livré avec ces paramètres standard !

- ◆ Changement de la pression : activé
- ◆ Démarrage automatique : activé

### Autres utilisations possibles des touches de fonctionnement du HYDROVAR:

Il est possible :

De DEMARRER la pompe à l'aide de la touche  (si le démarrage automatique (Autostart) est désactivé, la pompe peut être démarrée en appuyant sur la touche , puis sur la touche  lors de la première mise en route ou après une panne d'alimentation électrique) ou

D'ARRETER la pompe à l'aide de la touche .

Les deux touches sont situées sur le panneau avant du HYDROVAR.

- **Changement de la pression sans utiliser le programmateur :**

Pour changer la pression sans utiliser le *programmateur externe*, procédez comme suit :

1. Démarrer la pompe à l'aide de la touche  située sur la panneau avant de du HYDROVAR.

2. Puis appuyez simultanément sur les touches  et  pendant plus de 3 secondes.

3. La lampe-témoin DEL s'allume orange.

4. Vous pouvez alors modifier la pression à l'aide des touches  et .  
Seul un manomètre permet de contrôler la pression de réglage.

5. Si aucune opération n'est effectuée pendant plus de 5 secondes, Le HYDROVAR fonctionne à nouveau automatiquement en mode normal et la nouvelle pression de consigne est sauvegardée.

## ANNEXE N° 3

Extraits de deux textes choisis pour le calcul de la densité terminologique.

Documentation technique de la société Würth :

[http://www.wurth.be/pdf/dinnorm/fr/chapitre0\\_info%20technique.pdf](http://www.wurth.be/pdf/dinnorm/fr/chapitre0_info%20technique.pdf), consulté le 12/01/2014

Extrait N° 1, p. 1284 :

### **4.1.2 Frappe à chaud**

Ce procédé de fabrication est utilisé essentiellement pour les grands diamètres à partir d'environ M27 ainsi que pour les grandes longueurs à partir d'environ 300 mm. Cela concerne également les pièces qui ne peuvent pas être fabriquées selon la technique de la frappe à froid en raison de leur quantité trop faible ou aussi de leur très haut degré de précision.

Lors de ce procédé, la matière première (généralement barres) est chauffé intégralement ou partiellement à la température de forgeage. Cet échauffement permet de réaliser des géométries compliquées ou des degrés de précision élevés. Une caractéristique typique d'une pièce de construction frappée à chaud est la structure rugueuse de la surface. Dans le cas de la frappe à chaud, l'écrouissage n'a pas lieu.

Extrait N° 2, p. 1267 :

Les écrous hexagonaux de  $d \geq$  M5 doivent être marqués de la marque d'identification du fabricant et de la classe de qualité. Les écrous hexagonaux doivent être marqués en creux sur la surface d'appui, sur un surplat ou en relief sur le chanfrein. Le marquage en relief ne doit pas dépasser la surface d'appui de l'écrou. Une alternative au marquage par le chiffre de la classe de qualité est l'identification basée sur le système horaire. (pour plus d'informations, voir DIN EN 20898, partie 2).

Extrait N° 3, p. 1285 :

#### 4.2.1 Fibrage

Les deux schémas mettent bien en évidence les différences entre un filetage roulé et un filetage taraudé. Lors du roulage du filetage, le matériel subi un écrouissage, et le fibrage n'est pas interrompu. Le diamètre de départ de l'élément de fixation est approximativement égal au diamètre sur flancs. Dans le cas d'un usinage, le diamètre de départ de l'élément de fixation est environ égal au diamètre nominal du filetage. Le fibrage est interrompu par enlèvement de copeaux.

Extrait N° 4, p. 1274 :

#### 2.2.6 Formation de rouille par contamination ferreuse

Cette rouille est constituée de particules adhérentes d'un acier au carbone («acier normal») sur la surface de l'acier inoxydable, qui se transforment en rouille sous l'action de l'oxygène. Si ces surfaces ne sont pas nettoyées et éliminées, cette rouille peut générer aussi une corrosion perforante électrochimique sur l'acier inoxydable.

Cette rouille peut être générée par :

- contact entre des objets qui rouillent et une surface en acier inoxydable ;
- flammèches provenant de travaux de meulage, de poussières de ponçage ou de travaux de soudure ;
- écoulement d'eau saturée en rouille sur une surface en acier inoxydable ;
- utilisation d'outils ayant servis auparavant à traiter l'acier au carbone.

Extrait N° 5, p. 1286 :

### **4.3.3 Revenu**

Après la trempe, le matériau est extrêmement dur et cassant, il ne peut être utilisé dans cet état. Le matériau doit être chauffé une nouvelle fois à une température minimum fixée dans la norme, afin de permettre une réduction des tensions dans la structure. Cette opération réduit la dureté obtenue auparavant (celle-ci est cependant encore nettement supérieure aux valeurs du matériau non traité), mais elle permet d'obtenir une ténacité plus élevée. En résumé, ce procédé permet aux fabricants de réaliser des vis conformes aux exigences requises dans la pratique.

Extrait N° 6, p. 1296 :

### **5.8 Fragilisation par l'hydrogène**

Les éléments de fixation en acier avec revêtement électrolytique ayant une résistance à la traction  $R_m \geq 1000$  Mpa ou une dureté  $\geq 320$  HV, soumis à des contraintes de traction, présentent un risque de rupture de fragilité due à l'absorption d'hydrogène.

Extrait N° 7, p. 1298 :

**Exemple :**

Un assemblage est sollicité par une force axiale dynamique excentrée de 9.000 N ( $F_A$ ). La classe de qualité imposée est une classe 10.9.

Le montage est effectué à l'aide d'une clé dynamométrique. A 10.000 N est la valeur directement supérieure dans la colonne 1 pour la force  $F_A$ .

B Deux autres décalages sont nécessaires en raison de la force axiale agissant excentriquement et dynamiquement. Résultat intermédiaire : 25.000 N ( $= F_{Mmin}$ )

C Un autre décalage est nécessaire en raison du procédé de serrage à l'aide d'une clé dynamométrique. Résultat final : 40.000 N ( $= F_{Mmax}$ )

D Pour la classe 10.9 imposée, la taille de la vis figure dans la colonne 3 : M12.

D Maintenant, on peut lire pour cette force dans la colonne 3 la taille de vis M12 pour la classe de résistance 10.9.

Texte économique :

NUSBAUMER, Jacques, *Les services : nouvelle donne de l'économie*, Economica, Paris 1984

Extrait N° 1, p. 91 :

ciables au plan international. De nos jours, les techniques nouvelles facilitant l'échange de services ont rendu certains gouvernements attentifs à l'importance de ces activités dans leurs échanges avec le reste du monde, tandis que d'autres continuent de voir en elles un moyen plutôt qu'une fin. Si les premiers souhaitent désormais faire entrer les services dans le jeu de la concurrence internationale, le souci des autres est de conserver un large degré d'autonomie dans le développement de ce secteur.

La libéralisation progressive du commerce des biens au cours des trois dernières décennies a renforcé l'intégration économique des pays qui y ont participé. A l'époque où ces marchés étaient plus ou moins fermés, les principaux obstacles aux échanges étaient les mesures restrictives appliquées aux frontières. C'est donc à elles que l'on s'est attaqué en premier. Le long chemin parcouru dans cette voie a mis en lumière d'autres obstacles, sous la forme de réglementations applicables sur le marché intérieur. L'effet restrictif de telles mesures provenait le plus souvent de leur disparité, de leur complexité et de la manière obscure dont elles étaient appliquées. Pour que le processus de libéralisation des échanges puisse être poursuivi, il a donc fallu s'attaquer à son tour à ce type de mesures en vue de les harmoniser, de les simplifier et de rendre leur application plus transparente. L'intégration économique des pays participant à cette entreprise s'en est à nouveau trouvée renforcée. On peut considérer la libéralisation des échanges de services, en particulier si elle touche les activités de filiales ou de succursales d'entreprises étrangères, comme une troisième étape dans la voie de l'intégration. La question est de savoir quels sont les pays qui sont décidés à la franchir et dans quel délai.

Il est encore trop tôt pour répondre à cette question. On peut supposer que les pays qui n'ont pas beaucoup progressé dans la libéralisation de leur commerce voudront franchir une à une les étapes de l'intégration de leur économie à l'économie mondiale. Par conséquent, ils ne seront pas pressés d'engager des négociations pour libéraliser les échanges de services, surtout s'il s'agit de subordonner leurs réglementations internes en matière d'investissement et de droit d'établissement à des disciplines internationales. La libéralisation des échanges de services au plan mondial peut néanmoins présenter des avantages pour ces pays, même s'ils n'y participent pas directement. La création d'un climat concurrentiel dans ce domaine favoriserait à terme leurs exportations dans les branches où ils sont compétitifs, ce qui suppose évidemment que la protection de leur marché intérieur soit mise à profit

monter aux sources du raisonnement économique pour tenter de sortir des chemins tracés par deux siècles de ce que François Perroux appelle la théorie «mécaniciste» de l'économie<sup>3</sup>.

#### Le calcul de la valeur du service-produit

L'inventaire des modes d'expression de la valeur ajoutée dans les activités de service met en évidence la multiplicité des indicateurs utilisés, la même activité étant souvent décrite sous divers aspects afin d'en cerner les caractéristiques essentielles, sans que pour autant aucun indicateur ne donne une idée précise de son contenu. Ceci contraste avec l'unicité de l'objet dans lequel est incorporée la valeur d'un bien, unicité qui permet d'identifier clairement la prestation fournie par le bien en se référant à l'objet.

S'il est certains services dont on peut déterminer la valeur marchande par référence à un bien qui en est le support, par exemple un livre d'art ou un disque, la plupart ne peuvent être évalués qu'à l'aide de statistiques relatives à la valeur marchande de sous-ensembles de prestations, considérés comme représentatifs de leur contribution à la production totale d'une entité économique donnée.

L'utilisation de sous-ensembles conventionnels sert à chiffrer globalement les recettes des entreprises de services ou de producteurs individuels, par exemple intérêts nets perçus par les banques ou montant des ventes du commerce de détail. Lorsque des prestations unitaires sont utilisées, celles-ci correspondent à des unités de dépenses de consommation (visite médicale, concert, coupe de cheveux, etc.). La production des services est parfois calculée comme valeur résiduelle du PNB une fois déduite la production industrielle, artisanale et agricole. Cependant, dans tous les cas le rapport entre la valeur des prestations et leur coût de production est difficile à établir, car on ne dispose pas de renseignements précis sur la quantité (nombre d'unités) de services fournis par unité de facteur employée. C'est pourquoi la méthode de la «double déflation» qui consiste à diviser la valeur des entrées et des sorties par des indices de prix appropriés pour obtenir la valeur ajoutée «réelle» est rarement utilisée pour calculer la production de services.

La variété des indicateurs de production utilisés ressort des exemples donnés au *Tableau 2.1*. Celui-ci illustre le manque de précision dont on dispose sur la nature des prestations fournies,

3. F-Perroux, *Pour une philosophie du nouveau développement*, pages 142 et suivantes.

tranger ou des entreprises étrangères établies sur le territoire national. Les services étant immatériels et généralement non transférables d'un utilisateur à l'autre, il faut le plus souvent que le prestataire soit en liaison directe avec l'utilisateur pour pouvoir exercer son activité. Les entreprises concernées qui désirent vendre leurs produits sur un marché étranger sont obligées de s'y établir, soit directement, soit par l'entremise de filiales, de succursales ou d'autres formes de participation, afin d'être au contact du consommateur. Ceci fait qu'une bonne part des entrées enregistrées dans la balance des paiements de certains pays, au titre de services vendus à l'étranger, prend la forme de paiements de facteurs ou de transferts de bénéfices réalisés par des entreprises liées d'une manière ou d'une autre aux sociétés-mères ayant leur siège dans les pays en question. A cet égard, la différence par rapport aux investissements directs ou de portefeuille dans les entreprises de production de biens établies à l'étranger réside seulement dans la nécessité où se trouvent les sociétés de services d'adopter cette forme particulière d'accès aux consommateurs d'autres pays, du fait de la nature des produits qu'elles fournissent.

## **II. Aspects particuliers de l'échange de services**

En raison de ces caractéristiques communes à de nombreux services, les chercheurs qui se penchent sur l'évolution du commerce international dans ce secteur incluent généralement dans la notion de commerce les activités d'entreprises de service établies à l'étranger, alors que pour les biens ils distinguent nettement les échanges internationaux de marchandises des investissements directs effectués à l'étranger. L'existence d'obstacles au commerce international des marchandises fait du reste apparaître l'investissement dans la production de biens à l'étranger comme un substitut du commerce, c'est-à-dire comme un moyen auquel recourent les entreprises pour tourner ces mêmes obstacles. Une distinction aussi nette n'est pas possible dans le cas des services pour les raisons indiquées.

Pour nombre de services, il n'y a pas de flux internationaux possibles puisque la présence au lieu d'utilisation est indispensable. Par conséquent, les services fournis par des entreprises établies à l'étranger, en particulier lorsqu'ils sont fournis directement par du personnel originaire du pays où la société-mère a son siège, peuvent être considérés comme des exportations du pays d'ori-

à la transformation progressive des économies modernes en « sociétés d'information » :

1. Industrialisation
2. Capitalisation de la production
3. Recherche d'économies d'échelle
4. Elargissement des marchés
5. Nécessité de meilleures liaisons entre les entreprises de production de biens et les marchés
6. Développement des activités de service
7. Besoins accrus d'information
8. Avènement de la société d'information

La société d'information se caractérise 1) au plan intellectuel, par l'accumulation et la conservation des données (banques de données) et par le développement des connaissances par l'étude et l'analyse (recherche fondamentale, sciences appliquées, logiciel); 2) au plan matériel par la mise au point de techniques de traitement (informatique) et de communication des données (télématique).

#### Matériel et logiciel

Il n'est pas aisé de poursuivre le raisonnement ci-dessus jusqu'aux frontières de la philosophie comme pourrait y inciter un essai de synthèse entre les divers éléments constitutifs de l'activité créatrice. Prenons-en cependant le risque, puisque aussi bien l'analyse des activités de service implique nécessairement la remise en cause des finalités de l'activité économique.

La complémentarité observée entre les services et les biens, leur indissociabilité, est la conséquence logique de la définition du travail en termes de contenu culturel. Au-delà de la complémentarité, il convient de rechercher dans quelle mesure le travail manuel et le travail intellectuel, ou ce que l'on appelle en langage moderne le matériel et le logiciel, sont compatibles. La compatibilité implique que les deux types d'activité sont soumises aux mêmes règles et gouvernées par le même principe, à savoir le principe de *réalisation* multidimensionnelle des buts de l'activité humaine, diversement appelés progrès, développement ou civilisation.

Le principe de réalisation, principe actif qui gouverne la société d'information, opère la synthèse entre la connaissance et l'action. Or, ce principe éloigne singulièrement du principe d'efficacité (faut-il désormais parler du mythe de l'efficacité?) qui gouverne la société industrielle depuis sa naissance. Celui-ci se fonde sur une évaluation purement quantitative de la production (volume, poids, nombre, valeur marchande), pratiquement sans égard pour la

***Transformation des structures productives  
et crise des sociétés industrielles: les services sont-ils en cause?***

De nombreux économistes du 19<sup>ème</sup> siècle, et parmi les plus prestigieux, se sont inquiétés des perspectives à long terme de la croissance basée sur l'accumulation continue du capital industriel. L'abaissement du taux de profit lié à cette accumulation les a amenés à conclure à l'avènement d'un état stationnaire dans lequel l'activité économique ne permettrait que le simple renouvellement des capacités productives<sup>1</sup>. D'autres interprétations ont été données de l'évolution probable du capitalisme. La théorie du profit en tant que moteur de l'expansion a été remise en cause par les économistes marxistes. Ils ont vu en lui un frein à la consommation et, partant, la cause première de crises de surproduction de plus en plus fréquentes et de plus en plus graves qui ne devraient pas tarder à sonner le glas du système. Plus récemment, les rigidités introduites dans le système par les législations sociales, adoptées en périodes de haute conjoncture et sur lesquelles il n'est plus possible de revenir en périodes de crise, ont été présentées par les économistes libéraux comme la cause d'un ralentissement à long terme de la croissance pouvant mener à la paralysie totale et au déclin. Pour leur part, les économistes keynésiens ont vu dans l'intervention directe des gouvernements sur l'évolution des grands agrégats économiques (consommation, épargne, investissement) le moyen de surmonter les rigidités du système en périodes de crise, partant d'éviter les spirales déflationnistes annoncées par d'autres.

De nos jours, l'avenir du capitalisme semble moins préoccuper les économistes occidentaux. D'aucuns ont acquis une foi inébranlable dans la croissance économique continue et le progrès technique qui la sous-tend. D'autres, tout à la fascination de l'industrialisme triomphant et aux satisfactions de la société de consommation sont bien loin de partager les inquiétudes humanistes des gentlemen victoriens qu'étaient les pères de l'économie politique moderne<sup>2</sup>. En outre, depuis la deuxième guerre mondiale et jusqu'à la fin des années 1960, pratiquement aucun responsable politique ne s'est inquiété de savoir où pouvait mener l'extraordinaire explosion de jouissance existentielle qu'a procurée à tout l'Occident une expansion économique en apparence illimitée.

Cependant, la crise économique qui a fait son apparition au

1. Voir notamment John Stuart Mill, *Principles of Political Economy*, Chapitre VI (50).

2. Tel John Stuart Mill, dans *Utilitarianism* (51).

Au cours de la période 1970-1979, la part des services dans le PNB aux prix courants a augmenté dans les neufs pays industrialisés et dans dix des vingt pays en développement figurant dans le tableau. Il n'y a pas de rapport systématique entre taux de croissance du PNB et augmentation de la part des services dans le PNB au cours de cette période. Cependant, compte tenu des variations cycliques de l'activité économique et des évolutions structurelles différentes dans les pays considérés, en particulier du développement rapide de l'industrie dans certains d'entre eux, on constate une tendance générale à l'expansion de l'ensemble des activités de service en fonction du revenu national par habitant. Ceci correspond au rôle accru des services dans le processus d'intégration des marchés, qui à son tour est fonction de la diversification et de l'intensification des mécanismes d'échange à mesure que la demande solvable se développe.

Les indications dont on dispose sur l'évolution des prix des services dans les mêmes pays (*Tableau 4.5*) peuvent également être analysées en fonction de la contribution des services aux processus d'intégration des marchés nationaux. Par exemple, la demande réduite pour les services traditionnels (portage, petit commerce ambulant, services domestiques et personnels) dans les économies entrant dans une première phase d'industrialisation est de nature à exercer une pression à la baisse sur les prix moyens de ces services. A l'inverse, la demande accrue de services nouveaux de transport, de télécommunication, de financement, de prospection commerciale, de publicité, etc. dans les économies plus avancées exerce une pression à la hausse sur les prix de ces services. C'est sans doute pourquoi lorsque l'on s'élève sur l'échelle des revenus par habitant, la hausse moyenne des prix des « autres » services dans le tableau 4.5 tend à dépasser celle des autres catégories de services et de l'ensemble du PNB. Mais il faut reconnaître que les données disponibles portent sur des catégories trop larges et sont trop fragmentaires pour que l'on puisse en tirer des conclusions sûres.

fini (exception faite de l'information stockée) et non-transférable d'un consommateur à l'autre. C'est pourquoi la plupart des services ne peuvent être rendus que si le prestataire et le destinataire se trouvent réunis en même temps en un même lieu. Pour accroître son champ d'activité géographique, une entreprise de services est donc souvent obligée de multiplier les unités de production, et non pas seulement les points de vente. Ceci ne pose pas de problème particulier lorsqu'il n'y a pas d'entraves à l'établissement de nouvelles unités de production. Lorsque de telles entraves existent, l'entreprise de services ne peut pas se développer au-delà des limites fixées par la saturation de la demande sur son marché local. Or, si la plupart des pays permettent à toute entreprise indigène de s'établir librement sur leur territoire, le même traitement est rarement accordé aux entreprises étrangères.

Par conséquent, le commerce international des services se heurte à une double difficulté : 1°) l'immatérialité des services, dans la mesure où la nature des prestations rend impossible leur commercialisation sur des marchés éloignés ; 2°) le fait que ce handicap technique soit difficile ou impossible à surmonter en raison des barrières qu'opposent de nombreux pays à l'établissement d'entreprises étrangères sur leur territoire.

Les données statistiques relatives aux échanges internationaux de services sont fragmentaires et peu détaillées, pour partie à cause du caractère immatériel des transactions, pour partie à cause du peu d'attention qui a été accordé jusqu'ici à ce type d'échanges par les services statistiques nationaux et internationaux. Par ailleurs, on ne dispose pas de chiffres précis sur les recettes provenant de l'activité de filiales ou de succursales étrangères d'entreprises de services des pays déclarants, ces recettes étant ordinairement incluses sans distinction d'origine dans le poste « intérêts, dividendes et autres revenus du capital » de la balance des paiements<sup>15</sup>. Il faut s'en tenir à des indications assez globales basées le plus souvent sur les statistiques de la balance des paiements publiées par le Fonds monétaire international (FMI).

15. On trouve parfois des données dans des publications spécialisées d'organisations professionnelles, mais elles sont généralement incomplètes et ne sont que rarement publiées de façon suivie. Une étude spéciale effectuée en 1981 pour le compte du gouvernement américain (28) permet de cerner le problème en ce qui concerne les activités d'entreprises américaines à l'étranger, sans toutefois fournir mieux que des estimations chiffrées des recettes en question. Les problèmes statistiques liés à l'estimation des ventes de services par l'intermédiaire de filiales ont également été bien analysés dans une récente étude de la CNUCED (18), qui donne quelques indications sur les flux en question.

## BIBLIOGRAPHIE

### SOURCES :

AISBERG, Eugène, *La radio ?... mais c'est très simple !*, ETSF, Paris, 1969

AUTEURS DIVERS, *Dictionnaire de l'Astronomie*, Albin Michel, Paris, 1999

GIUDICE, Gian, *A Zeptospace Odyssey*, Oxford University Press, New York, 2010

GIUDICE, Gian, *L'Odysée du Zeptospace*, (Oxford, 2010), traduit de l'anglais par Mathilde Fontanet, Presses polytechniques et universitaires romandes, Lausanne, 2013

HESIODE, *Théogonie, Les travaux et les jours, Le Bouclier*, texte établi et traduit par Paul Mazon, Les Belles Lettres, Paris, 1960

HUNTER, Dave, *The Guitar Amp Handbook : Understanding Tube Amplifiers and Getting Great Sounds*, Backbeat Books, Milwaukee, 2005

SAINT-JOHN PERSE, *Oiseaux*, Gallimard, Paris, 1963

KRAKAUER, Jon, *Into the wild : Voyage au bout de la solitude*, (New York, 1996), traduit de l'anglais par Christian Molinier, Presses de la Cité, Paris, 2008

KRAKAUER, Jon, *Into the wild*, Villar, New York, 1996

LÄMMLIN, Gerhard (dir), *Metallbautechnik : Fachbildung nach Lernfeldern*, Europa-Lehrmittel, Haan-Gruiten, 2011

MELVILLE, Herman, *Moby Dick or the whale*, Northwestern University Press, Chicago, 1988

MELVILLE, Herman, *Moby Dick*, traduit de l'anglais par Henriette Guex-Rolle, Henriette, Flammarion, Paris, 2012

NUSBAUMER, Jacques, *Les services : nouvelle donne de l'économie*, Economica, Paris, 1984

RAY, Roland (ed.), *L'année horlogère suisse*, Promoéditions, Genève, 2007

AUTEURS DIVERS, *Collins Dictionary*, HarperCollins, Glasgow, 2008

### OUVRAGES DE RÉFÉRENCE :

BÉDARD Claude, *La traduction technique : principes et pratique*, Linguatex, Montréal, 1986

BRANG, Peter, « Das Problem der Übersetzung in Sowjetischer Sicht », in STÖRIG, Hans Joachim (éd), *Das Problem des Übersetzens*, Henry Goverts Verlag, Stuttgart, 1963

CASAGRANDE, J.B., « The Ends of Translation », in *International Journal of American Linguistics*, XX, n°4, 1954, pp. 335-340

DURIEUX, Christine, « Langues de spécialité et traduction », in *Revue des lettres et de traduction*, 1, 1995, pp. 9-25

FEDOROV, Andreï, *Vvedenije v teoriju perevoda* [Introduction à la théorie de la traduction], Moscou, 1953

FONTANET, Mathilde, « La traduction technique : le texte dans l'emprise de l'extra-textuel », in *7èmes journées scientifiques AUF-LTT : Mots, termes et contextes*, Bruxelles, 8-10 sept. 2005.

GUIDERE, Mathieu, *Introduction à la traductologie : penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*, De Boeck, Bruxelles, 2008

JACOBI Daniel, SCHIELE Bernard, *Vulgariser la science, le procès de l'ignorance*, collection Milieux, éd. Champ Vallon, Seyssel, 1988

JARDEZ, Dominique, « Le retour de *Moby Dick* », in KAHN, Robert, SETH, Catriona (dir.), *La retraduction*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, Mont-Saint-Aignan, 2010

JUMPELT, Rudolf Walter, *Die Übersetzung naturwissenschaftlicher und technischer Literatur. Sprachliche Maßstäbe und Methoden zur Bestimmung ihrer Wesenzüge und Probleme*, Langenscheidt, Berlin-Schöneberg, 1961

KADE, Otto, *Subjektive und objektive Faktoren im Übersetzungsprozeß. Ein Beitrag zur Ermittlung objektiver Kriterien des Übersetzens als Voraussetzung für eine wissenschaftliche Lösung des Übersetzungsproblems*, VEB Verlag Enzyklopädie, Leipzig, 1981

KOCOUREK Rostislav, *La langue française de la technique et de la science*, Oscar Brandstetter Verlag, Wiesbaden, 1991

LECLERC, Jacques, *Le français scientifique : guide de rédaction et de vulgarisation*, Brossard, Linguattech éditeur, Montréal, 1999

LERAT Pierre, *Les langues spécialisées*, Presses Universitaires de France, Paris, 1995

L'HOMME, Marie-Claude, *La terminologie : principes et techniques*, Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 2004

MAILLOT Jean, *La traduction scientifique et technique, 2e édition, Technique et documentation*, Paris, 1981

MARQUANT, Hugo, « Formation à la traduction technique », *Meta*, 50:1, 2005, pp. 129-136

MOUNIN, Georges, *Die Übersetzung. Geschichte, Theorie, Anwendung*, Nymphenburger, München, 1967

REISS, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*, (Munich, 1971), traduit de l'allemand par Catherine Bocquet, Artois Presses Universités, Arras, 2002

REISS, Katharina, *Problématiques de la traduction : les conférences de Vienne*, (Vienne, 1995), traduit de l'allemand par Catherine Bocquet, Economica-Anthropos, Paris, 2009

TABERNIG DE PUCCIARELLI, Elsa, « Aspectos técnicos y literarios de la traducción », in *Boletín de Estudios germánicos*, Univ. Nacional de Cuyo, tomo V, Mendoza, 1964, pp 137-155

TATILON, Claude, compte-rendu de REISS, Katharina, *La critique des traductions, ses possibilités et ses limites : catégories et critères pour une évaluation pertinente des traductions*, 2002, in *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 15(2), 2002, pp. 235-239

## OUVRAGES INDICATIFS :

DURIEUX, Christine, « La recherche documentaire en traduction technique : conditions nécessaires et suffisantes », in *Meta*, 35:4, 1990, pp. 669-675

HORGUELIN, Paul, « La traduction technique », *Meta*, 11:1, 1966, pp. 15-25

MORGENROTH, Klaus, *Le terme technique : approche théorique, études statistiques appliquées à la langue de spécialité économique du français et de l'allemand*, M. Niemeyer, Tübingen, 1994

PINCHUCK, Isadore, *Scientific and technical translation*, Andre Deutsch Limited, London 1977

## SITES INTERNET :

Documentation technique de la société Würth :

[http://www.wurth.be/pdf/dinnorm/fr/chapitre0\\_info%20technique.pdf](http://www.wurth.be/pdf/dinnorm/fr/chapitre0_info%20technique.pdf), p. 1285, consulté le 12/01/2014

Documentation technique de la société Lowara :

[http://www.lowara.com/vogdata/doc/FR/hv1\\_1-1\\_2\\_12-im-fr.pdf](http://www.lowara.com/vogdata/doc/FR/hv1_1-1_2_12-im-fr.pdf), p. 8, consulté le 15/09/2013

Blog *The Fat Finch, Bird Brain Blog* :

<http://fatfinch.wordpress.com/2009/03/03/the-birds-of-moby-dick/>, consulté le 15/09/2013